00100562

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

LE THEATRE DE P CORNEILLE.

TOME SIXIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.

100562

A PARIS,
Chez la Veuve GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle-Image.

M. DCC. XLVII.

Avec approbation & privilege du Roi.

00100562

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans ce sixiéme tome.

OTHON, Tragédie.
AGÉSILAS, Tragédie.
ATTILA, Tragédie.
TITE & BÉRÉNICE, Comédie héroïque.
PULCHÉRIE, Comédie héroïque.
SURÉNA, Tragédie.
Les Victoires du Roi sur les États de Hollande, en l'année 1672.
Ludovico Magno, post expeditionem Batavicam, Epinicium.
Au Roi, sur sa libéralité envers les Marchands de la Ville de Paris.
Regis, pro sua erga urbis mercatores amplioris ordinis munificentia. Encomium.
Au Roi, sur son départ pour l'armée, en 1676.
Regi, ad exercitum ineunte verè proficiscenti, Ode.
Vers présentés au Roi, sur sa Campagne de 1676.
Au Roi. Sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Oedipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en Octobre 1676.
Placet au Roi.
Sur les victoires du Roi, en l'année 1677.
Au Roi, sur la paix de 1678.
A Monseigneur, sur son mariage.

Mélanges Poëtiques. A Monſieur D. L. T.
Ode ſur un prompt amour.
Vers mis au-deſſous des Eſtampes qui repréſentent les glorieuſes actions de LOUIS XIII.

SAVOIR,

La redition de Caën.
La déroute du Pont de Cé.
La réduction du Béarn.
La reddition de Saumur.
La priſe de Saint-Jean d'Angely.
L'entrée dans les Villes rébelles de Guyenne.
La punition des Villes rébelles.
Défaite de l'Iſle de Ré.
La digue de la Rochelle.
La grace faite à la Rochelle.
Le pas de Suze forcé.
La paix de Cazal.
La protection de Mantoue.
La paix d'Alet.
Paix accordée aux chefs des rébelles.
La priſe de Nanci.
La repriſe de Corbie.
La priſe d'Heſdin.
La protection du Portugal & de la Catalogne.
La priſe de Perpignan.
Sonnet.
Autre.
Stances.
Sonnet.

OTHON,

TRAGEDIE,

AU LECTEUR.

SI mes amis ne me trompent, cette piéce égale, ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres & solides se sont déclarés pour elle, & si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, & un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vû de moi que j'aye travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de Tacite, qui commence ses histoires par celle-ci; & je n'en ai encore mis aucune sur le théatre à qui j'aye gardé plus de fidélité, & prêté plus d'invention. Les caracteres de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paroître les vertus de mon héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices non plus

que lui, & je me ſuis contenté de les attribuer à une politique de cour, où quand le ſouverain ſe plonge dans les débauches, & que ſa faveur n'eſt qu'à ce prix, il y a preſſe à qui ſera de la partie. J'y ai conſervé les événemens, & pris la liberté de changer la maniere dont ils arrivent, pour en jetter tout le crime ſur un méchant homme, qu'on ſoupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres ſecrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte & déclarée. Othon avoit promis à ce conſul d'épouſer ſa fille s'il le pouvoit faire choiſir à Galba pour ſucceſſeur; & comme il ſe vit empereur ſans ſon miniſtere, il ſe crut dégagé de cette promeſſe, & ne l'épouſa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'hiſtoire, & je puis dire qu'on n'a point encore vû de piéce où il ſe propoſe tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce ſont intrigues de cabinet qui ſe détruiſent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont

fait de celles de ma façon qui l'ont pré-cédée.

ACTEURS.

GALBA, empereur de Rome.

VINIUS, consul.

OTHON, sénateur Romain, amant de Plautine.

LACUS, préfet du prétoire.

CAMILLE, niéce de Galba.

PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.

MARTIAN, affranchi de Galba.

ALBIN, ami d'Othon.

ALBIANE, sœur d'Albin, dame d'honneur de Camille.

FLAVIE, amie de Plautine.

ATTICUS, } soldats Romains.
RUTILE,

La scéne est à Rome dans le palais impérial.

OTHON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

VOTRE amitié, Seigneur, me rendra téméraire,
J'en abuse, & je sai que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité :
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,

Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur;
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçû ce que c'est que la cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache,
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache,
Et si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite,
Le mérite & le sang nous y font discerner;
Mais quand le potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'état que leurs propres affaires;
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée, & toute une province:
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans;
Mais déja Vinius avoit pris les devants,
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages,
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir;
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce régne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre.
J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre;
Mais

Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il étoit temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur, j'aurois bien-tôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance,
Pour plus de sûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur, ni fille à me donner;
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçûs?

OTHON.

Oui, déja l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'état n'en sçavoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour,
Mais cette politique est devenue amour,
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes premiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est consul, Vinius est puissant,
Il a de la naissance, & s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune,
Son cœur est noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.

La niéce de Galba pour dot aura l'empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire:
Son oncle doit bien-tôt lui choisir un époux.
Le mérite & le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême...

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté,
Que je dûsse espérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être,
Et ce seroit tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Sur-tout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengeroit même à la face des dieux,
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutefois, ma sœur est auprès d'elle,
Je puis vous y servir, l'occasion est belle,
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer,
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile,
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille,
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien, il se fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous,
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose...
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose,
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi;
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi,

Je vous proposerois si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance;
Et n'en proposeront que de leur dépendance,
Je sai... Mais Vinius que j'apperçois venir...

SCENE II.

VINIUS, OTHON, ALBIN.

VINIUS.

LAissez-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE III.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

JE croi que vous m'aimez, Seigneur, & que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve, & non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant;
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome,
Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoi, pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah, que m'osez-vous dire?

VINIUS.

Je sai qu'à son hymen tout votre cœur aspire;
Mais elle, & vous, & moi, nous allons tous périr,
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque chose.
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus & Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés
M'ordonner que je change! Et vous-même!

VINIUS.

Ecoutez.
L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée,
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsédent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous & moi leur envie & leur haine;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bien-tôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste,
Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.
Galba vieil & cassé, qui se voit sans enfans,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas le temps de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité,
Le soldat en Syrie est presque révolté.
Vitellius avance avec sa force unie,
Des troupes de la Gaule & de la Germanie;

Lorsqu'il a de vieux corps le souffre avec ennui,
Tous les prétoriens murmurent contre lui ;
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice ;
Il le sait, & prétend par un jeune empereur
Ramener les esprits, & calmer leur fureur.
Il espere un pouvoir ferme, plein, & tranquille ;
S'il nomme pour César un époux de Camille ;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux ;
Et je ne puis, Seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus ;
Et l'unique reméde est de gagner Camille.
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile,
Nous serons pareil nombre, & dans l'égalité
Galba pour cette niéce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournez cette foudre :
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre ;
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre,
Et je ne voi pour nous qu'un naufrage certain
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

OTHON.

Ah, Seigneur, sur ce point c'est trop de confiance ;
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prens plus de loix que de ma passion,
Plautine est l'objet seul de mon ambition,
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.
Que m'importe après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur!

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il
aime,
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non, Seigneur, mais Poppée étoit une infidéle
Qui n'en vouloit qu'au trône, & qui m'aimoit moins
qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron,
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place au hazard de me nuire.
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.
Mais j'adore Plautine, & je régne en son ame,
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme,
C'est... Je n'ose le dire. Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins,
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile?
Pour moi, que d'autres vœux...

VINIUS.

A ne vous rien celer,
Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler,
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée,
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée,
A leurs noms, un grand froid, un front triste, un
œil bas,
M'ont fait voir aussi-tôt qu'ils ne lui plaisoient pas.

Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur; & sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine,
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour,
Et quand nous périrons, que servira l'amour!

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre;
Pison n'est point cruel, & nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, & je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'empire on s'est vû désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibere,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frere;
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique...

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, Seigneur, de me nommer,
Vous voulez que je régne, & je ne sai qu'aimer.
Je pourrois savoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Hé bien, si cet amour a sur vous tant de force;
Régnez, qui fait des loix peut bien faire un divorce:
Du trône on considere enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE IV.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

NOn pas, Seigneur, non pas, quoi que le ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie,
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur
Sentiroit le tyran, & non pas l'empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme, & toute ma tendresse,
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir,
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir:
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance,
Et la vertu qui domte & bannit mon amour,
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'aprrête un dur supplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéisse?
Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de pere, & prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui voi des attraits, je lui voi du mérite,
Je croi qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger:

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable;
Et sa perte par-là devient inévitable.
Je voi de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le temps se va perdre en repliques frivoles,
Et pour les éviter, j'achéve en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix,
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille & moi ma gloire se hazarde,
De ses jours & des miens je suis maître absolu
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hai l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie;
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attens ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare;
Vous savez l'un & l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.

SCENE V.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Arrêtez donc, Seigneur;
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, & jugez si sa honte...

PLAUTINE.

Quoi, Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte?
Ce noble désespoir si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toujours en leurs mains;
Et pour vous & pour moi fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.

Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un pere, & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme?
Puis-je sans le trépas...

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élevent au-dessus du commerce des sens.
Plus la flamme en est pure, & plus elle est durable
Il rend de son objet le cœur inséparable,
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je dise à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô ciel, de pouvoir dire,
Que le choix de son cœur fut digne de l'empire,
Qu'un héros destiné pour maître à l'univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il auroit renoncé pour elle au diadême?

OTHON.

Ah, qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible;
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déja partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme,
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme,
Vous en témoignez joie, & vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice;
Je souffre, & c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir, & de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame,
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flamme,
J'ai même désespoir, mais je sai les cacher,
Et paroître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos desirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence,
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défens point une douleur muette,
Pourvû que votre front n'en soit point l'interpréte;
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, & portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! Madame, hélas! Que pourrai-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'empire,
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, Seigneur.
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur;

Ou ſi c'eſt trop pour moi, donnez & l'un & l'autre;
Emportez mon amour, & retirez le vôtre;
Mais dans ce triſte état, ſi je vous fais pitié,
Conſervez-moi toujours l'eſtime & l'amitié,
Et n'oubliez jamais, quand vous ſerez le maître;
Que c'eſt moi qui vous force, & qui vous aide à l'être.

OTHON *ſeul.*

Que ne m'eſt-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un ſi cruel effort!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

DI-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille;
A-t-il paru contraint? A-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

FLAVIE.

J'ai tout vû, mais enfin votre humeur curieuſe,
A vous faire un ſupplice eſt trop ingénieuſe.
Quelque reſte d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il ſe peut, juſqu'au nom.
Vous vous étes vaincue en faveur de ſa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez
Eſt un nouveau combat où vous vous hazardez.
Votre ame n'en eſt pas encor ſi détachée,
Qu'il puiſſe aimer ailleurs ſans qu'elle en ſoit touchée;
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réuſſir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à ſe montrer volage,
Et regardant ſon change ainſi que mon ouvrage;
J'y prens un intérêt qui n'a rien de jaloux,
Qu'on l'accepte, qu'il régne, & tout m'en ſera doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flamme ſi forte
Souffre qu'à notre gré ſes ardeurs....

PLAUTINE.

Que t'importe à
Laisse-m'en le hazard, & sans dissimuler,
Di de quelle maniére il a sû lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiéte
En ressent malgré moi quelque gêne secrette.
Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure,
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit,
Jusque dans ses soupirs la justesse régnoit;
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis,
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis,
Je l'ai vû dans ses yeux, mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussi-tôt détruits, ou dédaignés;
Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
Qu'ait sû garder l'amour dont elle est prévenue;
On a vû par ce peu qu'il laissoit échapper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper,
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse enfin?

FLAVIE.

Elle a paru civile,
Mais la civilité n'est qu'amour en Camille;

Comme en Othon l'amour n'eſt que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de ſa légereté ?
Rien de la foi qu'il ſemble avoir ſi mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a ſû rejetter cette fâcheuſe idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle ſût ſeulement
Qu'on l'eût vû pour vos yeux ſoupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE.

Que ſon devoir fidéle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;
Et de peur d'en trop dire, & d'ouvrir trop ſon cœur,
Elle l'a renvoyé ſoudain vers l'empereur.
Il lui parle à préſent. Qu'en dites-vous, Madame ?
Et de cet entretien que ſouhaite votre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien ?

PLAUTINE.

Moi-même à dire vrai je ne le ſai pas bien.
Comme des deux côtés le coup me ſera rude,
J'aimerois à joüir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reſte de mes jours
De n'en ſortir jamais, & de douter toujours.

FLAVIE,

Mais il faut ſe réſoudre, & vouloir quelque choſe.

PLAUTINE.

Souffre ſans m'alarmer que le ciel en diſpoſe,
Quand ſon ordre une fois en aura réſolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raiſon cependant céde Othon à l'empire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire ;
Et ſoit ce grand ſouhait volontaire ou forcé,
Il eſt beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE FLAVIE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de votre ſeul choix l'empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudroit ſuivre mon choix?

MARTIAN.

Non, mais de ſon conſeil nous ne ſommes que trois
Et ſi pour votre Othon vous voulez mon ſuffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux ſinceres & ſoumis,
Qui feront encor plus ſi l'eſpoir m'eſt permis.

PLAUTINE.

Quels vœux, & quel eſpoir?

MARTIAN.

Cet important ſervice,
Qu'un ſi profond reſpect vous offre en ſacrifice....

PLAUTINE.

Hé bien, il remplira mes deſirs les plus doux;
Mais pour reconnoiſſance enfin, que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même?

MARTIAN.

De vous, j'ai des yeux, & mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faisant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle, & bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous étes mépris.
Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître...

MARTIAN.

Hélas! Mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même, après tout, ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve, il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vû charmé,
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée,
La mort même, la mort n'avoit pû l'en chasser;
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir sû réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire?

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire.
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,

Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux voyant ce que je puis.
Un pur hazard sans nous régle notre naissance;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois, & les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont soumis la terre à notre politique :
Patrobe, Policléte, & Narcisse, & Pallas,
Ont déposé des rois, & donné des états,
On nous éleve au trône au sortir de nos chaînes;
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines,
Et quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave, & d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pû naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est consul, & Lacus est préfet,
Je ne suis l'un ni l'autre, & suis plus en effet,
Et de ces consulats, & de ces préfectures
Je puis quand il me plaît faire des créatures,
Galba m'écoute enfin, & c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, si je me suis méprise;
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise,
Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers, fait un degré de gloire
Au-dessus des consuls, des préfets du prétoire,

Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa premiére teinture,
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés;
Et que pour dérober l'empire à cette honte,
L'univers a besoin qu'un vrai héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
Mais à ce que j'apprens ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux dieux, & faites-vous justice,
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice;
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux,
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime;
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême;
Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il panchera, va faire un souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée,
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée,
J'aurois pû hazarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place;
Peut-être ce sera faire plus d'une grace;
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

MAdame, enfin Galba s'accorde à vos souhaits;
Et j'ai tant fait sur lui que dès cette journée
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE *à Martian.*

Qu'en dites-vous, Seigneur? Pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire?
Dois-je me ravaler jusques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous?

LACUS.

Quelle énigme est-ce-ci, Madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faisoit tout à l'heure un présent de sa flamme,
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'osez cependant assurer du contraire,
Et je ne sai pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer;
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Ministres d'état, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, & c'eſt-là cette foi,
Qui contre Vinius vous attachoit à moi?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque ſujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié reſſaiſie
En déracineroit & haine & jalouſie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi
Auroit pour nœud commun ſon gendre en votre ami;
Et quoique contre vous il oſât entreprendre...

LACUS.

Vous ſeriez mon ami, mais vous ſeriez ſon gendre;
Et c'eſt un foible appui des intérêts de cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La réſiſtance eſt vaine, ou de peu de durée,
Elle choiſit ſes temps, & les choiſit ſi bien,
Qu'on ſe voit hors d'état de lui refuſer rien.
Vous-même êtes-vous ſûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs ſéparés à regret
Trouvent de ſe rejoindre aiſément le ſecret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ſes flammes;
Il ſait comme aux maris on arrache les femmes,

Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette belle.

MARTIAN.

J'espere en Vinius, si je n'espere en elle;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah, pour en être digne, il l'est, & plus que tous,
Mais aussi pour tout dire, il en sait trop pour nous,
Il sait trop ménager ses vertus & ses vices,
Il étoit sous Néron de toutes ses délices,
Et la Lusitanie a vû ce même Othon
Gouverner en César, & juger en Caton.
Tout favori dans Rome, & tout maître en province,
De lâche courtisan il s'y montra grand prince,
Et son ame ployante attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour, & la tenir.
Sous un tel souverain nous sommes peu de chose,
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose,
Sa main seule départ ses libéralités,
Son choix seul distribue états, & dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide,
Et quoique nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons,
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne;

Et notre indépendance iroit au dernier point.
[illegible] l'heureux Vinius ne la partageoit point,
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chûte,
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un, qui satisfait des titres
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple, & l'esprit abattu,
S'il a grande naissance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime.
Sa probité sévere est digne qu'on l'estime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien,
Mais en un souverain c'est peu de chose, ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumiére,
Il faut de la vigueur adroite autant que fiére,
Qui pénétre, éblouisse, & seme des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'empire,
En saura seulement ce qu'il nous plaira dire,
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut;
Et c'est-là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'état, & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'état?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos sûretés, & moquons-nous du reste.
Point, point de bien public s'il nous devient funeste;
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux,
Ne vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout,
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage,

Et la mort, ou l'exil, ou les abaissemens,
Seront pour vous & moi ses vrais remercimens.

MARTIAN.

Oui, notre sûreté veut que Pison domine,
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine,
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris,
Commençons à jouir par-là de son empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi, votre amour toujours sera son capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal?
Hé bien, il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... Mais voici la princesse Camille.

SCENE V

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministere.
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,
Moi, dont Galba prétend faire une impératrice?

L'un

LACUS.

L'un & l'autre ſait trop quel reſpect vous eſt dû.

CAMILLE.

Le crime en eſt plus grand, ſi vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre?

MARTIAN.

Sa penſée a voulu s'aſſurer ſur la nôtre,
Et s'étant propoſé le choix d'un ſucceſſeur,
Pour laiſſer à l'empire un digne poſſeſſeur,
Sur ce don imprévû qu'il fait du diadême
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne ſavez-vous point, & Vinius, & vous;
Que ce grand ſucceſſeur doit être mon époux?
Que le don de ma main ſuit ce don de l'empire?
Galba par vos conſeils voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il eſt toujours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé.
En ces occaſions, lui qui tient les couronnes,
Inſpire les avis ſur le choix des perſonnes.
Nous avons crû d'ailleurs pouvoir ſans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'état.
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ni lui, penſé qu'à vos affaires;
Et nous offrir Piſon c'eſt aſſez témoigner...

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'eſprit, du courage,
Il a de plus...

CAMILLE.

De plus, il a votre ſuffrage,
Et c'eſt aſſez de quoi mériter mes refus.
Par reſpect de ſon ſang, je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propoſe?
Othon dont vous ſavez que Plautine diſpoſe,

Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi;
Ce n'est pas votre affaire, & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? Dites, ou si l'envie....

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contretemps d'un si rare service...

LACUS.

Madame...

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice;
Ne vous hazardez point à faire un empereur.
Galba connoît l'empire, & je connois mon cœur,
Je sai ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel prince à l'état est le plus salutaire.
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres...

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres;
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans;
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans,
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.

Je m'aime un peu moi-même, & n'ai pas grande
envie
De vous ſacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puiſqu'il doit avec vous régir tout l'univers....

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois juſqu'en vos cœurs, & m'obſtine à me taire ;
Mais je pourrois enfin dévoiler le myſtere.

MARTIAN.

Si l'empereur nous croit...

CAMILLE.

Sans doute il vous croira,
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaiſe à mes yeux, ſoit qu'il me choque en
l'ame,
Il ſera votre maître, & je ſerai ſa femme ;
Le temps me donnera ſur lui quelque pouvoir ;
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Penſez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Piſon nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez ! Laiſſons-la diſcourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéreſſe.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons régner Pison, & malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

TOn frere te l'a dit, Albiane?

ALBIANE.

Oui, Madame;
Galba choisit Pison, & vous étes sa femme,
Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres;
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres,
Et Pison ne sera qu'un Idole sacré,
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche,
A prononcer leurs loix asservira sa bouche,
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les déféra d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O dieux, que je le plains!

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble,
Et pour moi, plus j'y songe, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel reméde, Albiane ?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir ?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un esclave.
Songez à vos périls, & peut-être à son tour
Ce devoir passera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes ;
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes ;
Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux
Sous ces grands souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il ?

ALBIANE.

S'il vous aime ? Ah, Madame !

CAMILLE.

On a crû que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE.

On l'a pû croire aussi, mais on s'est abusé,
Autrement, Vinius l'auroit-il proposé ?
Auroit-il pû trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre ?

ALBIANE.

De s'approcher de vous, & se faire en la cour
Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a sû le jetter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut, & plus certain,
S'il devenoit par vous empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frere jusques-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis, tu m'as réduite à faire un peu d'avance ;
A consentir qu'Albin combattît son silence ;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pû voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte,
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les desirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse,
Et tel est en aimant le sort d'une princesse,
Que quelque amour qu'elle ait, & qu'elle ait pû donner,
Il faut qu'elle devine, & force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire ;
A peine on se hazarde à jurer qu'on l'admire,
Et pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.

Voyez-vous comme Othon sauroit encor se taire
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frere ?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime ?

ALBIANE.

Et qu'il lui seroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas, que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite !
En vain la raison parle, en vain elle inquiéte,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagême ;
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, & c'est moi qui la suis
Peut-être, & qui me livre à d'éternels ennuis.
Peut-être en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire,
Peut-ête....

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient ici vous trouver,
Pour vous dire son choix, & le faire approuver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance,
Il faut une fidéle & noble résistance ;
Il faut....

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils désola ma famille,
Ma niéce, mon amour vous prit dès-lors pour fille,
Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de son empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vû ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusques-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crûsse digne en cet heureux moment
De commencer par moi son rétablissement:
Mais cet empire immense est trop vaste pour elle.
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle
Et pour le nom des rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un empereur,
Qu'elle ne peut souffrir après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi, n'avons causé sa perte,
Ses crimes seuls l'ont faite, & le ciel l'a soufferte;
Pour marque aux souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisoit l'héritage.

Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté,
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux,
Et mon zéle s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la républi-
que,
Je l'ai fait de Pison, c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il suivra la trace,
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma
race,
Qu'il n'est point d'hyménée, en qui l'égalité
Puisse élever l'empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere
Par un tendre respect qui chérit & révere,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, & combien je vous dois.
Je sai ce qu'est Pison, & quelle est sa noblesse;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit & de Rome, & de moi,
Je tremble à lui promettre & mon cœur, & ma foi
Et j'avouerai, Seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai, comme elle, un joug un peu bien
rude.
Je suis trop ignorante en matiére d'état,
Pour savoir quel doit être un si grand potentat;

Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme ?
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?
Et dans tous ses états n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hazarder à mes vœux ?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si pour nous donner de dignes empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs ;
Il est d'autres héros dans un si vaste empire,
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient méler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire,
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux ;
Qu'on vît en sa personne également paroitre
Les graces d'un amant, & les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monarques
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister,
J'aime à vous obéir, Seigneur, sans contester,
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plaît mon desir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire,
Quand il ne sera plus un mari nécessaire,
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects méle beaucoup d'adresse.

Si le refus n'est juste, il est doux & civil.
Parlez donc, & sans feinte, Othon vous plaît-il?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE.

L'avez-vous crû d'abord indigne de l'empire,
Seigneur?

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide, & toute inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siécle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abîmé,
Ramenera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence,
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a sû se ménager,
Jusqu'à ce que le temps ait pû l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du prince,
Mais il fut tout à soi quand il fut en province,
Et sa haute vertu, par d'illustres effets,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge, ni d'armée,
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des héros de sa race
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms,
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice,
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené,
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vôtre;
Ainsi l'un vous doit tout, & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le ſoin de m'acquiter vers lui,
Et comme pour l'empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Piſon eſt plus digne de Rome,
Pour ne plus en douter ſuffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & ſon empire, après vous je le croi,
Mais je doute ſi l'autre eſt moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute eſt bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le ſiécle infame,
Et qui voyant qu'Othon lui reſſemble le mieux...

CAMILLE.

Choiſiſſez de vous-même, & je ferme les yeux.
Que vos ſeules bontés de tout mon ſort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous conſultez Lacus & Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran;
Et ſi j'oſe tout dire, en cette conjoncture
Je regarde Piſon comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre, & leur prêtant ſa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un trône où je ſois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, & quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui ſache être empereur,
Qu'un mari qui le ſoit, & ſouffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les ames.
N'en parlons plus, dans Rome il ſera d'autres femmes
A qui Piſon en vain n'offrira pas ſa foi.
Votre main eſt à vous, mais l'empire eſt à moi.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, est-il bien vrai que vous aimiez Camille ?

OTHON.

Cette témérité m'est sans doute inutile,
Mais si j'osois, Seigneur, dans mon sort adouci....

GALBA.

Non, non, si vous l'aimez, elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Ainsi, bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illustre & digne ardeur d'une flamme si belle
M'en fait révoquer l'ordre, & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juste colere,
Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire ;
Et loin de condamner des vœux trop élevés....

GALBA.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'empire.
Choisissez donç ensemble à communs sentimens,
Des charges dans ma cour, ou des gouvernemens,
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, ſi la princeſſe...

GALBA.

Piſon n'en voudra pas dédire ma promeſſe.
Je l'ai nommé Céſar pour le faire empereur,
Vous ſavez ſes vertus, je répons de ſon cœur.
Adieu, pour obſerver la forme accoutumée,
Je le vais de ma main préſenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous aſſuré qu'elle aura tout mon bien,
Je la fais dès ce jour mon unique héritiére.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entiére,
Seigneur, & je voudrois en vain la déguiſer,
Après ce que pour vous l'amour me fait oſer.
Ce que Galba pour moi prend le ſoin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, Madame, Othon vous coûteroit l'empire?
Il ſait mieux ce qu'il vaut, & n'eſt pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il ſe doit oppoſer à cet effort d'eſtime,
Où s'abaiſſe pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame ſi haute au trône mérité.
D'un ſi parfait amour quelles que ſoient les cauſes...

CAMILLE.

Je ne ſai point, Seigneur, faire valoir les choſes,

Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait sû me le prescrire;
Je vous aime, il est vrai, mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage,
Pison croira régner, mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour.
A faire un empereur alors quoi qui l'excite;
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, & vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba sera considérable,
On aimera ce titre en un si digne époux,
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! Madame, quittez cette vaine espérance,
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître,
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibere étoit cruel; Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal,
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude, & sans cœur, & sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse & Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fit haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir,

Et ce monſtre ennemi de la vertu Romaine
N'a ſuccombé que tard ſous la commune haine.
Par ce qu'ils ont oſé jugez ſur vos refus
Ce qu'oſera Piſon gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous ſoupire,
Que votre hymen chez moi laiſſe un droit à l'empire.
Chacun ſur ce panchant voudra faire ſa cour,
Et le pouvoir ſuprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit oſa m'ôter Poppée,
Jugez pour reſſaiſir votre main uſurpée,
Quel ſcrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival enſemble & d'amour, & d'état.
Il n'eſt point ni d'exil, ni de Luſitanie,
Qui dérobe à Piſon le reſte de ma vie,
Et je ſai trop la cour pour douter un moment,
Ou des ſoins de ſa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'eſt-là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide,
Et pour monter au trône, & pour me poſſéder,
Son eſpoir le plus beau n'oſe rien hazarder!
Il redoute Piſon! Dites-moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vû l'audace,
Si pour vous & pour lui le trône eut même appas,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouſer pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine ceſſe
Pour qui lui diſputa ce trône & ſa maîtreſſe,
Et qu'il veuille oublier, ſe voyant ſouverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le deſſein?
Ne vous y trompez plus, il a vû dans cette ame
Et votre ambition, & toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous aſſure un appui.

OTHON.

Hé bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine ſera douce à mon ame enflammée,
Et tout mon ſang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'eſt que par-là que vous pouvez régner.

Permettez cependant à cet amour ſincere
De vous redire encor ce qu'il n'oſe vous taire.
En l'état qu'eſt Piſon, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'empire, ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider penſez-y bien, Madame,
C'eſt votre intérêt ſeul qui fait parler ma flamme.
Il eſt mille douceurs dans un grade ſi haut,
Où peut-être avez-vous moins penſé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment ſerez-vous détrompée,
Et ſi j'oſois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que ſans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un trône alluma bien-tôt un autre feu.
Le ciel vous a fait l'ame & plus grande, & plus belle;
Mais vous étes princeſſe, & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous eſt dû;
Et le juſte chagrin d'avoir trop deſcendu,
Preſſeront en ſecret cette ame de ſe rendre
Même au plus foible eſpoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps ſe fermer,
Mais l'empire en tout temps a dequoi les charmer.
L'amour paſſe, ou languit, & pour fort qu'il puiſſe être,
De la ſoif de régner il n'eſt pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne ſai quel amour je vous ai pû donner,
Seigneur, mais ſur l'empire il aime à raiſonner,
Je l'y trouve aſſez fort, & même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce;
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un ſi grand choix,
Il a daigné penſer un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il eſt ferme & ſincere,
Qu'il me dit ſeulement ce qu'il n'oſe me taire;
Mais à parler ſans feinte...

OTHON.

Ah! Madame, croyez...

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Piſon à qui vous m'envoyez,

Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en ſuis point jalouſe, & le dis ſans courroux,
Vous n'aimez que l'empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je ſuis femme, & princeſſe,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foibleſſe,
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN.

Seigneur, tout eſt perdu, ſi vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y toutefois, le trouble où je me voi
Ne peut ſouffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conseille ?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille,
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un reméde aux maux que je prévoi.
Je ne sai que pleurer, je ne sai que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre ;
Mon pere vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçûe, & rétractée ;
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un si juste courroux
La honte de se voir sans l'empire, & sans vous ?
Honte d'autant plus grande & d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que sa main par vous croyoit trop regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir, je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pû sans crime en faveur de ma flamme,

Et je le dois vouloir quand votre arrêt cruel
Pour mourir juſtement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille,
Graces à nos malheurs ce crime eſt inutile,
Je mourrai tout à vous, & ſi pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai ſemblé vous trahir,
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie
Lavera dans mon ſang ma fauſſe perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon ſort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plû de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble paſſion,
J'y veux borner ma joie & mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie,
Soyez ſûr de ma part de l'exemple d'Arrie;
J'ai la main auſſi ferme, & le cœur auſſi grand,
Et quand il le faudra, je ſai comme on s'y prend.
Si vous daigniez, Seigneur, juſques-là vous contraindre,
Peut-être eſpérerois-je en voyant tout à craindre,
Camille eſt irritée, & ſe peut appaiſer.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouſer?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même oppoſer ma défenſe!
Mais ſi vos jours enfin n'ont point d'autre aſſurance,
S'il n'eſt point d'autre aſyle...

OTHON.

Ah, courons à la mort;
Ou ſi pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subiſſons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me ſoumettre à cette ignominie.
J'en ſaurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir ſans l'empire & ſans vous;

Aux hontes d'un hymen qui me rendroit infame ;
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce trône eût aucuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans alarmes ;
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurois porté le scéptre, & vous auriez régné.
Vos seules volontés, mes dignes souveraines,
D'un empire si vaste auroient tenu les rênes,
Vos loix...

PLAUTINE.

C'est donc à moi de vous faire empereur.
Je l'ai pû, les moyens d'abord m'ont fait horreur ;
Mais je saurai la vaincre, & me donnant moi-même,
Vous assurer ensemble & vie & diadême,
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un trône, & vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,
Si j'avois pû souffrir son insolent hommage,
Son amour...

OTHON.

Martian se connoîtroit si peu,
Que d'oser...

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu.
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter ?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez votre gloire, elle saura vous dire...

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il fait vos sûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vûe, & pour comble d'ennui...

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre,
Pour nous faire un trépas dont les dieux soient jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous;
Ou si pour conserver en vous tout ce que j'aime
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur, mais j'en mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

AH! Seigneur, empêchez que Plautine...

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah! Seigneur, plus d'empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un trône où le ciel vous destine;
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vû Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure;
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit, sous l'appas d'une feinte promesse,
Jetter dans les soldats un moment d'allégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir, & non les acheter.
Ces hautes duretés à contretemps poussées
Ont rappellé l'horreur des cruautés passées,

Lorsque

Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le temps qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes & l'empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur camp, & vous en assurez,
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet astre contraire
Qui m'a...

VINIUS.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire:
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste...

VINIUS.

Partez, en empereur vous nous direz le reste.

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimere?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincere;

Je crois te voir régner avec ce cher Othon,
Mais n'eſpere pas moins du côté de Piſon :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu ſon projet inutile,
Il veut que cet hymen puniſſant ſes refus
Réuniſſe avec moi Martian & Lacus,
Et trompe heureuſement les préſages ſiniſtres
De la diviſion qu'il voit en ſes miniſtres.
Ainſi des deux côtés on combattra pour toi,
Le plus heureux des chefs t'apportera ſa foi,
Sans part à ſes périls tu l'auras à ſa gloire,
Et verras à tes piéds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi, mon cœur par vous-même à ce héros donné
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'eſt point couronné,
Et s'il faut qu'à Piſon ſon mauvais ſort nous livre,
Pour ce même Piſon je pourrois vouloir vivre ?

VINIUS.

Si nos communs ſouhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait,
Et qui vient de donner Othon au diadème
Pour régner à ſon tour peut ſe donner ſoi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de ſa mort ?
Je me privois de lui ſans me vendre à perſonne,
Et vous voulez, Seigneur, que ſon trépas me donne,
Que mon cœur entraîné par la ſplendeur du rang,
Vole après une main fumante de ſon ſang,
Et que de ſes malheurs triomphante & ravie
Je ſois l'infame prix d'avoir tranché ſa vie !
Non, Seigneur, nous aurons même ſort aujourd'hui,
Vous me verrez régner, ou périr avec lui ;
Ce n'eſt qu'à l'un des deux que tout ce cœur aſpire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'eſt que l'empire !
Si deux jours ſeulement tu pouvois l'eſſayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,

Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui,
Mais s'il en est besoin, aime-toi plus que lui,
Et sans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laisse aux dieux à leur choix écraser une tête.
Prens le scéptre aux dépens de qui succombera;
Et régne sans scrupule avec qui régnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Je sais aimer, Seigneur, je sai garder ma foi,
Je sai pour un amant faire ce que je doi,
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice;
Et je saurai mourir si je voi qu'il périsse:
Mais je ne sai point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage;
Change de sentimens, ou du moins de langage,
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'amant, & te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la princesse Camille.
Quelque trouble où tu sois, montre un ame tranquille,
Profite de sa faute, & tiens l'œil mieux ouvert,
Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd.

SCENE IV

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

Agrérez-vous, Madame, un fidéle service,
Dont je viens faire hommage à mon impératrice?

PLAUTINE.

Je croi n'avoir pas droit de vous en empêcher,
Mais ce n'eſt pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorſque Galba vous donne à Piſon pour épouſe....

PLAUTINE.

Il n'eſt pas encor temps de vous en voir jalouſe.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois, ou l'empire, ou Piſon,
Je pourrois déja l'être avec quelque raiſon.

PLAUTINE.

Et ſi j'aimois, Madame, ou Piſon, ou l'empire,
J'aurois quelque raiſon de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur ſied bien.

CAMILLE.

Quoi, l'empire & Piſon n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens mépriſable,
Ce qui plaît à vos yeux aux miens ſemble auſſi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler ſur vous.

CAMILLE.

Donc ſi j'aimois Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on ſans le trône être digne de lui ?

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laiſſe à perſonne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laiſſe à douter à perſonne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé ſans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE.

Toutes les paſſions ne ſe reſſemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite ſi rare...

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour eſt quelquefois bizarre,
Selon l'objet divers le goût eſt différent,
Aux unes on ſe donne, aux autres on ſe vend.

CAMILLE.

Qui connoiſſoit Othon, pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'eſtime aſſez pour l'élever ſi haut,
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que ſi mes feux ont ordre de renaître...

CAMILLE.

J'en ai fait quelque eſtime avant que le connoître;
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part eſt toujours bien venu.
J'accepte le préſent, & crois pouvoir ſans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre ſon ame il vous eſt venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger vôtre ordre il ſait trop ſon devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, & ſon ingratitude...

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelque inquiétude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à ſavoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curioſité quelquefois nous trahit,
Et par un demi mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne penſe dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous penſez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je penſe elle s'explique aſſez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit, & qu'on ne doit entendre.
Si vous ſaviez quel eſt mon plus ardent deſir...

PLAUTINE.

D'Othon & de Piſon je vous donne à choiſir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer,
Mais vous ſavez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me paſſer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois ſi j'en crois l'apparence..

CAMILLE.

Briſons là, ce diſcours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & ſouffrez que j'évite
Un eſclave inſolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE V

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez ?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant, pour l'empire, il est à vous encore;
Galba s'est laissé vaincre, & Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

MARTIAN.

Ne désavouez point ce que mon zéle a fait.
Mes soins de l'empereur ont fléchi la colere,
Et renvoyé Plautine obéir chez son pere.
Notre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ai sû le résoudre à s'en désabuser,
Et Galba, que le sang presse pour sa famille
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille,
L'un vous rend la couronne, & l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire, & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer...

CAMILLE.

Je voi quelle est ma faute, & puis la réparer;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vûe ingrate,
Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux,

Et Pison dans sa main ne verra point la mienne ;
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne :
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pû contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah, Madame, l'hymen a de si douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines,
Et du moins mon bonheur sauroit avec éclat
Vous venger de Plautine, & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'empire,
Je l'ai dit, & trop haut pour m'en pouvoir dédire,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bien-tôt par sa propre ruine.

MARTIAN.

Ah, si vous la voulez, je sai des bras tous prêts,
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts . . .

CAMILLE.

Ah, que c'est me donner une sensible joie !
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voie ;
Que je leur donne l'ordre, & prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens,
Que lui-même il ait vû l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre,
Allez vous préparer à ces heureux momens,
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

VOus voulez perdre Othon! Vous le pouvez Madame!

CAMILLE.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai sû par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse, & je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prens de sa vie.
Va me chercher ton frere, & fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hazard;
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBINE.

RUTILE.

AH, Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place
Viennent de proclamer Othon pour empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur ;
Lui qui sait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent ?

RUTILE.

Ils le ménent au camp, ou plûtôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser
Frémit de leur audace, & les laisse passer.

CAMILLE.

L'empereur le sait-il ?

RUTILE.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt reméde à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse,
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance;
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matiére d'état,
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat,
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilége.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bien-tôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur soupire;
Othon qui me dédaigne à moins que de l'empire,
S'il en fait sa conquête, & vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine?
Croyez mes intérêts si vous doutez de moi,
Et sur de tels garants assuré de ma foi,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA.

Vinius par son zéle est trop justifié,
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.

Il m'offre Othon pour vous qu'il ſouhaitoit pour gendre,
Je le rens à ſa fille, il aime à le reprendre,
Je la veux pour Piſon, mon vouloir eſt ſuivi,
Je vous mets en ſa place, & l'en trouve ravi,
Son ami ſe révolte, il preſſe ma colere,
Il donne à Martian Plautine à ma priére,
Et je ſoupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propoſe,
Dans le ſecret du cœur ſouvent veut autre choſe,
Et maître de ſon ame, il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en ſoi-même il ne donne qu'à ſoi.

GALBA.

Cet hymen toutefois eſt l'épreuve derniére
D'une foi toujours pure, inviolable, entiére.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de ſa réſiſtance, & ſe flattant peut-être
De voir bien-tôt ici ſon cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aiſément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir déſunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aiſément ſur ce devoir l'emporte;
Et ſon feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéreſſe un amant autrement qu'un ami.
J'apperçois Vinius. Qu'on m'amène ſa fille.
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais auſſi juſque-là j'aurois tort d'éclater.
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

Hé bien, quelles nouvelles ?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine & les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux Prétoriens,
Et que des bords du Nil les troupes rappellées
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats,
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats:
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déja la discorde est peut-être allumée.
Si-tôt qu'on y saura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits;
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête,
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce & si juste espérance?

VINIUS.

Ne hazardez, Seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui céde,
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de reméde.

Il faut pour déployer le ſouverain pouvoir,
Sûreté toute entiére, ou profond déſeſpoir,
Et nous ne ſommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oſer tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laiſſez-en rallentir l'impétuoſité,
D'elle-même elle avorte, & la peur des ſupplices
Arme contre le chef ſes plus zélés complices.
Un ſalutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis ſalutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuoſité,
Avant que les eſprits qu'un juſte effroi balance
S'y puiſſent enhardir ſur notre nonchalance,
Et prennent le deſſus de ces conſeils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en eſt plus temps.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conſeils par les vôtres,
Le ſeul ton de ma voix vous en inſpire d'autres,
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Piſon, dont l'heureux choix eſt votre digne ouvrage,
Ne ſeroit que Piſon s'il eût eu mon ſuffrage.
Vous n'avez ſoulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré ſon nom,
Et verriez comme un autre une preuve aſſez claire
De combien notre avis eſt le plus ſalutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être juſqu'au trépas
L'ennemi des conſeils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon, c'eſt tout dire, & peut-être
Qui le vouloit pour gendre, & l'a choiſi pour maître,
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour maître, & pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, & le tenois à gloire
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre, & choisi pour l'empire.
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pû souscrire;
Par-là de tout l'état le bonheur s'agrandit,
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
Le zéle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompai-je point, & puis-je nommer zéle
Cette haine à tous deux obstinément fidéle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte & se croit?
Faites mieux, & croyez en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime,
Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire, en serviteur sincere,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colere,
Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-soutenir
Le temps de se remettre, & de se réunir,
Et laisser aux méchans celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle insolence,
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours.

LACUS.

J'en doute, & croi parler en serviteur sincere;
Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.
Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'état renversé,
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'empire usurpé rendre graces aux dieux,
Et que le front paré de votre diadême,
Ce traitre trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soutenir le sénat & le peuple Romain,
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête;
Pour lui plus odieux, & pour nous plus honnête,
Et par un noble effort allons lui témoigner...

GALBA.

Hé bien, ma niéce, hé bien, est-il doux de régner?
Est-il doux de tenir le timon d'un empire,
Pour en voir les soutiens toujours se contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétes,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'est ce que je dirois si je n'étois suspecte:
Mais je suis à Pison, Seigneur, & vous respecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit crûe on seroit en repos.
Plautine qu'on améne aura même pensée.
D'une vive douleur elle paroît blessée....

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

JE ne m'en défens point, Madame, Othon eſt mort,
De quiconque entre ici c'eſt le commun rapport,
Et ſon trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coute des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je en vain ?

RUTILE.

Seigneur, le bruit eſt grand, & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il ſoit mort, & c'eſt la voix publique,
Mais comment, & par qui, c'eſt ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre ſoin
De nous en faire voir un aſſuré témoin,
Et ſi de ce grand coup l'auteur ſe peut connoître...

SCENE IV

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'eſt par ſa main qu'un rébelle puni....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini !

ATTICUS.

Mon zéle l'a pouſſée, & les dieux l'ont conduite;
Et c'eſt à vous, Seigneur, d'en arrêter la ſuite,
D'empêcher le déſordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant conſolez-vous, Plautine,
Ne penſez qu'à l'époux que mon choix vous deſtine,
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez
Quand vos premiers ſoupirs ſeront évaporés.
C'eſt à vous, Martian, que je la laiſſe en garde :
Comme c'eſt votre main que ſon hymen regarde,
Ménagez ſon eſprit, & ne l'aigriſſez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne ſuivre point mes pas,
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reſte....

VINIUS.

Ah, c'eſt une amitié, Seigneur, que je déteſte,
Mon cœur eſt tout à vous, & n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a vûs à vos ordres ſoumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre présence,
Madame, & je retourne en mon appartement
Rendre graces aux dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

ALlez-y renfermer les pleurs qui vous échappent;
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent,
Et si l'on avoit crû vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,
Voilà quel est l'effet...

MARTIAN.

Si votre ame enflammée...

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire,
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile, & prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet à son prince fidéle
Remplisse heureusement la place d'un rebelle;
Un monarque le veut, un pere en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,

Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tai-toi, laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable, encor que triste idée,
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux;
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux?

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, DEUX SOLDATS.

PLAUTINE, *pendant que deux soldats entrent, & parlent bas à Atticus.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprens que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur, ou le mien,
Plûtôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace,
Souffrez...

PLAUTINE.

De me parler tu prens aussi l'audace,
Assassin d'un héros, que je verrois sans toi
Donner des loix au monde, & les prendre de moi?
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre;

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre;
Et vous verrez long-temps sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore!

ATTICUS.

Il triomphe; Madame,
Et maître de l'état comme vous de son ame,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos génoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison,
On porte devant lui la tête de Pison,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
Ou rend graces pour vous aux dieux d'un autre empire,
Et fatigue le ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainsi donc ta promesse frivole....

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat,
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagême
Pour livrer en ses mains Lacus, & Galba même.
Galba n'a rien à craindre; on respecte son nom,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus & toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance;
Si ce n'est que Madame ait essez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce palais nous avions deux Cohortes,
Qui déja pour Othon en ont saisi les portes,
J'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir, & m'assurer de lui.

Qu'on l'emméne, soldats, il blesse ici la vûe.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrace, ô dieux, plus imprévûe!

SCENE VII.

PLAUTINE *seule.*

JE me trouble, & ne sai par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement,
Il semble avec chagrin se livrer à la joie,
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens... Mais que me veut Flavie épouvantée.

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

VOus dire que du ciel la colere irritée,
Ou plûtôt du destin la jalouse fureur...

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'empereur,
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon est libre, il régne, & toutefois, hélas...

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas?

FLAVIE.

Non, par-tout à ſa vûe on a mis bas les armes
Mais enfin ſon bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal eſt-il ſi grand ?

FLAVIE.

D'un balcon chez mon frere
J'ai vû . . . Que ne peut-on, Madame, vous le taire,
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius . . .

PLAUTINE.

Hé bien ?

FLAVIE.

Vient d'être aſſaſſiné.

PLAUTINE.

Juſte ciel !

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle . . .

PLAUTINE.

O d'un trouble inconnu préſage trop fidéle !
Lacus . . . .

FLAVIE.

C'eſt de ſa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorſque tournant enſemble à la premiére rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce palais ſaiſi par vos ſoldats,
Et Lacus auſſi-tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le paſſage,
Lance ſur Vinius un furieux regard,
L'approche ſans parler, & tirant un poignard . . .

PLAUTINE.

Le traître ! Hélas, Flavie, où me vois-je réduite ?

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, & je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba portant même fureur,
Mourez, *Seigneur*, dit-il, *mais mourez empereur*,
Et recevez ce coup comme un dernier hommage,
Que dois à votre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce monstre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

SCENE IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MAdame, savez-vous les crimes de Lacus?

PLAUTINE.

J'apprens en ce moment que mon pere n'est plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de tristesse,
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'allégresse.
Vous êtes empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere....

OTHON.

Hélas, je suis plus mort que lui,
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,

Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vôs yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire,
Ce meme amour sans vous n'en peut souffrir la gloire;
Et n'accepte le nom de maîtres des Romains
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir, & de pleurer mon pere.
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus, & de nòtre malheur;
Mais enfin....

OTHON.

Achevez, s'il se peut, en amante;
Nos feux....

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente;
Vous voyez mon devoir, & connoissez ma foi,
En ce funeste état répondez-vous pour moi.
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, Seigneur, au Capitole;
Et le sénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffre du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu:
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour
Une amitié fidéle au défaut de l'omour.

F I N.

AGESILAS,

TRAGÉDIE

AU LECTEUR.

Il ne faut que parcourir les vies d'Agésilas & de Lysander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La maniére dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos François, ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous, & c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théatre ont travaillé sans exemple, & ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilége. Aussi notre Horace qui nous recommande tant la lecture des poëtes Grecs par ces paroles :

Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna,

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs ; & pris d'autres routes.

Nihil intentatum nostri liquere Poëtæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere.

Leurs régles sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siécle, & qui s'attacheroit à ne marcher que sur leurs pas, feroit sans doute peu de progrès, & divertiroit mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, & même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu ; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plûtôt où ils prétendent, & chacun peut hazarder à ses périls.

ACTEURS.

AGÉSILAS, roi de Sparte.

LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.

COTYS, roi de Paphlagonie.

SPITRIDATE, grand ſeigneur Perſan.

MANDANE, ſœur de Spitridate.

ELPINICE, } filles de Lyſander.
AGLATIDE, }

XÉNOCLES, lieutenant d'Agéſilas.

CLÉON, orateur Grec, natif d'Halicarnaſſe.

La ſcéne eſt à Ephéſe.

AGÉSILAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Éphése,
Prêtes à recevoir ces illustres époux
Que Lysander mon pere a sû choisir pour nous,
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, & parlons librement.
Vous semble-t-il que votre amant
Cherche avec tant d'ardeur votre chere présence;
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE.

Cotys eſt roi, ma ſœur, & comme ſa couronne
Parle ſuffiſamment pour lui,
Aſſuré de mon cœur que ſon trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être aſſez qu'en ſecret il ſoupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins ſon amour a d'importunité,
Plus il a de ſincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux?

AGLATIDE.

C'eſt environ ainſi que ſon amour éclate,
Il m'obſéde à peu près comme l'autre vous ſert.
On diroit que tous deux agiſſent de concert,
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre:
Ils en font grand ſcrupule, & la ſincérité
Dont mon amant ſe pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas ſon bonheur en l'aſſiduité.
Ce n'eſt pas qu'à vrai dire il ne ſoit excuſable,
Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord étoit capable
D'éteindre la plus vive ardeur;
Et j'avoue entre nous que lorſqu'il me néglige,
Qu'il ſe montre à ſon tour ſi froid, ſi retenu,
Loin de m'offenſer il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que ſa vûe auroit eu le pouvoir
D'en diſſiper une partie.
Car enfin, Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'eſprit aiſé, le cœur bon, l'ame belle;
A tant de qualités s'il joignoit un vrai zéle...

AGLATIDE.

Ma ſœur, il n'eſt pas roi comme l'eſt votre amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces;
Et ce Perse vaut bien là plûpart de nos princes.

AGLATIDE.

Il n'est pas roi, vous dis-je, & c'est un grand défaut.
Ce n'est point avec vous que je le dissimule.
J'ai peut-être le cœur trop haut;
Mais aussi-bien que vous je sors du sang d'Hercule,
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux,
J'en veux un aussi-bien que vous.
J'aurois quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas,
Et je porte une ame assez vaine
Pour vouloir jusques-là vous suivre pas à pas.
Vous étes mon aînée, & c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité;
Aussi veux-je céder le pas-devant à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous étes donc jalouse, & ce trône vous gêne
Où la main de Cotys a droit de me placer?
Mais si je renonçois au rang de souveraine,
Voudriez-vous y renoncer?

AGLATIDE.

Non pas si-tôt, j'ai quelque vûe
Qui me peut encore amuser.
Mariez-vous, ma sœur, quand vous serez pourvûe,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.
J'en aurois un déja, n'étoit ce rang d'aînée
Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
Où s'il eût reconnu qu'un pere eût pû souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que differé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sût charmer,
Et s'il faut vous en faire entiére confidence,

Agésilas m'aimoit, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma sœur? Agésilas vous aime?

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimoit, & que sa passion
Pourroit bien être encor la même,
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce prince tient son trône, & sa haute puissance
De ce même héros dont nous tenons le jour,
Et si ce n'étoit lors que par reconnoissance
Qu'il me témoignoit de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude,
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude,
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part?
Je ne sai si sa flamme est pour moi foible, ou forte;
Mais la reconnoissance morte,
L'amour doit courir grand hazard.

ELPINICE.

Ah, s'il n'avoit voulu que par reconnoissance
Etre gendre de Lysander,
Son choix auroit suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vû me demander:
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne:
Ayez, ayez pour lui des sentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considere
Autant & plus encor la fille que le pere,
Feront que le devoir aura bien-tôt son tour,
Et pour vous faire seoir où vos desirs aspirent,
Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnoissance, & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé,
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégarde...

ELPINICE.

Comme avec lui mon pere a quelque démêlé,
Cette petite négligence
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mésintelligence;
Et dans le fond de l'ame il vit sous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hazards, ma sœur, comme j'en suis mal sûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je croi que je pourrois l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement...

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur?

AGLATIDE.

Moi? Nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas
M'ont si bien imprimé l'amour du diadême;
Que pourvû qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd temps, c'est la premiére idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plû de tracer:
Il l'a fidélement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur, la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre, est digne de vos feux,
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la splendeur du rang,
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite:
Cet heureux avantage ou du sort, ou du sang,
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultés,
Leur choix iroit à la personne,

Et les hautes vertus, les rares qualités
L'emporteroient sur la couronne.

AGLATIDE.

Avouez tout, ma sœur, Spitridate vous plaît.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys, & si votre intérêt
Vous pouvoit résoudre à l'échange...

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous & moi?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un pere, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, & vous, à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un, je ne sai quoi m'en flatte,
Pour l'autre, je n'en répons pas,
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frere,
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous considere.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir?
Voulez-vous que je vous le laisse?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien,
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt & le mien.

AGLATIDE.

Il est juste en effet, puisqu'il n'a sû me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE I.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

SEigneur, je me retire, entre les vrais amans
Leur amour ſeul a droit d'être de confidence,
Et l'on ne peut méler d'agréable préſence
A de ſi précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une ſœur:
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une inſenſible.
Soyez juge & témoin de l'indigne ſuccès
Qui ſe prépare pour ma flamme.
Voyez juſqu'au fond de mon ame
D'une ſi pure ardeur où va le digne excès;
Voyez tout mon eſpoir aux bords du précipice;
Voyez des maux ſans nombre & hors de guériſon;
Et quand vous aurez vû toute cette injuſtice,
Faites-m'en un peu de raiſon.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, Seigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuſer,
Je crains que pour en bien uſer
Je ne me doive mal défendre.
Je ſai bien que j'ai tort, j'avoue, & hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire;
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourroit-il fort vous ſatisfaire?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, Madame, & peut-on concevoir....

AGLATIDE.

Je vous entens, Seigneur, & vois ce qu'il faut voir.
Un aveu plus précis eſt d'une conſéquence
Qui pourroit vous embarraſſer,
Et même à notre ſexe il eſt de bienſéance
De ne pas trop vous en preſſer.
A Lyſander mon pere il vous plût de promettre
D'unir par votre hymen votre ſang & le ſien;
La raiſon, à peu près, Seigneur, je la pénétre,
Bien qu'aux raiſons d'état je ne connoiſſe rien.
Vous ne m'aviez point vûe, & facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur, ou non, je pûſſe m'accorder,
La choſe étoit égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvû que vous fuſſiez gendre de Lyſander.
Ma ſœur vous auroit plû s'il vous l'eût propoſée,
J'euſſe agréé Cotys s'il me l'eût propoſé;
Vous trouvâtes tous deux la politique aiſée,
Nous crûmes toutes deux notre devoir aiſé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendreſſes des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Que je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux,
Et j'eſpere de vous le même.
Juſques-là votre amour aſſez mal ſe fait voir,
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique:
Vous attendez le temps de votre politique,
Et moi, celui de mon devoir.
Voilà, Seigneur, quel eſt mon crime,
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en eſt plus beſoin,
J'en ai fait comme vous ma ſœur juge & témoin;
Que ma froideur lui ſemble injuſte, ou légitime,

La raiſon que vous peut en faire ſa bonté,
Je conſens qu'elle vous la faſſe,
Et pour vous en laiſſer tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne s'y fait pas, Madame, un grand effort,
Et feroit grace entiére à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle étoit aſſez d'accord
Pour ſe vouloir ſaiſir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raiſon,
Vous me devez cette juſtice,
Et prendre autant de part à voir ma guériſon,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon ſupplice.

ELPINICE.

Quoi, Seigneur, j'aurois part...

SPITRIDATE.

C'eſt trop diſſimuler
La cauſe & la grandeur du mal qui me poſſéde,
Et je me dois, Madame, au défaut du reméde,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié,
Et s'il n'eſt point d'amour pour en finir la gêne,
Il eſt pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perſe, & briſai l'eſclavage
Où m'envoyant au jour le ciel m'avoit ſoumis,
Je crûs qu'il me falloit parmi ſes ennemis
D'un protecteur puiſſant aſſurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, beſoin de Lyſander,

Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles
Nous demandâmes ses deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée,
La jeune me fut destinée;
Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.
J'avois sû qu'Aglatide étoit des plus aimables,
On m'avoit dit qu'à Sparte elle savoit charmer,
Et sur des bruits si favorables,
Je me répondois de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances,
Et que pour affermir son empire en tous lieux,
Il laisse cheoir souvent de cruelles vengeances
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux!
Ce sont les conseillers fidéles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups,
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vûe,
Et de vous, & de cette sœur,
Mon ame devint toute émûe,
Et le trouble aussi-tôt s'empara de mon cœur.
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flamme pour vous,
Vous y régnâtes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,
Il faut vous voir aimer ailleurs:
Voyez s'il fût jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas même,
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, Seigneur, & ne puis davantage.
Je ne sais aimer, ni haïr,

Mais dès qu'un pere parle, il porte en mon courage
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
Voudroient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon pere assez indifférent,
Pourvû que vous & lui vous demeuriez ses gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agésilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire,
C'est notre souverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un pere,
Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre priére il ne refuse rien,
Et si son cœur vouloit s'entendre avec le mien...

ELPINICE.

Reposez-vous, Seigneur, sur mon obéissance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, & sans aucun scrupule...

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui?

ELPINICE.

Le voilà qui paroît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon pere, Agésilas, & lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

Vous voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoît, Seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre ame, Seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS.

Ah, s'il n'étoit honteux de manquer de promesse!

SPITRIDATE.

Si la foi sans rougir pouvoit se dégager!

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur seroit bien-tôt maîtresse!

SPITRIDATE.

Que je serois ravi comme vous de changer!

COTYS.

Elpinice pour moi montre une telle glace
Que je me tiendrois sûr de son consentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verroit qu'une autre prît sa place,
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous sert qu'en secret l'une & l'autre engagée
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs?
Pour voir notre infortune entre elles partagée
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses,
Et peut-être en dépit du sort
Il seroit un moyen, & de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur ſe déploie.
Ah, ſi vous le vouliez, que mon ſort ſeroit doux!
Vous ſeul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me poſſéde.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux;
Elpinice me charme.

COTYS.

Et ſi je vous la céde?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, Seigneur? Ce n'eſt pas là m'entendre;
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lyſander pour gendre?

COTYS.

Oui, mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour! Il n'en faut point écouter qui le bleſſe;
Et qui nous ôte ſon appui.
L'échange des deux ſœurs n'a rien qui l'intéreſſe,
Nous n'en ſerons pas moins à lui;
Mais de porter ailleurs la main qui leur eſt dûe,
Seigneur, au dernier point ce ſera l'irriter,
Et ſa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, ſa faveur n'eſt pas grande;
Seigneur, auprès d'Agéſilas,
Il n'obtient preſque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE.

Je vois qu'aſſez ſouvent il ne l'écoute pas;
Mais pour un différend frivole

Dont nous ignorons le secret,
Ce prince avoueroit-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole?
Lui qui lui doit son trône, & cet illustre rang
D'unique général des troupes de la Gréce,
Pourroit-il le trahir avec tant de bassesse,
Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang?
Si nous manquons de foi, qu'auroit-il lieu de croire?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lysander?
Pensez-y bien, Seigneur, avant qu'y hazarder
Nos sûretés, & votre gloire.

COTYS.

Et si ce différend que vous craignez si peu,
Lui fait pour notre hymen refuser son aveu?

SPITRIDATE.

Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens sûr par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimeroit-il?

SPITRIDATE.

Il la trouve assez belle,
Il en parle avec joie, & se plaît à la voir;
Je tâche d'affermir ces douces apparences,
Et si vous voulez tout savoir,
Je pense avoir de quoi flatter mes espérances.
Prenez-y part, Seigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Lysander pour beau-pere,
Ce roi s'allie à vous s'il devient mon beau-frere,
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y consent?

SPITRIDATE.

Mandane est trop bien née,
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle votre foi?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, Seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmés,
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rens justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS.

Hélas, & si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître.

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort si je vous parle en vain;
Et du moins si ma sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maitre de ma main.

COTYS.

Je ne le puis celer, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, & doit même être doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferois trois heureux qui m'empêchent de l'être!
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi:
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Hé bien, épousez Elpinice,
Je renonce à tout mon bonheur,
Plûtôt que de me voir complice

100562

D'un manquement de foi qui vous perdroit d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à votre Aglatide,
Puiſque votre cœur endurci
Veut ſuivre obſtinément un faux devoir pour guide :
Je ſerai malheureuſe, et vous le ſerez auſſi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Que nous avons, ma sœur, brisé de rudes chaînes!
En Perse il n'est point de sujets,
Ce ne sont qu'esclaves abjets,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines.
Le monarque, ou plûtôt le tyran général,
N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre régle, & point d'autre justice;
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite & le plus grand service.
Il abat à ses piéds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies;
Et ne laisse aujourd'hui que des cœurs abattus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit;
Ce sont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler sans fard,
Servent à ses plaisirs sans part à son empire;
Et même en ses plaisirs elles n'ont autre part;
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire
Ou ce caprice, ou le hazard.

Voilà, ma ſœur, à quoi vous avoit deſtinée,
A quel infame honneur vous avoit condamnée
Pharnabaſe ſon lieutenant;
Il auroit fait de vous un préſent à ſon prince,
Si pour nous affranchir mon ſoin le prévenant
N'eût à la tyrannie arraché ma province.
La Grece a de plus ſaintes loix,
Elle a des peuples & des rois
Qui gouvernent avec juſtice:
La raiſon y préſide & la ſage équité,
Le pouvoir ſouverain par elles limité
N'y laiſſe aucun droit de caprice.
L'hymen de ſes rois même y donne cœur pour cœur,
Et ſi vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît ſon trône avec ſon ame,
Vous ſeriez par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement ſa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'eſpérer, tout eſt facile aux dieux,
Et peut-être que de bons yeux
En auroient déja vû quelque flatteuſe marque;
Mais il en faut de bons pour faire un ſi grand choix.
Si le roi dans la Perſe eſt un peu trop monarque,
En Grece il eſt des rois qui ne ſont pas trop rois.
Il en eſt dont le peuple eſt le ſuprême arbitre.
Il en eſt d'attachés aux ordres d'un ſénat.
Il en eſt qui ne ſont enfin ſous ce grand titre
Que premiers ſujets de l'état.
Je ne ſai ſi le ciel pour régner m'a fait naître,
Et quoiqu'en ma faveur j'aye encor vû paroître,
Je doute ſi l'on m'aime, ou non;
Mais je pourrois être aſſez vaine,
Pour dédaigner le nom de reine
Que m'offriroit un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en ſavez beaucoup, ma ſœur, & vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux ſur ce que vous valez.

MANDANE.

MANDANE.

Je répons simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général, comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant, & des rois, & de leur différence,
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE.

Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espere un roi,
Il est juste, Seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE.

N'y pensez-vous point trop?

MANDANE.

Je sai que c'est à vous
A régler mes desirs sur le choix d'un époux.
Mon devoir n'en fera point d'autre;
Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer, de grace, à faire son bonheur,
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué
Votre cœur & vos yeux vous ont désavoué;
Et si j'ai comme vous quelques pentes secrettes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous étes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire:
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui,
Et votre cœur instruit par le malheur d'un frere,
A déja fait son choix sans lui.

MANDANE.

Peut-être, mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez, il n'est desirs, ni tendres sentimens,
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE.

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose & ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?

Cotys me la demande, Agéſilas l'eſpere.

MANDANE.

Agéſilas, Seigneur! Et le ſavez-vous bien?

SPITRIDATE.

Parler de vous ſans ceſſe, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire...

MANDANE.

Ce ſont civilités envers une étrangere,
Qui font beaucoup d'éclat, & ne prononcent rien.
Il jette par-là des amorces
A ceux qui comme nous voudront groſſir ſes forces;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en ſa cour,
De toute ſa conduite il eſt ſi bien le maître,
Qu'au ſimple nom d'hymen vous verriez diſparoître
Tout ce qu'en ſes faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous panchez vers Cotys, & ſavez qu'Elpinice
Ne veut point être à moi qu'il ne ſoit à ſa ſœur!

MANDANE.

Je vous répons de tout ſi vous avez ſon cœur.

SPITRIDATE.

Et Lyſander pourra ſouffrir cette injuſtice?

MANDANE.

Lyſander eſt ſi mal auprès d'Agéſilas,
Que ce ſera beaucoup s'il en obtient un gendre,
Et peut-être ſans moi ne l'obtiendra-t-il pas;
Pour deux, il auroit tout s'il oſoit y prétendre.
Mais, Seigneur, le voici, tâchez de preſſentir
Ce qu'en votre faveur il pourroit conſentir.

SPITRIDATE.

Ma ſœur, vous étes plus adroite,
Souffrez que je ménage un moment de retraite:
J'aurois trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fiſſiez deviner de ce manque de foi.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

Quoi qu'en matiere d'hyménées
L'importune langueur des affaires traînées
Attire aſſez ſouvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loiſir vous pûſſiez voir mes filles,
Avant que demander l'aveu d'Agéſilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, Seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laiſſent votre cœur d'accord de vos promeſſes,
Et ſi vous y ſentez plus d'aimables tendreſſes
Que de juſtes deſirs de pouvoir choiſir mieux.
Parlez avec franchiſe, avant que je m'expoſe
A des refus preſque aſſurés,
Que j'eſtimerai peu de choſe,
Quand vous ſerez plus déclarés.
Et n'appréhendez point l'emportement d'un pere;
Je ſai trop que l'amour de ſes droits eſt jaloux,
Qu'il diſpoſe de nous ſans nous,
Que les plus beaux objets ne ſont pas ſûrs de plaire.
L'aveugle ſympathie eſt ce qui fait agir
La plûpart des feux qu'il excite,
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite,
Et quand il la dénie on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puiſque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec ſincérité.
Ma ſeule ambition eſt d'être votre gendre;

Mais apprenez, de grace, une autre vérité.
Ce bonheur que j'attens, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon sort égal au sort des dieux,
N'a pour objet.... Seigneur, je tremble à vous le dire,
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

SCENE VII.

LYSANDER, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

QUe veut dire, Madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiscrette
Répondroit-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, Seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en vois fort satisfait;
Mais je ne vois pas bien que par les sympathies,
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames soient fort assorties,
Ni que l'amour encore ait daigné s'en mêler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire & borne ses plaisirs;
Mais puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers desirs.

LYSANDER.

Elpinice! Et sa main n'est plus en ma puissance.

MANDANE.

Je sai qu'il n'est plus temps de vous la demander,
Mais je vous répondrois de son obéissance,
Si Cotys la vouloit céder.

Que sait-on si l'amour, dont la bisarrerie
Se joue assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie ?
S'il n'y préfere point Aglatide à sa sœur ?
Cet échange, Seigneur, pourroit-il vous déplaire ;
S'il les rendoit tous quatre heureux ?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un pere ?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux.
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence
N'empêche une sincere & pleine confiance.

SCENE IV.

MANDANE, LYSANDER, COTYS, CLÉON.

MANDANE *à Cotys.*

SEigneur, ne cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en secret vous flatte.
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate,
Dites le vôtre à votre tour.

SCENE V.

LYSANDER, COTYS, CLEON.

COTYS.

Puiſqu'elle vous l'a dit pourrois-je vous le taire ?
Jugez, Seigneur, de mes ennuis;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a ſû plaire,
Et l'aimer eſt un crime en l'état où je ſuis.

LYSANDER.

Ne traitez point, Seigneur, ce nouveau feu de crime;
Le choix que font les yeux eſt le plus légitime,
Et comme un beau deſir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'inſtruiſent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'eſt ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable
Que les tenir captifs ſous une aveugle foi,
Et le don le plus favorable
Que ce cœur ſans leur ordre oſe faire de ſoi,
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'eſt point par mépris,
Ce n'eſt point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin, le dirai-je ? Oui, Seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportois pour elle.
D'autres yeux malgré moi s'en ſont faits les tyrans,
Et ma foi s'eſt armée en vain pour ma défenſe;
Ce lâche qui s'eſt mis de leur intelligence
Les a ſoudain reçûs en juſtes conquérans.

LYSANDER.

Laiſſez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaiſir s'apprête

A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;
Qu'elle céde ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenoit,
Un pareil attentat sur sa propre parole
Lui déroboit celui qu'elle vous destinoit.
Sur-tout, ne craignez rien du côté d'Aglatide,
Je puis répondre d'elle, si quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout son cœur où mon vouloir préside
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah, Seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'amour s'y sert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour!

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidéle....

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abusez point en vain;
Dites, d'Agésilas la haine insatiable.
C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enleve votre foi.

COTYS.

Ah, s'il y va de votre gloire,
Ma parole est donnée, & dûssai-je en mourir,
Je la tiendrai, Seigneur, jusqu'au dernier soupir;
Mais quoi que la surprise ait pû vous faire croire,
N'accusez point Agésilas
D'un crime de mon cœur que même il ne sait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire
Vous montre assez par-là quel souverain empire
L'amour lui donne sur ce cœur;
Ne considérez point si j'aime, ou si l'on m'aime,
En matiére d'honneur ne voyez que vous-même,

Et disposez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux, ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyois d'ennui :
Épouser la sœur de mon gendre,
C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi,
Et pour peu que le ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire & plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus, je veux que de moi-même
Vous teniez cet objet qui vous fait soupirer,
Et Spitridate, à moins que de m'en assurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas
S'il pourra consentir à ce double hyménée,
Dont ma parole étoit donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avouera pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, Seigneur, comme je le promets ;
Sinon, vous lui ferez connoître
Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS.

Ah, que Mandane & moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler !
Car je ne saurois plus vous le dissimuler,
Nos ames en feront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissemens,
Et pardonnez, de grace, à mon impatience....

LYSANDER.

Allez, on m'a vû jeune, & par expérience
Je sai ce qui se passe au cœur des vrais amans.

SCENE VI.

LYSANDER, CLÉON.

CLÉON.

SEigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile,
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi ?

LYSANDER.

Je prens pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyois rien à prétendre ;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir ; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que quand je voudrai me venger
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses desirs,
J'applaudis, je défere à ses nouveaux soupirs,
Je me fais l'auteur de sa joie,
Je sers sa passion, & sous cette couleur
Je m'ouvre dans son ame une infaillible voie,
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLÉON.

Oui ; mais Agésilas, Seigneur, aime Mandane,
Du moins toute sa cour ose le deviner ;
Et promettre à Cotys cette illustre Persane,
C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde, ou la refuse ;
De la maniére dont j'en use,

Il ne peut m'ôter son appui;
Et de quelque façon que la chose se passe,
Ou je fais la premiére grace,
Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.
J'ai même à souhaiter que son feu se déclare;
Comme de notre Sparte il choquera les lois,
C'est une occasion que lui-même il prépare,
Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses rois.
Nous avons trop long-temps asservi sa couronne
A la vaine splendeur du sang,
Il est juste à son tour que la vertu la donne,
Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue est déja forte, & ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout:
Si pourtant je voyois sa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée,
Je croi que je pourrois encor oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage,
Je voi dans sa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit:
Un reste d'amitié tient mon ame en balance,
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,
Que j'en sache qui peut causer
Cette haine si lâche & qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le désabuser.

CLÉON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées;
Mais vous ne songez point avec quels sentimens
Vos deux filles intéressées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte,
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien;
Pour l'autre, elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte,

Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLÉON.

Quand cette obéissance a fait un digne choix;
Le cœur tombé par-là sous une autre puissance
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voici, laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCENE VII.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'Apprens avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi.
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins,
Je ne sai qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en sai donc davantage,
Je sai que Spitridate adore d'autres yeux,
Je sai que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.

ELPINICE.

Ma sœur, qu'aurois-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce mystere?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrois l'aimer, & ſans l'ordre d'un pere!

AGLATIDE.

Vous ne ſavez que c'eſt d'aimer, ou de haïr;
Mais vous ſeriez pour lui fort aiſe d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut ſouffrir de vous, ma ſœur!

AGLATIDE.

Le grand ſupplice,
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du ſervice!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il falloit changer entre vous de partis...

AGLATIDE.

Je n'ai pas beſoin d'interpréte,
Et vous en dirai plus, Seigneur, qu'elle n'en fait.
Cotys pourroit me plaire, & plairoit en effet,
Si pour toucher ſon cœur j'étois aſſez bien faite;
Mais je ſuis fort trompée, ou cet illuſtre cœur
N'eſt pas plus à moi qu'à ma ſœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'aſſez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connois plus de vingt qui mourroient en ma place,
Ou qui ſauroient du moins hautement quereller
L'injuſtice de la fortune;
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame ſi commune,
Je ſai l'art de m'en conſoler.
Il eſt d'autres rois dans l'Aſie
Qui ſeront trop heureux de prendre votre appui,
Et déja je ne ſai par quelle fantaiſie
J'en crois voir à mes piéds de plus puiſſans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre?

AGLATIDE.

Je croi pour Spitridate avoir déja fait voir
Que ma ſœur n'a rien à m'apprendre

Sur le chapitre du devoir.
Elle ſait obéir, & je le ſai comme elle ;
C'eſt l'ordre, & je lui garde un cœur aſſez fidéle,
Pour en ſubir toutes les loix ;
Mais pour régler ma deſtinée,
Si vous vous abaiſſiez juſqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER.

C'eſt mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne, Seigneur, orne bien une tête.
Je me la figurois ſur celle de ma ſœur,
Lorſque Cotys devoit l'y mettre,
Et quand j'en contemplois la gloire & la douceur
Que je ne pouvois me promettre,
Un peu de jalouſie & de confuſion
Mutinoit mes deſirs, & me ſoulevoit l'ame,
Et comme en cette occaſion
Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flamme....

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faiſoit peſter en ſecret,
C'eſt l'ordre, & du devoir la ſcrupuleuſe idée....

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma ſœur, qu'oſez-vous hazarder ?
Vous qui tantôt....

ELPINICE.

Ma ſœur, laiſſez-moi vous aider,
Ainſi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes ſentimens
Vous vous prenez trop mal aux vôtres,
Et ſi je ſuis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudroit bien chercher d'autres.
Seigneur, quoiqu'il en ſoit, voilà quelle je ſuis.
J'acceptois Spitridate avec quelques ennuis ;

De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée,
Sans que mon ame soit changée.
Mon devoir régne encor sur mon ambition,
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine:
Mais de mon inclination
Je mourrai fille, ou vivrai re[illegible]

ELPINICE.

Achevez donc, ma sœur, dites qu'Agésilas...

AGLATIDE.

Ah, Seigneur, ne l'écoutez pas,
Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Di donc, Agésilas?

AGLATIDE.

M'aimoit jadis un peu,
Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence;
Et s'il me disoit vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendoit qu'après l'hyménée
De cette aimable & chere aînée.
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flamme qu'en réserve il tenoit toute prête,
Son amour est encore ici plus réservé;
Et soit que dans Éphése un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il céde à son rival,
Il me fait à présent la grace
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause,
Sa haine pour ton pere à cet amour s'oppose;
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti:
J'agirai d'autre sorte avec cette lumiére,
Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entiére,
Nous verrons à prendre parti.

SCENE VIII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

MA sœur, je vous admire, & ne saurois comprendre
Cet inépuisable enjouement,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.
Je sai comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien;
La joie est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez sans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.
Pour moi, qui ne lui puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon pere,
J'ai quelque chose encore à lui faire savoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLES.

LYSANDER.

Je ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées
Vous refusiez, Seigneur, votre consentement,
J'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par-là quelque destin plus doux;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur maître, & leur roi,
C'est pour l'une & pour l'autre une espéce de crime,
Que de l'avoir reçû de moi.
J'avois crû toutefois que l'exil volontaire,
Où l'amour paternel près d'elle m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivreroit vos yeux
D'une insupportable présence,
A mes jours presque usés obtiendroit la licence
D'aller finir sous d'autres cieux.
C'étoit là mon dessein, mais cette même envie
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,
Ne sauroit endurer, ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obscurité de ma mort.

AGÉSILAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine

Ont persécuté les héros.
Hercule en sert d'exemple, & l'histoire en est pleine,
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repòs.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours,
Ils ont toujours leur grace, ils sont toujours plausibles,
Mais ils ne sont pas vrais toujours,
Et souvent des périls, ou cachés, ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent se figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumiéres
Vous ayez prévû mes refus;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévûs,
Vous n'en ayez pû voir les raisons bien entiéres.
Vous étes un grand homme, & de plus, mécontent,
J'avouerai plus encor, vous avez lieu de l'être.
Ainsi de ce repos, où votre ennui prétend,
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître,
Et regarde en quels lieux il vous plait de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil, ou choisit pour asyle,
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses & des Grecs séparent les états,
L'assiéte en est heureuse, & l'accès difficile,
Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras,
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux,
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un & l'autre à la Gréce,
L'un fut ami de Perse, & l'autre son sujet;
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres,
Et si par des liens, & si forts, & si tendres,

Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un ami doit à l'autre, un sujet a son roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur roi,
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices;
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugal, & de la paternelle,
Et que l'occasion aura d'heureux momens
Qui flattent vos ressentimens?
Vous ne nous laissez aucun gage,
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paroître un vrai zéle,
Un cœur si généreux, une ame si fidéle,
Que par toute la Gréce on vous loue à l'envi:
Mais le temps quelquefois inspire une autre envie,
Comme vous Thémistocle avoit fort bien servi,
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important,
Que mes ressentimens puissent vous être à craindre,
Oserois-je vous demander
Ce que vous a fait Lysander,
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur, & s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?
Quelque avis que je donne, il n'est point écouté,
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté,
Me choisir pour appui, c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis,

Et comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes amis:
Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages,
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal.
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine,
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien:
Cependant plus j'y songe, & plus je m'examine,
Moins je trouve, Seigneur, à me reprocher rien.

AGÉSILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
Lorsqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide & moi.
Peut-être n'osez-vous me vanter un service
Qui ne me rendit que justice,
Puisque nos loix vouloient ce qu'il fût maintenir;
Mais moi qui l'ai reçû, je veux m'en souvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Gréce
Contre celui de Perse établi général;
Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me presse
De ne m'en revancher pas mal,
A peine sommes-nous arrivés dans Éphése,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que sans considérer si j'en serai jaloux,
Ou s'il se peut que je m'en taise,
Vous vous saisissez par vos mains
De plus que votre récompense,
Et tirant toute à vous la suprême puissance,
Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire,
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espere,
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé,
Et le généralat, comme le diadême,
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En colosse d'état qui de vous seul attend

L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller,
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, & monarque en peinture;
De ces illustres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter, moins comme Agésilas,
Que comme votre créature;
Et montrer avec pompe au reste des humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puissance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un scéptre accable qui le porte;
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
Quand vous pourrez m'en laisser faire;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris saper les fondemens,
Ils étoient tout à vous, & par reconnoissance,
D'en avoir reçû leur puissance,
Ils ne considéroient que vos commandemens.
Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes;
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des états.
Chez tous nos Grecs Asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des républiques,
Que sous votre cabale il vous plût asservir:
La vieille liberté, si cher à leurs ancêtres,
Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres,
Et dès qu'on murmuroit de se la voir ravir,
On voyoit par votre ordre immoler les plus braves

A l'empire de vos esclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés,
En leur premier état j'ai remis toutes choses,
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux, & plus aimés.
J'ai fait à votre exemple ici des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures;
Et comme vos tyrans prenoient de vous la loi,
Comme ils étoient à vous, les peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur,
Changez, si vous pouvez, de conduite, & d'humeur;
Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,
Du moins, graces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raisons d'état, & de jalouses craintes,
Qui me font malheureux, & non pas criminel.
Non, Seigneur, que je veuille être assez téméraire,
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs.
L'action la plus belle a diverses couleurs,
Et lorsqu'un roi prononce, un sujet doit se taire.
Je voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées,
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allois de victoire en victoire,
M'a toujours vû pour fruit n'en vouloir que la gloire;
Et faire en son épargne entrer tous les trésors
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le savez, que quoi qu'on m'ait vû faire;
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur pere;
Tant il est vrai, Seigneur, qu'en un si long emploi

J'ai tout fait pour l'état, & n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de biens Cotys & Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix,
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flatte,
Vous semblez m'envier un bien
Qui fait ma récompense, & ne vous coûte rien.

AGÉSILAS.

Il nous seroit honteux que des mains étrangeres
Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû,
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croît souvent, plus il est attendu.
D'ailleurs, n'auroit-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettois d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire;
Que vos seuls intérêts vous auroient fait agir,
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime, & révere
Assez pour les payer des services d'un pere,
Je veux bien en répondre, & moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, & prendrai tout le soin.

LYSANDER.

Je n'attendois, Seigneur, qu'un mot si favorable,
Pour finir envers vous mes importunités,
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable;
Puisque vous avez ces bontés.
Aglatide sur-tout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix,
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris;
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCENE II.

AGÉSILAS, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

D'Un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé,
Son pere qui l'a sû dans son ame s'en flatte,
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vû, Xénocles, tout d'un coup s'adoucir.

XÉNOCLES.

Oui, mais enfin, Seigneur, il est temps de le dire.
Tout soumis qu'il paroît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espere y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'état,
Et le mettre bien-tôt lui-même en votre place.
En voici la copie, & je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis qui sert de sécretaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, Seigneur, que notre république
Va bien-tôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique,
Qui régle ce choix par le sang;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite, & les rares services.
J'ignore quels sont les complices;
Mais il pourra d'Éphése écrire à ses amis,
Et soudain le paquet entre vos mains remis

Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir,
Vous voyez le dessein ; vous en savez les causes ;
Votre perte en dépend, c'est à vous d'y pourvoir.

AGÉSILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarrasse,
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse ;
Tant la confusion de mes raisonnemens
Étonne mes ressentimens.
Lysander m'a servi ; j'aurois une âme ingrate
Si je méconnoissois ce que je tiens de lui ;
Il a servi l'état, & si son crime éclate,
Il y trouvera de l'appui.
Je sens que ma reconnoissance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert ;
Mais enfin il y va de toute ma puissance,
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'ose.
Tu peux juger par-là du désordre où je suis,
Je vois qu'il faut le perdre, & plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un état populaire,
Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité,
On peut y tout dire, & tout faire,
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis souverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au sénat,
Il faut y rendre compte, & tant de renommée
Y peut avoir déja quelque ligue formée,
Pour autoriser l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cause publique,
Dont il le couvrira, si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique,
Qui met chacun en droit de régner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage,
Et quand sur Lysander j'aurai fait cheoir l'orage,
Mille autres comme lui, jaloux, ou mécontens,

Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur
temps.
Ainsi de toutes parts le péril m'environne,
Si je veux le punir, j'expose ma couronne,
Et si je lui fais grace, ou veux dissimuler,
Je dois craindre...

XÉNOCLES.

Cotys, Seigneur, vous veut parler.

AGÉSILAS.

Voyons quelle est sa flamme, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer, ou retenir la foudre.

SCENE III.

COTYS, AGÉSILAS, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

Si vous n'étes, Seigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice;
Mais vous m'étes trop cher pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au pere d'Elpinice.
Non qu'entre un si grand homme & moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine;
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine,
Qu'un sujet déplaise à son roi.
D'ailleurs, je n'ai pas crû votre ame fort éprise;
Sans l'avoir jamais vûe elle vous fut promise,
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'état,
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise;
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS.

Seigneur, la personne est aimable;

Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et sentis à sa vûe un accord agréable
Entre mon cœur & mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au pere,
M'en donne un peu pour elle, & me la rend moins chere :
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous falloit la vôtre,
Vous dégagez ma foi ; mon devoir, mon honneur;
Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGÉSILAS.

Choisissez, choisissez, & s'il est quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Gréce,
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En est-il qui vous touche ? En est-il qui vous plaise ?

COTYS.

Il en est, oui, Seigneur, il en est dans Éphése,
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour.
L'éclat & les vertus de l'illustre Mandane...

AGÉSILAS.

Que dites-vous, Seigneur, & quel est ce desir ?
Quand par toute la Gréce on vous donne à choisir,
Vous choisissez une Persane !
Pensez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoître
Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice,
Mes yeux ont rencontré Mandane par hazard,
Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'est voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les siens ont attiré toute la déférence

Que j'ai crû devoir rendre à votre averſion ;
Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Perſane de naiſſance,
Que Grecque par adoption.

AGÉSILAS.

Ce ſont ſubtilités que l'amour vous ſuggere,
Dont nous voyons pour nous les ſuccès incertains.
Ne pourriéz-vous, Seigneur, d'une amitié ſi chere
Mettre le grand dépôt en de plus ſûres mains ?
Pauſanias & moi nous avons des parentes,
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au ſang des rois.

COTYS.

Quand on aime, on ſe fait des régles différentes.
Spitridate a du nom, & de la qualité,
Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage.
Votre Gréce en reçoit un pareil avantage,
Et le ſang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où ſa ſœur m'engage,
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire ſe hazarde
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il eſt, l'eſtime, & le regarde
Avec les mémes yeux que moi ?
Si ce bruit n'eſt point faux, mon mal eſt ſans reméde,
Car enfin c'eſt un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, Seigneur, je la lui céde,
Mais je ne la céde qu'à lui.

SCENE IV.

AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

D'Où ſait-il, Xénoclès, d'où ſait-il que je l'aime?
Je ne l'ai dit qu'à toi, m'aurois-tu découvert?

XÉNOCLES.

Si j'oſe vous parler, Seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le ſait que de vous-même.
L'éclat de ces faveurs, dont vous enveloppez
De votre faux ſecret le chatouilleux myſtere,
Dit ſi haut malgré vous ce que vous penſez taire,
Que vous êtes ici le ſeul que vous trompez.
De ſi brillans dehors font un grand jour dans l'ame,
Et quelque illuſion qui puiſſe vous flatter,
Plus ils déguiſent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGÉSILAS.

Quoi, la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau ſexe on a de complaiſance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout paſſe pour amour?

XÉNOCLES.

Il eſt bien malaiſé qu'aux yeux de votre cour
Il paſſe pour indifférence,
Et c'eſt l'en avouer aſſez ouvertement,
Que refuſer Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe, après tout? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Seroit-il honteux de l'aimer?

AGÉSILAS.

Non, & même avec gloire on s'en laisse charmer ;
Mais un roi que son trône à d'autres soins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît,
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.
Voi donc si ma peine est légere.
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangere
De porter son scéptre en leur main ;
Cependant à mes yeux Mandane a sû trop plaire,
Je veux cacher ma flamme, & je le veux en vain.
Empécher son hymen, c'est lui faire injustice,
L'épouser, c'est blesser nos loix,
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix,
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice,
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti
Que déja contre moi Lysander a pû faire,
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti,
Que ma confusion, que mon trouble est extrême !
Je me défens d'aimer ; & j'aime,
Et je sens tout mon cœur balancé nuit & jour
Entre l'orgueil du diadême,
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre ;
En qualité d'amant je vois mon sort à plaindre,
Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord,
Et ce que je me dois me reproche sans cesse,
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma foiblesse.

XÉNOCLÈS.

Toutefois il est temps, ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

AGÉSILAS.

Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile.

Cherche-moi Spitridate, & l'améne en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

AGéſilas me mande, il eſt temps d'éclater,
Que me permettez-vous, Madame, de lui dire ?
M'en déſavouerez-vous, ſi j'oſe me vanter
Que c'eſt pour vous que je ſoupire ?
Que je crois mes ſoupirs aſſez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés
Qui ſemblent m'aſſurer des vôtres ?

ELPINICE.

Que ſerviroit, Seigneur, de vous y hazarder ?
Suis-je moins que ma ſœur fille de Lyſander,
Et la raiſon d'état qui rompt votre hyménée
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée ?
S'il n'eût point à Cotys refuſé votre ſœur,
J'euſſe oſé préſumer qu'il eût aimé la mienne,
Et m'aurois dit moi-même avec quelque douceur,
Il ſe l'eſt réſervée, & veut bien qu'on m'obtienne.
Mais il aime Mandane, & ce prince jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon pere,
N'a pour lui qu'une haine obſtinée & ſévere,
Qui ne lui peut ſouffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puiſqu'il aime ma ſœur, cet amour eſt un gage

Qui me répond de son suffrage.
Ses desirs prendront loi de mes propres desirs;
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même.
Et qu'on peut dire au souverain :
J'aime & je suis aimé, vous aimez comme j'aime;
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main.

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, & dans votre ame éprise
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt & plein effet.
Mais que fera Cotys à qui je suis promise?
Me rendra-t-il ma foi, s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses desirs du côté d'Aglatide.
D'ailleurs, que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas?

ELPINICE.

Il a parole de mon pere
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content,
Et mon pere n'est pas un esprit inconstant,
Qui donne une parole incertaine & légere.
Je vous le dis encor, Seigneur, pensez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flamme enhardie...

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die?
Je suis sujette & fille, & j'ai promis ma foi,
Je dépens d'un amant, & d'un pere, & d'un roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produiroit des miracles.
Un amant avoué renverse tous obstacles,
Tout lui devient possible, il fléchit les parens,

Triomphe des rivaux, & brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous?

ELPINICE.

Que ma sœur est heureuse!

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant,
Son destin est-il si charmant,
Que vous en soyez envieuse?

ELPINICE.

Elle est indifférente, & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous?

ELPINICE.

Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien!

SPITRIDATE.

Le vôtre est-il moins insensible?

ELPINICE.

S'il ne tenoit qu'à lui que tout vous fût possible,
Le devoir & l'amour...

SPITRIDATE.

Ah, Madame, achevez.
Le devoir & l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE.

Voyez le roi, voyez Cotys, voyez mon pere,
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moi me taire.

SCENE II.

MANDANE, ELPINICE, SPITRIDATE.

SPITRIDATE *à Mandane.*

Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux
A combattre un injuste & rigoureux silence.

ELPINICE.

Hélas! Il est si bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir, adieu. Voyez avec Madame
Le moyen le plus propre à servir votre flamme.
Des trois dont je dépens elle peut tout sur deux.
L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame;
Et son destin lui-même, ainsi que notre sort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Il est temps de résoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma sœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avois le cœur d'Elpinice.
Il est à moi, ce cœur, son silence le dit,

Son adieu le fait voir, sa fuite le proteste,
Et si je n'obtiens pas le reste,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la sienne,
Je vous sacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis?
Le roi qui vous refuse à Lysander pour gendre,
Y consentira-t-il, si vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lysander voudra-t-il se rendre?
Lui qui ne vous remet votre premiére foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroître;
Ne vous fait-il pas cette loi,
Que sans le rendre heureux vous ne le sauriez être?

SPITRIDATE.

Cotys de cet espoir ose en vain se flatter,
L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi?

MANDANE.

Quels droits n'a point un pere?

SPITRIDATE.

Inexorable sœur!

MANDANE.

Impitoyable frere,

Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez-vous faire une pareille loi !

SPITRIDATE.

Hélas ! Considérez....

MANDANE.

Considérez vous-même....

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le sexe vous apprend à régner sur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes ;
Dites que votre ardeur à force d'éclater
S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre grossit sous cette retenue,
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
Je vous parle, Seigneur, avec une ame ouverte,
Et si je vous voyois capable de raison,
Si quand l'amour domine elle étoit de saison...

SPITRIDATE.

Ah, si quelque lumiére enfin vous est offerte,
Expliquez-vous, de grace, & pour le commun bien :
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
Presque impossibles à forcer,
Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles,
Nous espérons en vain nous en débarrasser.
Tirons-nous une fois de cette servitude
Qui nous fait un destin si rude.
Bravons Agésilas, Cotys, & Lysander,
Qu'ils s'accordent sans nous s'ils peuvent s'accorder ;
Dirai-je tout ? Cessons d'aimer & de prétendre,
Et nous cesserons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah, ma sœur!

MANDANE.

J'en soupire à mon tour,
Mais un grand cœur doit être au-dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre prince
Que pour choisir des fers dans une autre province?
Ne cherchon-nous ici que d'illustres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuses
Soumettent nos destins aux obscurs différends
De leurs haines mystérieuses?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matiére à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage
Par la nécessité d'obtenir leur suffrage?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâhons de la goûter, Seigneur, en sûreté.
Réduisons nos souhaits à la cause publique.
N'aimons plus que par politique,
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faisons des protecteurs, sans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer sa haine & sa colere?

SPITRIDATE.

Oui, ma sœur, & j'en suis d'accord,
Agésilas ici maître de notre sort
Peut nous abandonner à la Perse irritée,
Et nous laisser rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lysander ne nous soutiendront pas,
S'il faut que sa colere à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,

Ce redoutable Agéſilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéiſſante ardeur
Oſe faire éclater ma flamme avant la ſienne.
On dit que je lui plais, qu'il ſoupire en ſecret,
Qu'il retient, qu'il combat ſes deſirs à regret,
Et cette vanité qui nous eſt naturelle,
Veut croire ainſi que vous qu'on en juge aſſez bien :
Mais enfin c'eſt un feu ſans aucune éteincelle,
J'en crois ce qu'on en dit, & n'en ſais encor rien.
S'il m'aime, un tel ſilence eſt la marque certaine
Qu'il craint Sparte & ſes dures loix,
Qu'il voit qu'en m'épouſant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois ;
Que ſa gloire...

SPITRIDATE.

Ma ſœur, l'amour vaincra, ſans doute,
Ce héros eſt à vous, quelques loix qu'il redoute,
Et ſi par la priére il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces loix, ces mêmes loix s'impoſeront ſilence
A l'aſpect de tant de vertus,
Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ſes piéds abattus.

MANDANE.

C'eſt vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince, après tout, ne vous peut accorder
Sans une éclatante injuſtice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lyſander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le géne,
Et lui faire des loix au milieu de ſa cour,
N'eſt-ce point hautement lui demander ſa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de ſon amour?

SPITRIDATE.

Si vous ſaviez, ma ſœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous saviez, mon frere, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frere barbare,
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous,
Et si d'Agésilas la flamme se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.

SCENE IV

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Vous me quittez, Seigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi ?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi ?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende;
Et si je vous la rens, savez-vous à quel prix ?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE.

Moi, des mépris pour vous !

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis, & si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé;

Mon devoir m'en étoit un garant trop fidéle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laiſſoit beaucoup au hazard.
Votre ordre cependant vers une autre me chaſſe,
Et vous avez quitté la place à votre ſœur.

AGLATIDE.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

J'en ſuis au deſeſpoir, mais je n'ai point de frere,
Que je puiſſe à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me ſatisfaire,
Vous avez une ſœur qui vous peut acquiter.
Elle a trop d'un amant, & ſi ſa flamme heureuſe
Me renvoyoit celui dont elle ne veut plus,
Je ne ſuis point d'humeur fâcheuſe,
Et m'accommoderois bien-tôt de ſes refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure,
Envoyez-lui Cotys, ou même Agéſilas,
Ma ſœur, & prenez ſoin d'appaiſer ce murmure,
Qui cherche à m'imputer des ſentimens ingrats.
Je vous laiſſe entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lyſander voir quel ſera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'eſt plus garant de rien.

SCENE V.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce frere,
Madame, & de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas!

AGLATIDE.

Je n'entens pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique,
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la replique.

MANDANE.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avois comme vous de deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, & de bonne foi
Acquitez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort?

AGLATIDE.

Ainsi je dois perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux?

MANDANE.

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en seroit un peu trop, leur mérite est si rare,
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il est grand, mais bien moins que la félicité
De votre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame insensible,
Je l'ai tendre, & qui souffre aisément de beaux feux;
Mais je sai ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laissez donc faire au ciel, au temps, à la fortune,
Ne voulez que ce qu'ils voudront,
Et sans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourroit coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix,
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moi donc, Madame, un cœur comme le vôtre,
Et je vous les redonne une seconde fois,
Ou si c'est trop de l'un & l'autre,
Laissez-m'en le rebut, & prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas,
Peut-être que mon choix satisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE.

Qui peut vous assurer de cette obéissance ?
Les rois même en amour savent mal obéir,
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr,
Si-tôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes,
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder;
L'œil régne avec plaisir sur deux si grandes têtes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre soupire;
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoique la jalousie assez peu m'inquiéte,
Je ne sai s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.

SCENE VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE *à Cotys.*

SEigneur, vous le savez, ma sœur a votre foi;
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

SCENE VII.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'Etrange contretemps que prend sa belle humeur!
Et la froide galanterie,
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie!
Son cœur l'en désavoue, & murmurant tout bas...

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portoit dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouser?

MANDANE.

Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser,
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lorsqu'un frere me donne, & qu'un amant me céde?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité,
Qu'ici de général vouloit l'autorité.

MANDANE.

Souffrez-moi donc, Seigneur, la même déférence
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénétre au cœur du plus puissant

Qu'on ſait de ſes refus la plus ſecrette cauſe,
Ce n'eſt pas tant céder l'objet de ſon amour,
Que preſſer un rival de paroître en plein jour,
Et montrer qu'à ſes vœux hautement on s'oppoſe.

MANDANE.

Que ſert de s'oppoſer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte ?
Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un ſoupir ?

COTYS.

Ah, le change vous plaît.

MANDANE.

Non, Seigneur, je vous aime,
Mais je dois à mon frere, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival ſi puiſſant ſi nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Perſan nous défendre ſans lui ?
L'eſpoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour, & vos nouveaux deſſeins;
Si vous ne remettez ſa proie entre ſes mains,
Oſerez-vous y prendre aucune confiance ?
Quant à mon frere & moi, ſi les dieux irrités
Nous font jamais rentrer deſſous ſa tyrannie,
Comme il nous traitera d'eſclaves révoltés,
Le ſupplice l'attend, & moi, l'ignominie.
C'eſt ce que je ſaurai prévenir par ma mort,
Mais juſque-là, Seigneur, permettez-moi de vivre,
Et que par un illuſtre & rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon deſtin me livre,
Un ſacrifice entier de mes vœux les plus doux
Faſſe la ſûreté de mon frere & de vous.

COTYS.

Cette ſûreté malheureuſe
A qui vous immolez votre amour & le mien,
Peut-elle être ſi précieuſe
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien,
Et faut-il que l'amour garde tant de meſure

Avec tant d'intérêts que lui font tant d'injure!
Laiſſez, laiſſez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que ſert que vous l'aimiez, & que fait votre flamme
Qu'augmenter ſon ardeur pour croître ſes malheurs,
Si malgré le don de votre ame
Votre raiſon vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains, rendez, s'il eſt poſſible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins ſenſible,
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre! Ah, ſe peut-il que vous m'ayez aimée!

COTYS.

Jamais ſi digne flamme en un cœur allumée....

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des ſermens ſuperflus
Vouloir ne plus aimer, c'eſt déja n'aimer plus,
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une paſſion véritable.

COTYS.

L'amour au déſeſpoir peut-il encor charmer?

MANDANE.

L'amour au déſeſpoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de ſouffrir, & ſouffre avec conſtance,
Voyant l'objet aimé partager la ſouffrance.
Il regarde ſes maux comme un doux ſouvenir
De l'union des cœurs qui ne ſauroit finir,
Et comme n'aimer plus, quand l'eſpoir abandonne,
C'eſt aimer ſes plaiſirs, & non pas la perſonne,
Il fuit cette baſſeſſe, & s'affermit ſi bien,
Que toute ſa douleur ne ſe reproche rien.

COTYS.

Quel indigne tourment! Quel injuſte ſupplice,
Succéde au doux eſpoir qui m'oſoit tout offrir!

MANDANE.

Et moi, Seigneur, & moi, n'ai-je rien à ſouffrir,
Ou m'y condamne-t-on avec plus de juſtice?

Si vous perdez l'objet de votre paſſion,
Epouſez-vous celui de votre averſion ?
Attache-t-on vos jours à d'auſſi rudes chaînes,
Et ſouffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?
Cependant mon amour aura tout ſon éclat,
En dépit du ſupplice où je ſuis condamnée ;
Et ſi notre tyran par maxime d'état
Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous étes ſouverain,
Et que les déplaiſirs dont ma flamme eſt ſuivie
Ne ceſſeront qu'avec ma vie.
Allez, Seigneur, défendre aux vôtres de durer,
Ennuyez-vous de ſoupirer,
Craignez de trop ſouffrir, & trouvez-en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime ;
Je ſouffrirai pour vous, & ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeſte,
D'un trait aſſez perçant armera ma douleur,
Pour trancher de mes jours le déplorable reſte.

COTYS.

Que dites-vous, Madame, & par quel ſentiment...

SCENE VIII.

COTYS, MANDANE, CLÉON.

CLÉON.

Spitridate, Seigneur, & Lyſander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, Seigneur, allez, puiſqu'ils vous en convient.

Aimez, cédez, souffrez, ou voyez si les dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

AGÉSILAS, XÉNOCLES.

XÉNOCLES.

Je remets en vos mains & l'une & l'autre lettre,
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre,
Vous y verrez, Seigneur, quels sont les attentats...

[*Il lui donne deux lettres dont il lit l'inscription.*]

AGÉSILAS.

Au sénateur Cratés a l'éphore Arsidas.
Spitridate & Cotys sont de l'intelligence ?

XÉNOCLES.

Non, il s'est caché d'eux en cette conférence,
Il a plaint leur malheur, & de tout son pouvoir;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joie.

AGÉSILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir,
Et rejettant sur moi ce qu'ils ont à souffrir...

XÉNOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGÉSILAS.

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

A Glatide, Seigneur, a-t-elle encor vos vœux ?

SPITRIDATE.

Non, Seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle,
Et sa sœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGÉSILAS.

Elpinice ?

SPITRIDATE.

Elle-même.

AGÉSILAS.

Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander ?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre ?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre,
Le plus ferme courage est ravi de céder ;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre,
Que mon cœur à redemander.

AGÉSILAS.

Si vous considériez...

SPITRIDATE.

Seigneur, que considere
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé ?
L'amour n'est plus amour si-tôt qu'il délibere,
Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGÉSILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, & j'aime dans Éphése.

L'un & l'autre objet est charmant;
Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me plaise,
Ma raison m'en a sû défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne suivroit mieux un plus commun exemple;
Si vous aimez, Seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-dessus du mien.
Des climats différens la nature est diverse,
La Gréce a des vertus qu'on ne voit point en Perse;
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire;
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGÉSILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre ennemi!

AGÉSILAS.

Non, Lysander ne l'est pas:
Mais, s'il faut vous le dire, il y court à grand pas.

SPITRIDATE.

C'en est assez, je dois me faire violence,
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur?
Cotys l'aime.

AGÉSILAS.

Il est roi, je ne suis pas son maître,
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes sujets.
L'aime-t-elle?

SPITRIDATE.

Il se peut. Lui ferai-je connoître
Que vous auriez d'autres projets?

AGÉSILAS.

C'est me connoître mal, je ne contrains personne.

SPITRIDATE.

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne,
Et je ne sai pas bien où pancheroit son choix,
Si le ciel lui donnoit à choisir de deux rois.
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis...

AGÉSILAS.

L'ingrate !

SPITRIDATE.

Je répons de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys,
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourroit-elle, Seigneur, davantage pour vous ?

AGÉSILAS.

Non, mais qui la pressoit de choisir un époux ?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un roi, Seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour,
Elle échappe à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive ;
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard,
Et l'asyle est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hazard.

AGÉSILAS.

Elle eût peu hazardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyoit-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?

AGÉSILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre ;
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs, ne lui disoient-ils rien ?

Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle,
Mais l'ingrate, mais la cruelle...
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne,
Je n'y mets point d'obstacle, & n'en veux rien savoir.
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez...

SPITRIDATE.

Soyez sûr de mon zéle;
Ma parole à Cotys est encore à donner,
Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane, que deviendra-t-elle?

AGÉSILAS.

Allez encore un coup, allez en d'autres lieux
Epargner par pitié cette gêne à mes yeux,
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCENE III.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

O Vûe! O sur mon cœur regards trop absolus;
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus!
Ne partez pas, Madame. O ciel! J'en vais trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, Seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi, partir?

AGÉSILAS.

Oui, partez, encor que j'en soupire.
Que ce mot ne peut-il suffire!

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGÉSILAS.

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vûe,
C'est, Madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grace.

MANDANE.

Où me bannissez-vous?

AGÉSILAS.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux!

MANDANE.

Quel trône, & quel époux?

AGÉSILAS.

Cotys...

MANDANE.

Je croi qu'il m'aime;
Mais si je vous regarde ici comme mon roi,
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi?
Après tant de bontés, & de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirois faire un crime,
Et mon ame...

AGÉSILAS.

Ah, c'est trop déférer, & trop peu.
Quoi, pour cet hyménée exiger mon aveu!

MANDANE.

Jusques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude,
Et bien qu'une couronne éblouisse aisément...

SPITRIDATE.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma priére,
Vous me l'avez, Seigneur, & sur l'heure accordé,
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matiére.

AGÉSILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause....

SPITRIDATE.

N'est-ce pas assez dire ; & faut-il autre chose !
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende,
Ils sont de ses faveurs le comble, & la plus grande.
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui,
Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.
M'en désavouerez-vous, Seigneur ?

AGÉSILAS.

Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma raison me flatte.
Comme vous j'ai mon foible, & j'avoue à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusois Elpinice,
Je cesse de vous faire une si dure loi ;
Allez, elle est à vous, si Mandane est à moi.
Ce que pour Lysander je semble avoir de haine
Fera place aux douceurs de cette double chaine,
Dont vous serez le nœud commun ;
Et cet heureux hymen accompagné du vôtre,
Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre ;
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéissance
S'exprime assez par le silence.
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lysander
La grace qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.

SCENE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame, ou ne sera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE.

Seigneur, je croirois vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame assez royale,
Si je vous cachois rien des justes sentimens
Que m'inspire le ciel pour deux rois mes amans.
J'ai vû que vous m'aimiez, & sans autre interpréte
J'en ai crû vos faveurs qui m'ont si peu coûté.
J'en ai crû vos bontés, & l'assiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiéte.
Ma gloire y vouloit consentir;
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vôtre.
Vos feux la hazardoient, & pour les amortir
J'ai réduit mes desirs à pancher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez.
Je ne saurois former de vœux plus élevés;
Mais avant que juger ma conquête assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plûtôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte si haut porte sa royauté,
Que tout sang étranger la souille, & la profane,
Jalouse de ce trône où vous étes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange & dure nouveauté,
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.

Vos Éphores peut-être oseront encor plus,
Et si votre sénat avec eux se souleve,
Si de me voir leur reine indignés & confus
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'éleve,
Pensez bien à la suite avant que d'achever,
Et si ce sont périls que vous deviez braver,
Vous les voyez si bien, que j'ai mauvaise grace
De vous en faire souvenir;
Mais mon zéle a voulu cette indiscrette audace,
Et moi, je n'ai pas crû devoir la retenir.
Que la suite, après tout, vous flatte ou vous traverse,
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse
Donne à son tour des loix, & l'arrête en ses fers.
Comme votre intérêt m'est plus considérable,
Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devoit un cœur reconnoissant.
Quant au reste, parlèz en maître,
Vous êtes ici tout-puissant.

AGÉSILAS.

Quand peut-on être ingrat, si c'est là reconnoître,
Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent?

MANDANE.

Seigneur, il est donné, la main n'est pas donnée,
Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.
Au défaut de ce cœur je vous offre une foi
Sincere, inviolable, & digne enfin de moi.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes,
Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.
J'aime, & vais toutefois attendre sans alarmes
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice assez noble, assez ample,
S'il en veut un en ce grand jour;
Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.

Qu'il écoute sa gloire, ou suive son desir,
Qu'il se fasse grace, ou justice,
Je me tiens prête à tout, & lui laisse à choisir
De l'exemple, ou du sacrifice.

SCENE V.

AGÉSILAS, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

QU'une Persane m'ose offrir un si grand choix!
Parmi nous qui traitons la Perse de barbare,
Et méprisons jusqu'à ses rois,
Est-il plus haut mérite? Est-il vertu plus rare?
Cependant mon destin à ce point est amer,
Que plus elle mérite, & moins je dois l'aimer,
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon ame à cet illustre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet,
Qu'à celui d'égaler sa grandeur de courage.

XÉNOCLES.

Du moins, vous rendre heureux ce n'est plus hazarder.
Puisqu'un si digne amour fait grace à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre.
Vous devenez par-là maître de tout l'état,
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'Éphores, ni de sénat.

AGÉSILAS.

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime, mais après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux passions qui régnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,

Qu'il voudroit immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet, & ce digne ennemi
Mon ame incertaine & flottante,
Quoi que l'un me promette, & quoi que l'autre attente,
Ne se peut ni domter, ni croire qu'à demi,
Et plus des deux côtés je la sens balancée,
Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi, qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre, ou regagner,
Qu'il est temps de choisir.

XÉNOCLES.

Qu'il seroit magnanime;
De vaincre, & la vengeance, & l'amour à la fois!

AGÉSILAS.

Il faudroit, Xénoclès, une ame plus sublime.

XÉNOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux rois.

AGÉSILAS.

Ah, si je pouvois tout dans l'ardeur qui me presse,
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLES.

LYSANDER.

SEigneur, il vous a plû disposer d'Elpinice,
Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontés;
Et je serai ravi qu'elle vous obéisse,
Pourvû que de Cotys les vœux soient acceptés,
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.

Spitridate sans lui ne sauroit étre heureux;
Et donner mon aveu, s'ils ne le sont tous deux;
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi,
Ma fille vous doit plus qu'à moi:
Commandez, elle est prête, & je saurai me taire:
N'exigez rien de plus d'un pere.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette justice,
De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGÉSILAS.

Oui, vous l'y porterez, & du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hazard.
On a votre parole, & j'ai donné la mienne,
Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'étoit aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous,
Un amour dont l'espoir ne voyoit plus d'obstacle.
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour derniére victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Domte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir supréme.

[*à Xénoclès.*]

Allez dire à Cotys que Mandane est à lui;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.

[*Il parle bas à Xénoclès qui sort.*]

SCENE VII.

AGÉSILAS, LYSANDER.

AGÉSILAS.

Hé bien, vos mécontentemens
Me seront-ils encore à craindre,
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens,
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre?

LYSANDER.

Je vous ai dit, Seigneur, que j'étois tout à vous,
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui passent l'espérance,
Où je n'avois crû voir que des soupçons jaloux.

AGÉSILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue?

LYSANDER.

Seigneur...

AGÉSILAS.

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénoclès;
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'Éphore Arsidas, au sénateur Cratès?
Je vous défere assez pour n'en vouloir rien lire,
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout est encor fermé. Voyez.

LYSANDER.

Je suis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien;
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez sû prévoir de quoi seroit capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime,

Que parce qu'il eſt ſans effet,
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein ſuccès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque, eſt à punir.

AGÉSILAS.

Non, non, j'aurois plus fait peut-être en votre place:
Il eſt naturel aux grands cœurs
De ſentir vivement de pareilles rigueurs,
Et vous m'offenſeriez de douter de ma grace.
Comme roi je la donne, & comme ami diſcret
Je vous aſſure du ſecret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire;
Vous m'avez trop ſervi pour m'en trouver ingrat,
Et d'un trop grand ſoutien je priverois l'état,
Pour des reſſentimens où j'ai ſû vous réduire.
Ma puiſſance établie, & mes droits conſervés
Ne me laiſſent point d'yeux pour voir votre entreprise.
Dites-moi ſeulement avec même franchiſe,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez.

LYSANDER.

Avez-vous pû, Seigneur, me devoir quelque choſe?
Qui ſert le mieux ſon roi ne fait que ſon devoir,
En vous de tout l'état j'ai défendu la cauſe,
Quand je l'ai fait tomber deſſous votre pouvoir.
Le zéle eſt tout de feu quand ce grand devoir preſſe,
Et comme à le moins ſuivre on s'en acquite mal,
Le mien vous ſervit moins qu'il ne ſervit la Gréce,
Quand j'en ſûs ménager les cœurs avec adreſſe,
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant & la vie, & ma gloire,
Et lorſqu'un deſſein malheureux
Peut me coûter le jour, & ſouiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux...

AGÉSILAS.

Reprochez-moi plûtôt toutes mes injuſtices,
Que de plus ravaler de ſi rares ſervices.

Elle ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ai pû m'acquiter, & ne vous dois plus rien.
A présent que la gratitude
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquité,
Vos services payés d'un traitement si rude
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont sû conserver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille.
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'osois attendre,
Que puis-je...

AGÉSILAS.

Jugez-en comme il en faut juger,
Et sur-tout commencez d'apprendre;
Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir;
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils réglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs;
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
Prenons dorénavant vous & moi pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre,
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGÉSILAS, AGLATIDE, *conduite par* XÉNOCLES.

AGLATIDE.

Sur un ordre, Seigneur, reçû de votre part,
Je viens étonnée & surprise,
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGÉSILAS.

Sortez d'étonnement. Les temps changent, Madame;
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame.
Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE.

Si mon pere y consent, mon devoir me l'ordonne,
Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté
Que me souffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisoit, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étoient fait un empire?
Non que j'y pense encor, j'apprens de vous, Seigneur,
Qu'on change avec le temps d'ame, d'yeux, & de cœur.

AGÉSILAS.

Rappellez ces beaux jours pour me parler sans feindre,
Mais si vous le pouvez, Madame, épargnez-moi.

AGLATIDE.

Ce seroit sans raison que j'oserois m'en plaindre,
L'amour doit être libre, & vous êtes mon roi.
Mais puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, Seigneur, cet espoir à descendre,

Et ne me faites point de loix
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvois pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flatteuse mémoire,
Que je regarderois comme un indigne époux
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que votre trop d'estime;
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.
Après cela parlez, c'est à moi d'obéir.

AGÉSILAS.

Je parlerai, Madame, avec même franchise.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi,
J'aime cette hauteur en un jeune courage,
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

SCENE DERNIERE.

AGÉSILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XÉNOCLES.

COTYS.

Seigneur, à vos bontés nous venons consacrer,
Et Mandane & moi, notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, Seigneur, nous font rentrer
Pour vous faire voir même envie.

AGÉSILAS.

Je vous ai fait justice à tous,
Et je croi que ce jour vous doit être assez doux;
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;

Mais pour le rendre encor plus doux, & plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, Seigneur, des surprises nouvelles.

AGÉSILAS.

Rendons nos cœurs, Madame, à des flammes si belles,
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

FIN.

ATTILA,

ROI DES HUNS,

TRAGÉDIE.

AU LECTEUR.

LE nom d'Attila eſt aſſez connû, mais tout le monde n'en connoît pas tout le caractere. Il étoit plus homme de tête que de main, tâchoit à diviſer ſes ennemis, ravageoit les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, & tirer tribut de leur épouvante, & s'étoit fait un tel empire ſur les rois qui l'accompagnoient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'euſſent oſé lui déſobéir. Il eſt malaiſé de ſavoir quelle étoit ſa religion, le ſurnom de fléau de Dieu qu'il prenoit lui-même, montre qu'il n'en croyoit pas pluſieurs. Je l'eſtimerois Arien comme les Oſtrogots & les Gépides de ſon armée, n'étoit la pluralité des femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyoit fort aux devins, & c'étoit peut-être tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien ſa ſœur Honorie avec de grandes menaces, & en attendant il épouſa Ildione, dont tous les hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardi à la faire ſœur d'un de nos premiers rois, afin d'oppoſer la France naiſſante au déclin de l'empire. Il eſt conſtant qu'il mourut la premiére nuit de ſon mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même, & je lui en ai voulu donner l'idée, quoi-

que ſans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoutumé de ſaigner du nez, & que les vapeurs du vin & des viandes dont il ſe chargea, fermérent le paſſage à ce ſang, qui, après l'avoir étouffé, ſortit avec violence par tous les conduits. Je les ai ſuivis ſur la maniere de la mort; mais j'ai crû plus à propos d'en attribuer la cauſe à un excès de colere, qu'à un excès d'intempérance.

Au reſte, on m'a preſſé de répondre ici par occaſion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la comédie; mais je me contenterai d'en dire deux choſes, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertiſſement ſi honnête & ſi utile. L'une, que je ſoumets tout ce que j'ai fait & ferai à l'avenir à la cenſure des puiſſances tant eccléſiaſtiques que ſéculieres, ſous leſquelles Dieu me fait vivre, je ne ſai s'ils en voudroient faire autant. L'autre, que la comédie eſt aſſez juſtifiée par cette célébre traduction de la moitié de celles de Térence, que des perſonnes d'une piété exemplaire & rigide ont donnée au public, & ne l'auroient jamais fait, ſi elles n'euſſent jugé qu'on peut innocemment mettre ſur la ſcéne des filles engroſſées par leurs amans, & des marchands d'eſclaves à proſtituer. La nôtre ne ſouffre point de tels ornemens. L'amour en eſt l'ame pour l'ordinaire; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, & eſt plus capable de purger en nous cette paſſion, que de nous en faire envie.

AU LECTEUR.

Il n'y a point d'homme au ſortir de la repréſentation du Cid qui voulût avoir tué, comme lui, le pere de ſa maîtreſſe pour en recevoir de pareilles douceurs, ni de fille qui ſouhaitât que ſon amant eût tué ſon pere, pour avoir la joie de l'aimer en pourſuivant ſa mort. Les tendreſſes de l'amour content ſont d'une autre nature, & c'eſt ce qui m'oblige à les éviter. J'eſpere un jour traiter cette matiére plus au long, & faire voir quelle erreur c'eſt de dire qu'on peut faire parler ſur le théatre toutes ſortes de gens ſelon toute l'étendue de leurs caracteres,

ACTEURS.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Ostrogots.

HONORIE, sœur de l'empereur Valentinian.

ILDIONE, sœur de Mérouée, roi de France.

OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

GARDES.

La scéne est au camp d'Attila, dans la Norique.

ATTILA,

ATTILA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, GARDES.

ATTILA.

ILS ne ſont pas venus, nos deux rois ? Qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop attendre, & qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe hâter.

OCTAR.

Mais, Seigneur, quel beſoin de les en conſulter ?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres ;
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres,

Et que vous ne laiſſez au nombre des vivans,
Que pour traîner par tout deux rois pour vos ſuivans?

ATTILA.

J'en puis résoudre ſeul, Octar, & les appelle,
Non ſous aucun eſpoir de lumiére nouvelle,
Je croi voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déja dit tout ce qu'ils me diront.
Mais de ces deux partis lequel que je préfere,
Sa gloire eſt un affront pour l'autre, & pour ſon frere,
Et je veux attirer d'un ſi juſte courroux
Sur l'auteur du conſeil les plus dangereux coups,
Aſſurer une excuſe à ce manque d'eſtime,
Pouvoir, s'il eſt beſoin, livrer une victime;
Et c'eſt ce qui m'oblige à conſulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte,
J'en prendrois hautement l'occaſion offerte;
Ce titre en eux me choque, & je ne ſai pourquoi
Un roi que je commande oſe ſe nommer roi.
Un nom ſi glorieux marque une indépendance,
Que ſouille, que détruit la moindre obéiſſance,
Et je ſuis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, Seigneur, ſe peut-il que pour ces deux princeſſes
Vous ayez mémes yeux & pareilles tendreſſes?
Que leur mérite égal diſpoſe ſans ennui
Votre ame irréſolue aux ſentimens d'autrui?
Ou ſi vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle aux dépens de ſes vœux les plus doux
Préparer une excuſe à ce juſte courroux,
Et pour juſte qu'il ſoit, eſt-il ſi fort à craindre,
Que le grand Attila s'abaiſſe à ſe contraindre?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'états
Doit combattre de téte encor plus que de bras,

Entre ſes ennemis rompre l'intelligence,
Y jetter du déſordre & de la défiance,
Et ne rien hazarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaîné les hazards.
Nous étions auſſi forts qu'à préſent vous le ſommes;
Quand je fondis en Gaule avec cinq cens mille hommes.
Dès-lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain;
D'avec le Viſigot détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent,
Loin de ſe diviſer d'autant mieux ils s'unirent:
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons,
Et n'ayant pû ſemer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai ſû les rétablir, & cherche à me venger,
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuſes;
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuſes;
Je traite avec chacune, & comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princeſſes qu'enſuite elles en font le gage;
L'une ſera ma femme, & l'autre mon ôtage.
Si j'offenſe par-là l'un des deux ſouverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reſte entre mes mains;
Ainſi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte,
Ou ſi le malheureux s'obſtine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſaura lui réſiſter,
Tant que de nos vainqueurs terraſſés l'un par l'autre;
Les trônes ébranlés tombent aux piéds du nôtre.
Quant à l'amour, appren que mon plus doux ſouci
N'eſt... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC VALAMIR, OCTAR, GARDES.

ATTILA.

Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance;
Qui rangez tant d'états sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Mérouée, à Rome l'empereur,
Ont crû par mon hymen éviter ma fureur;
La paix avec tous deux en même temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et presque sur les pas de mes ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.
Le choix m'en embarrasse, il est temps de le faire,
Depuis leur arrivée en vain je le differe,
Il faut enfin résoudre, & quel que soit ce choix,
J'offense un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire,
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siécle en siécle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc, qui connoissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,

Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui,
Qui des deux honoré par ces nœuds domestiques
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques;
Et qui des deux enfin déchû d'un tel espoir
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puissance,
Nous mettrions en vain leurs forces en balance,
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus, ou de moins;
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un & l'autre traité suffit pour nous instruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, & n'osent plus vous nuire.
Ainsi, sans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, Seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite
Pour qui sur leur rapport l'amour vous sollicite,
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra,
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage,
Ce qu'on m'en donneroit me tiendroit lieu d'outrage,
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foi,
De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir sur moi.
Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire:
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers;
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave;
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile,
Du courroux à domter ou plus ou moins facile,
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.

En matiére d'état, ne fut-ce qu'un atôme,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume,
Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le panchant que prennent les affaires,
Les grands discours ici ne sont pas nécessaires,
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand destin commence, un grand destin s'acheve,
L'empire est prêt à cheoir, & la France s'éleve;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit. N'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un état chancelant & brisé,
C'est chercher par sa chûte à se voir écrasé.
Appuyez donc la France, & laissez tomber Rome;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme,
D'un si bel avenir avouez vos devins,
Avancez les succès, & hâtez les destins.

ARDARIC.

Oui, le ciel par le choix de ces grands hyménées
A mis entre vos mains le cours des destinées;
Mais s'il est glorieux, Seigneur, de le hâter,
Il l'est, & plus encor, de si bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers sa grandeur future,
Et que l'aigle accablé par ce destin nouveau
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savans devins
Arbitre des succès, & maître des destins!
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent;

Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siécle entre l'effet & vous ?
Ces éclatans retours que font les destinées
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années,
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'est encor l'empire,
Il chancelle, il se brise, & chacun le déchire,
De ses entrailles même il produit des tyrans,
Mais il peut encor plus que tous ses conquérans.
Le moindre souvenir des champs Catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques:
Singibar, Gondebaut, Mérouée, & Thierry,
Là, sans Aëtius, tous quatre auroient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée:
Unissez-les à vous par un digne hyménée.
Puisque déja sans eux vous pouvez presque tout,
Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
Et résoudrez vous seul avec tranquillité
Si vous leur souffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, est encor quelque chose,
Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose;
Et comme dans sa race il ne revit pas bien,
L'empire est quelque chose, & l'empereur n'est rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécile fierté de ces faux souverains,
Qui n'osoit à son aide appeler des Romains;
Parmi des nations qu'ils traitoient de barbares
Empruntoit pour régner des personnes plus rares;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majestés ne laissant que le nom,

On voyoit dominer d'une hauteur égale
Un Goth dans un empire, & dans l'autre un Vandale;
Comme de tous côtés on s'en est indigné,
De tous côtés aussi pour eux on a régné.
Le second Théodose avoit pris leur modéle,
Sa sœur à cinquante ans le tenoit en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mere,
Il a semblé répondre à ce grand caractere,
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnoit par sa mere, ou sa mere pour lui,
Et depuis son trépas il a trop fait connoitre
Que s'il est empereur, Aëtius est maître,
Et c'en seroit la sœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un prince foible, envieux, mol, stupide;
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Mérouée est un roi magnanime;
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sait vaincre & régner; & depuis sa victoire
S'il a déja soumis & la Seine, & la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattans,
La Garonne & l'Arar ne tiendront pas long-temps.
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte
En verront la vengeance & plus haute & plus prompte,
Et pour glorieux prix d'avoir sû nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager,
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie,
Que lors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, & qu'il est temps qu'enfin
Et du Tibre & du Pô vous fassiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse;
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse,
Et paroissez plûtôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des états sur qui ne vous doit rien.
Sa mere eut tant de part à la toute-puissance,
Qu'elle fit à l'empire associer Constance;
Et si ce même empire a quelque attrait pour vous;
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un pere mourant lui laissa le suffrage,
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, & vous tendre les mains.
Aëtius n'est pas si maître qu'on veut croire,
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines,
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes,
Rome vous en offre une & part à ce débris,
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix?
Ildione n'apporte ici que sa personne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne;
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, Seigneur, à vous, à votre race,
Du fameux Théodose assurez-vous la place,
Rome adore la sœur, le frere est sans pouvoir,
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude,
Et pour vous prévaloir de mes perpléxités,
Choisissezvous exprès ces contrariétés?
Plus j'entens raisonner, & moins on détermine,
Chacun dans sa pensée également s'obstine,
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer;
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarrasser!

Je ne demande point de si diverses routes,
Il me faut des clartés, & non de nouveaux doutes,
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance,
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis,
Ils sont les purs effets d'une amitié fidéle,
De qui le zéle ardent ...

ATTILA.

Unissez donc ce zéle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, & ... Je n'acheve pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une & l'autre princesse.
Leurs freres vous ont-ils, à force de présens,
Chacun de son côté rendus leurs partisans ?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis & le vôtre ?
Par quel dessein de plaire, ou de vous agrandir....
Mais derechef, je veux ne rien approfondir;
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous ensemble, & ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puissions, en cette conjoncture,
A son aversion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zéle & cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusques-là suspendre ma colere.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

En serons-nous toujours les malheureux objets;
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, Seigneur, sur de telles disgraces,
Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces,
Mes devins me l'ont dit, & s'il en est besoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin,
Ils en ont, disent-ils, un assuré présage.
Je vous confierai plus, ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Théodoric qui doit sortir de moi,
Commandera dans Rome, & s'en fera le roi;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
A presser Attila d'en choisir l'alliance,
D'épouser Ildione, afin que par ce choix
Il laisse à mon hymen Honorie & ses droits.
Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône,
Et si jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC.

Vous le pouvez, Seigneur, & dès ce même instant;
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'est qu'un amour politique,
Et puisque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princesse un véritable amour;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aspire.

Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais enfin nos desirs ne compatissent point.
Voyons qui se doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flamme ;
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette passion.

VALAMIR.

Ce seroit pour mon cœur un cruel sacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien seroit un dur supplice.
Vous aime-t-on ?

VALAMIR.

Du moins, j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous, Seigneur ?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour est un triste avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage !

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'état.
Nous n'avons que trop vû jusqu'où va sa colere,
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frere ;
Et combien après lui de rois ses alliés
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui suivoient ces illustres victimes
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes ;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres sujets sortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il semble à ses discours déja nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut disposons ma princesse.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.

ARDARIC.

Si vous persuadez, quel malheur est le mien!

VALAMIR.

Et si l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien?

ARDARIC.

Ah, que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre!

VALAMIR.

Ah, que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre!

ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du succès laissons-en faire au sort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne m'en défens point, oui, Madame, Octar m'aime,
Tout ce que je vous dis, je l'ai sû de lui-méme,
Ils sont rois, mais c'est tout. Ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir,
Et le fier Attila chaque jour fait connoitre
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis,
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage,
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en ôtage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés,
Et si de le servir leurs troupes n'étoient prêtes,
Ces rois, tous rois qu'ils sont, répondroient de leurs têtes.
Son frere ainé Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitoit malgré lui d'entiére égalité;
Il n'a pû le souffrir, & sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour distiler du cerveau,

Punit ſon parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frere.
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce ſang forme un ſupplice, ou plus rude, ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde, ou plus ſtérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui ſa peine.

HONORIE.

Que me ſert donc qu'on m'aime, & pourquoi m'engager
A ſouffrir un amour qui ne peut me venger?
L'inſolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale,
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prens qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi,
Juge que de chagrins au cœur d'une princeſſe,
Qui hait également l'orgueil & la foibleſſe,
Et de quel œil je puis regarder un amant,
Qui n'aura que pitié de mon reſſentiment,
Qui ne ſaura qu'aimer, & dont tout le ſervice
Ne m'aſſure aucun bras à me faire juſtice.
Juſqu'à Rome Attila m'envoie offrir ſa foi,
Pour douter dans ſon camp entre Ildione & moi.
Hélas! Flavie, hélas! Si ce doute m'offenſe,
Que doit faire une indigne & haute préférence,
Et n'eſt-ce pas alors le dernier des malheurs
Qu'un éclat impuiſſant d'inutiles douleurs?

FLAVIE.

Prévenez-le, Madame, & montrez à ſa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade eſt aiſée, un mot eſt bien-tôt dit,
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit?
Retournerai-je à Rome où j'ai laiſſé mon frere
Enflammé contre moi de haine & de colere,

Et qui sans la terreur d'un nom si redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi, qui prétens pour dot la moitié de l'empire...?

FLAVIE.

Ce seroit d'un malheur vous jetter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusques-là,
Il est d'autres moyens de braver Attila.
Epousez Valamir.

HONORIE.

Est-ce comme on le brave ;
Que d'épouser un roi dont il fait son esclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien, si j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir,
Et si tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourroit être & sa perte, & la mienne.
Mais je veux qu'Attila pressé d'un autre amour
Endure un tel insulte au milieu de sa cour ;
Ildione par-là me verroit à sa suite,
A de honteux respects je m'y verrois réduite,
Et le sang des Césars qu'on adora toujours,
Feroit hommage au sang d'un roi de quatre jours ?
Di-le moi toutefois, pancheroit-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve assez belle,
Qu'il en parle avec joie, & fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime ;
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi, ce qu'à l'éviter il apporte de soins...

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre,
Et s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oüi, sans doute il la craint, & toute sa fierté
Ménage pour choisir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend même supplice,
Ainsi que mon amour ma gloire a ses appas,
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas,
Et... Mais Valamir entre, & sa vûe en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme;
Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux,
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Di-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

Le savez-vous, Seigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous sû connoître à quel prix je me mets?
Je parle avec franchise, & ne veux point vous taire
Que vos soins me plairoient s'il ne falloit que plaire;
Mais quand cent & cent fois ils seroient mieux reçûs,
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.

Attila m'eſt promis, j'en ai ſa foi pour gage,
La princeſſe des Francs prétend même avantage,
Et bien que ſur le choix il ſemble héſiter,
Étant ce que je ſuis j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une & l'autre;
J'ai du cœur, on m'offenſe, examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger? Pourrez-vous l'en punir?

VALAMIR.

N'eſt-ce que par le ſang qu'on peut vous obtenir,
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un aſſaſſinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez ſouhaité pour époux?
Ne ſauroit-on ſans crime être digne de vous?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de ſa tête
Vous vous faſſiez aimer, & payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui
Il a trop mérité ces tendreſſes pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il eſt bon qu'on le craigne,
Mais c'eſt cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ſes mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains?

VALAMIR.

Il n'en eſt pas beſoin, Madame, il vous reſpecte,
Et bien que ſa fierté vous puiſſe être ſuſpecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je ſai que ſes reſpects me donneroient à vous.

HONORIE.

Que j'eſtime aſſez peu le ſang de Théodoſe,
Pour ſouffrir qu'en moi-même un tyran en diſpoſe!
Qu'une main qu'il me doit me choiſiſſe un mari,
Et me préſente un roi comme ſon favori!
Pour peu que vous m'aimiez, Seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'eſt ſenſible à l'égal de ma gloire.

Régnez comme Attila, je vous préfere à lui ;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.
Enfin, je veux un roi, regardez si vous l'êtes ;
Et quoi que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, Seigneur, on connoît les monarques ;
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques,
Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudroit vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

QUelle hauteur, Flavie, & que faut-il qu'espere
Un roi dont tous les vœux...

FLAVIE.

Seigneur, laissez-la faire ;
L'amour sera le maître, & la même hauteur
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur,
Vous donne en même temps le secours de la haine ;
Pour triompher bien-tôt de la fierté Romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux
Fait haïr Attila de se promettre à deux ;
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse,
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse.
A son frere, à ses Francs faites-la renvoyer ;
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement ;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment,

L'amour fait des heureux lorsque moins on y pense;
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le temps sera pour vous.

SCENE IV

ARDARIC, VALAMIR.

QU'avez-vous obtenu, Seigneur, de la princesse?

VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vû pour moi quelque tendresse,
Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
Si c'est à même prix, Seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez long-temps offrir votre couronne.
Mon rival est haï, je n'en saurois douter,
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter,
Au reste des mortels je sai qu'on me préfere,
Et ne sai toutefois ce qu'il faut que j'espere.
Voyez votre Ildione, & puissiez-vous, Seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un esprit plus facile. Octar sort de sa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

POurrai-je voir la princeſſe à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaiſe attendre ſon retour;
Mais à ce que ſes gens, Seigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moi cependant. Vous fûtes priſonnier
Du roi des Francs ſon frere en ce combat dernier?

OCTAR.

Le déſordre, Seigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux diſgraces publiques:
Si j'y fus priſonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans ſa cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvai ſans ceſſe
Une bonté ſi rare au cœur de la princeſſe,
Que de retour ici je penſe lui devoir
Les plus ſacrés reſpects qu'un ſujet puiſſe avoir.

ARDARIC.

Qu'un monarque eſt heureux lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne!

OCTAR.

Vous ſavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur lui cauſe d'embarras.

ARDARIC.

Ah, puiſqu'il a des yeux, ſans doute il la préfere.
Mais vous vous louez fort auſſi du roi ſon frere,

Ne me déguisez rien. A-t-il des qualités
A se faire admirer ainsi de tous côtés ?
Est-ce une vérité que ce que j'entens dire,
Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire ?

OCTAR.

Je ne sai pas, Seigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vû suffit,
Je l'ai vû dans la paix, je l'ai vû dans la guerre
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vû plus d'une fois de fiéres nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions ;
J'ai vû tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste, & que de magnifique ;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude,
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vû tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par les périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un si grand roi,
Ce que j'en ai vû passe un homme tel que moi ;
Mais je ne puis, Seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déja soldat :
Le corps attend les ans, mais l'ame est toute prête,
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du pere,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mere,

Tout brille ſur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majeſté,
L'Amour & le reſpect qu'un ſi jeune mérite...
Mais la Princeſſe vient, Seigneur, & je vous quitte.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

On vous a conſulté, Seigneur, m'apprendrez-vous
Comment votre Attila diſpoſe enfin de nous?

ARDARIC.

Comment diſpoſez-vous vous-même de mon ame?
Attila va choiſir, il faut parler, Madame;
Si ſon choix eſt pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'eſt devers vous qu'il panche, & ſi je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même,
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai memes douleurs,
Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on eſt prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous ſauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir;
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

ILDIONE.

Ce ſeroit ma penſée auſſi-bien que la vôtre,
Et ſi je n'étois pas, Seigneur, ce que je ſuis,
J'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis;

Mais l'esclavage fier d'une haute naissance
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuissance;
Et victime d'état, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, [illegible]ne,
Daigne vous immoler à la fierté Romaine?

ILDIONE.

Qu'un pareil sacrifice auroit pour moi d'appas,
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas!

ARDARIC.

Qu'il seroit glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadême!
J'entens celui des Francs, qu'au lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'est à mon frere alors de venger & punir;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle, & puisse être Honorie
La plus considérée, ou moi la moins chérie;
Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi!
C'est tout ce que je puis, & pour vous, & pour moi.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare,
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC.

Que feront d'inutiles souhaits,
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?

ILDIONE.

Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs;
Je le sens en moi-même, & ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puissent détruire.

Armez-les

Armez-les de rigueurs, Madame, & par pitié,
D'un charme si funeste ôtez-leur la moitié,
C'en sera trop encore, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont mes desirs se flattent;
Faites donc davantage, allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'espere plus,
Qu'il ne vit déja plus, & que votre hyménée
A déja par vos mains tranché sa destinée.

ILDIONE.

Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes sens alarmés,
Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçû donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC.

Mais vous épouserez Attila?

ILDIONE.

J'en soupire;
Et mon cœur...

ARDARIC.

Que fait-il ce cœur que m'abuser,
Si même en n'osant rien il craint de trop oser?
Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on est prêt de vous rendre.

Je ne m'en dédis point, & ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique.
Ecoutez, & sur-tout, Seigneur, plus de réplique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer,
Mais puisqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous dise encore
Que si votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je reçevrai sa main d'un œil aussi content,
Que si je me donnois ce que mon cœur prétend.
Non que de son amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier supplice & le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un si cruel moment
Ne redouble ma haine & mon ressentiment:
Mais enfin mon devoir veut une déférence,
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.
Je l'épouserai donc, & réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part comme un autre à la haine publique
Qu'aime à semer par-tout son orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation;
Qu'en dépit des traités & de tout leur mystere,
Un tyran qui déja s'est immolé son frere,
Si jamais sa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger.
Mon amour, & ma haine, & la cause commune
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une,
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes,
Cette gloire aisément touche les grandes ames,

Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense,
Vous, faites-moi justice, & songez mieux, Seigneur;
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

ARDARIC *seul.*

Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle;
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

OCtar, as-tu pris ſoin de redoubler ma garde ?

OCTAR.

Oui, Seigneur, & déja chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis ?

OCTAR.

Mais, Seigneur, juſqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inſpire à leurs pareils l'amour au déſeſpoir,
Et ne laiſſant pour arme à leur douleur preſſante,
Qu'une haine ſans force, une rage impuiſſante,
Je m'aſſure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs reſſentimens comme ſur leur amour.
Qu'en diſent nos deux rois ?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,
Affectent de montrer une tranquillité...

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais seuls, & sans suite, & quant aux deux princesses,
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,
Et j'en bannis par-là ces rois & leurs agens.
N'en ayez plus, Seigneur, aucune inquiétude,
Je les fais observer avec exactitude,
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte, & des deux rois, & d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point, apprens d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aëtius,
Le seul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadême,
Et pressé des soupçons où j'ai sû l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles,
Je me vois l'accès libre au piéd de ses murailles,
Et si j'y fais paroître Honorie & ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix;
Tant l'effroi de mon nom, & la haine publique
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur, un maître des Romains.

OCTAR.

Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie;
Mais d'ailleurs, Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.

Je ſens combattre encor dans ce cœur qui ſoupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire,
L'effort de ma raiſon qui ſoutient mon orgueil
Ne peut non plus que lui ſoutenir un coup d'œil,
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître;
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux;
Cruel poiſon de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité ſuprême,
Si tu prens malgré moi l'empire de moi-meme,
Et ſi cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne-lui l'épouvante,
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer ſur ſon front.
Oſe plus, fais-lui peur d'une priſon ſévere,
Qui me réponde ici du courroux de ſon frere,
Et retienne tous ceux que l'eſpoir de ſa foi
Pourroit en un moment ſoulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en ſeroit pas ſéduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite,
Ses yœux, mes ſouverains à qui tout eſt ſoumis
Me ſauroient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en ſauver mon cœur prens une autre maniére.
Fai-m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire & fiére;
Di-lui que j'aime ailleurs, & fai-lui prévenir
La gloire qu'Honorie eſt prête d'obtenir.
Fai qu'elle me dédaigne, & me préfere un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du nôtre:
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux!
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le poſſéde!
Ah! Le mal eſt encor plus doux que le remède.
Di-lui, fais-lui ſavoir...

OCTAR.

Quoi, Seigneur?

ATTILA.

Je ne ſai ;
Tout ce que j'imagine eſt d'un fâcheux eſſai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en réſoudre ?

ATTILA.

Octar, je t'apperçoi. Quel nouveau coup de foudre !
O raiſon confondue, orgueil preſque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé ?

SCENE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

VEnir juſqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'eſt trop loin pouſſer vos avantages :
Ne vous ſuffit-il point que le cœur ſoit à vous ?

ILDIONE.

C'eſt de quoi faire naître un eſpoir aſſez doux.
Ce n'eſt pas toutefois, Seigneur, ce qui m'améne :
Ce ſont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine ;
Votre garde eſt doublée, & par un ordre exprès
Je vois ici deux rois obſervés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un, ou pour l'autre ?

ILDIONE.

Mon intérêt, Seigneur, c'eſt d'avoir part au vôtre ;
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en ſouci,
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'obſerve auſſi.

Vous serois-je suspecte ? Et de quoi ?

ATTILA.

D'être aimée ;
Madame, vos attraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en croi l'apparence, ont blessé plus d'un roi ;
D'autres ont un cœur tendre, & des yeux comme moi ;
Et pour vous & pour moi j'en préviens l'insolence
Qui pourroit sur vous-même user de violence.

ILDIONE.

Il en est des moyens plus doux & plus aisés
Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA.

Ah, vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altiere
Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entiére,
Moi, qui veux pouvoir tout, si-tôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite,
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévû leur fait une victoire,
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire,
Il s'empare & du cœur, & des soins les plus doux,
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.
Que pourrai-je, Madame, après que l'hyménée
Aura mis sous vos loix toute ma destinée ?
Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner,
Vous refuserez grace où j'en voudrai donner,
Vous envoyerez la paix ou je voudrai la guerre,
Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre,
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame, & pour un jour cessez d'être vous-même ;
Cessez d'être adorable, & laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.

Défendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible,
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même à ce prix.

ILDIONE.

Je croyois qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceurs & de galanterie,
Et je n'attendois pas une civilité
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ses honneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles,
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles,
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, & se fait craindre moins.
L'auroit-on jamais crû qu'un Attila pût craindre
Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre;
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi
Il n'osât hazarder tout l'orgueil contre moi?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'ici j'enleve avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, Seigneur, pour suivre vos desseins;
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains,
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah, si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on réduit?
Allez, Seigneur, allez où tant d'orgueil aspire;
Honorie a pour dot la moitié de l'empire,
D'un mérite panchant c'est un ferme soutien,
Et cet heureux éclat efface tout le mien,
Je n'ai que ma personne.

ATTILA.

Et c'est plus que l'empire;
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet empire, ou de grand, ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.

Faites-moi l'accepter, & pour reconnoissance
Quels climats voulez-vous sous votre obéïssance?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez,
J'en offre la conquête à vos yeux adorés,
Et mon amour....

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que sa conquête.

ATTILA.

Quoi, vous pourriez m'aimer, Madame, à votre tour?
Qui seme tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je suis cruel, barbare,
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare,
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'est-là trop de matiére,
Et si ce n'est assez d'y joindre la priére,
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise,
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.
Souvenez-vous enfin que je suis Attila,
Et que c'est dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me résoudre, hé bien j'ose... De grace,
Dispensez-moi du reste, il y faut trop d'audace,
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila,
Et ne me puis, Seigneur, oublier jusque-là.
J'obéis, ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite,
Si c'est m'expliquer mal, qu'il en soit l'interpréte.
J'ai tous les sentimens qu'il lui plaît m'ordonner,
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner,
Je partage déja la Gaule avec mon frere,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je savoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez quand j'obéis si bien?

ATTILA.

Je n'ose le résoudre, & de nouveau je tremble
Si-tôt que je conçois tant de chagrins ensemble.
C'est trop que de vous perdre & vous donner ailleurs;
Madame, laissez-moi séparer mes douleurs.
Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre;
Après mon hyménée on aura soin du vôtre,
Ce grand effort déja n'est que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'ose attendre.

ILDIONE.

J'oserai plus que vous, Seigneur, & sans en prendre;
Et puisque de son bien chacun peut ordonner,
Votre cœur est à moi, j'oserai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il souhaite.
Vous, traitez-moi, de grace, ainsi que je vous traite,
Et quand ce coup pour vous sera moins rigoureux,
Avant que me donner consultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un!

ILDIONE.

Jusqu'à votre hyménée
Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout l'espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

CE grand choix est donc fait, Seigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colere,
Que vous n'avez pas crû vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, & me faire observer?
Je ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre,
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je voi que la peur de mes ressentimens
En commence déja les justes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame,
C'étoit moi qu'on craignoit, & non pas vous, Madame,
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux
Ne tombe pas sur moi, Madame, c'est sur vous.
Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre;
Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en auroit sû défendre,
Il étoit tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit au peu que j'ai d'appas;
Je vous en fais un don. Recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage,
Et forte désormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne ;
Madame, & c'est de vous qu'il faut que je le tienne ?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelqu'autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris,
Souffrez que des mépris le respect me dispense,
Et voyez pour le reste entiére obéissance.
Je vous rens à vous-même, & ne puis rien de plus ;
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Accepter ses refus ! Moi, Seigneur ?

ATTILA.

Vous, Madame ;
Peut-il être honteux de devenir ma femme ?
Et quand on vous assure un si glorieux nom
Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione se prive ?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix ;
En marcherez-vous moins sur la tête des rois ?

Mes deux traités de paix m'ont donné deux princesses,
Dont l'une aura ma main si l'autre eut mes tendresses.
L'une aura ma grandeur comme l'autre eut mes vœux;
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.
N'en murmurez, Madame, ici non plus que l'autre,
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre;
J'en étois idolatre, & veux vous épouser
La raison, c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.

HONORIE.

Et ce n'est pas ainsi qu'il me plaît qu'on en use,
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse,
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.
Oui, bien que l'univers, ou vous serve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre moitié,
Qu'elle céde par grace, & m'offre par pitié?
Je sai ce que le ciel m'a fait au-dessus d'elle,
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il est égal au mien,
Madame, & nos fiertés se ressemblent si bien,
Que si la ressemblance est par où l'on s'entre-aime,
J'ai lieu de vous aimer comme une autre moi-même.

HONORIE.

Ah, si non plus que vous je n'ai point le cœur bas
Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.
La mienne est de princesse, & la vôtre est d'esclave,
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave,
Votre orgueil a son foible, & le mien toujours fort
Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de ressemblance, & que d'illustres flammes
Ne puissent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtroit cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me ressemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez ici, Madame, & je m'abuse,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuse;
Et cette noble ardeur de me désobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'est qu'à moi, Seigneur, que j'en dois rendre compte,
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte,
Il est roi comme vous.

ATTILA.

En effet il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare,
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale
Ne fait d'entre eux & moi que remplir l'intervalle,
Il reçoit sous ce titre, & leur porte mes loix,
Et s'il est roi des Gots, je suis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris, & des princes trompés,
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes,
Et fût-il sous ta rage à tes piéds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne sont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes,
Ils ont besoin de moi s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus besoin,
Aëtius est mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius est mort! Je n'ai plus de tyran,
Je reverrai mon frere en Valentinian,
Et mille vrais héros qu'opprimoit ce faux maître
Pour me faire justice à l'envi vont paroître.
Ils défendront l'empire, & soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres,
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres,
Leur gloire fait ombrage à ces puissans jaloux
Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais apres leur trépas tous ces grands cœurs revivent,
Et pour ne plus souffrir de fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place, & remplit son devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir,
Si pour leur maître en toi je leur méne un barbare;
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de si mal vous connoître,
Que d'avoir tant d'amour & le faire paroître.
Il est honteux, Madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de régner sur les ames communes,
Non sur celles qui font & défont les fortunes,
Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes foiblesses;
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses,
Et comme je vous tiens seule digne de moi,
Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione,
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône;
Prenez ainsi que moi des sentimens plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être un ombre de courage ;
Mais bien-loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des tyrans est même à détester.
Irois-je à ton exemple assassiner mon frere ?
Sur tous mes alliés répandre ma colere ?
Me baigner dans leur sang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous ;
Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchise.

ATTILA.

Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surprise ;
Et si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, Madame.

HONORIE.

Ah, traître!

ATTILA.

Je suis encore amant, demain je serai maître.
Remenez la Princesse, Octar.

HONORIE.

Quoi ?

ATTILA.

C'est assez ;
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez ;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire,
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits, sans ma main, ne sont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel !

ATTILA.

Allez, & du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprens, apprens toi-méme à changer de langage ;
Lorſqu'au ſang des Céſars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fai ce que tu voudras, tyran, j'aurai mon tour.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

ALlez, ſervez-moi bien. Si vous aimez Flavie ;
Elle ſera le prix de m'avoir bien ſervie,
J'en donne ma parole, & ſa main eſt à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrois le pouvoir, j'aſſurerois, Madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite aſſez confidemment,
Ils dépendent ſous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un ſoupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à ſa haine un ſoudain ſacrifice,
Ce n'eſt pas un eſprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au panchant de ſes vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choiſiſſent,
Ce n'eſt rien qu'avec moi deux mille autres ne puiſſent ;
Mais propoſer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il réſout tourner ſon ſentiment,
Combattre ſa penſée en faveur de la vôtre,
C'eſt ce que nous n'oſons, ni moi, ni pas un autre ;
Et ſi je hazardois ce contretemps fatal,
Je me perdrois, Madame, & vous ſervirois mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi quand pour l'autre il ſoupire ?

OCTAR.

La mort d'Aëtius, & vos droits sur l'empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins applanis,
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis;
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles,
Il veut que son nom seul renverse les murailles,
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'aventurier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable;
Et prodigue de sang, il épargne celui
Que tant de combattans exposeroient pour lui.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche:
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attens,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon temps.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ne vous étes-vous point un peu trop déclarée;
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t-il la peur que marquoient vos discours
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours?

HONORIE.

Je te l'avois bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés attendoit même gêne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible,
Ildione a sû l'art de m'en faire un malheur,
La gloire en est pour elle, & pour moi la douleur;

Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle insulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur;
Cependant que ravie elle assure à son ame
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour,
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il lui rend, & les soins qu'il se donne...

FLAVIE.

J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne,
Il est fier & colere, & s'il sait une fois
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jetter la vûe,
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit dûe,
Je crains qu'un tel espoir au lieu de s'affermir...

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimois Valamir!
Mais quand on est bravée, & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, est-on si-tôt maîtresse de soi-même?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre son amant,
Accablons leur amour sous ce que j'appréhende,
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande,
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi.
Renversons leur triomphe. Etrange frénésie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalousie!
Mais je me venge, & suis en ce juste projet
Jalouse du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, Madame.

HONORIE.

Hé bien, faisons connoître
Que le sang des Césars ne souffre point de maître,
Et peut bien refuser de pleine autorité
Ce qu'une autre refuse avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

Tout s'apprête, Madame, & ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée;
Mais sans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux vû quel est votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir est, Seigneur, de soutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop *noire*,
Si votre illustre amour pour son premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône,
Que...

ATTILA.

Toujours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, Seigneur, punissez-la,
Prenez mes intérêts, & pressez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime,
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flatté?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condame à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous justifier mes ordres & mes vœux,
Je croyois qu'il suffit d'un simple, *Je le veux*

Mais voyez, puiſqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione & de vous qui m'oblige, ou m'offenſe.
Quand ſon refus me ſert, le vôtre me trahit,
Il veut me commander quand le ſien m'obéit,
L'un eſt plein de reſpect, l'autre eſt gonflé d'audace.
Le vôtre me fait honte, & le ſien me fait grace:
Faut-il après cela qu'aux dépens de ſon ſang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on ſe venger à moins qu'on aſſaſſine?
Je ne veux point ſa mort, ni même ſa ruine,
Il eſt des châtimens plus juſtes & plus doux,
Qui l'empêcheroient mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, Seigneur, car l'offenſe eſt commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en feroit qu'une.
Ildione, pour prix de ſon manque de foi,
Diſpoſe arrogamment & de vous & de moi!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A ſon heureux amant ſa main eſt réſervée,
Avec qui ſatisfaite elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, & me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel eſt-il cet amant?

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore?

ATTILA.

Qu'on m'améne Ardaric. Mais de qui ſavez-vous...

HONORIE.

C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux,
J'en ſuis mal éclaircie, & votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, & quand elle vous joue,
Même s'il faut vous croire, on ne vous ſert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moi telle eſt la différence,
Qu'elle en punit aſſez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi, s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous
pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres soldats ?
Un véritable roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractere,
Ce nom lui reste entier sous les plus dures loix,
Il est dans les fers même égal aux plus grands rois,
Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, Seigneur, à l'hymen d'un sujet,
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
Que de voir votre femme être sa souveraine,
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en servir, & de lui commander.

ATTILA.

Madame, je saurai lui trouver un supplice.
Agréez cependant pour vous-même justice,
Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou...

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchise;
C'est une vérité que vous m'avez apprise :
Songez donc, sans murmure, à cet illustre choix,
Et remerciez-moi de suivre ainsi vos loix.

HONORIE.

Me proposer Octar ?

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire ?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'empire ?
S'il est né sans couronne, & n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un lieu plus bas.
On a vû des Césars, & même des plus braves,
Qui sortoient d'artisans, de bandoliers, d'esclaves,

Le

Le temps & leurs vertus les ont rendus fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourroit bien l'accepter sans scrupule;
Tyran, & tu devrois du moins te souvenir
Que s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang il est de grands services;
Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
Il est de glorieux & surprenans effets,
Des vertus de héros, & même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes
Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes,
Comme ta créature il doit te ressembler,
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire;
Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espere.
Ton rival entre, adieu, délibere avec lui,
Si ce cher Octar m'aime, où sera ton appui.

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

Seigneur, sur ce grand choix je cesse d'être en peine,
J'épouse dès ce soir la princesse Romaine,
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre & son ressentiment.
Le roi des Bourguignons par ambassade expresse
Pour Sigismond son fils vouloit cette princesse;
Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.
Pourroit-il nous donner toutes nos sûretés?

ARDARIC.

Son état sert de borne à ceux de Mérouée,
La partie entre eux deux seroit bien-tôt nouée
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour sa femme, un frere pour sa sœur.
L'union en seroit trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celui des Visigots faisoit même demande.
Comme de Mérouée il est plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité:
Le Bourguignon d'ailleurs sépare nos provinces,
Et serviroit pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui, mais bien-tôt lui-même entre eux deux écrasé
Leur feroit à se joindre un chemin trop aisé;
Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée
D'autant plus fortement en défendroient l'entrée
Qu'ils auroient plus à perdre, & qu'un juste courroux
N'auroit plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princesse Ildione est orgueilleuse & belle,
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.
D'une fiére beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre,
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA.

Il lui faut donc, Seigneur, ou Valamir, ou vous,
La pourriez-vous aimer? Parlez sans flatterie,
J'apprens que Valamir est aimé d'Honorie,
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerois sur vous plus que sur lui.

ARDARIC.

C'est m'honorer, Seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance?

ARDARIC.

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA.

Qu'on cherche la princesse, & qu'on l'améne ici,
Je veux que de ma main vous receviez la sienne.
Mais dites-moi, de grace, attendant qu'elle vienne;
Par où me voulez-vous assurer votre foi,
Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle est belle, elle peut tout séduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond?
Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond?
Faut-il mettre à vos piéds & l'un & l'autre trône?

ATTILA.

Ne dissimulez point, vous aimez Ildione,
Et proposez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement, & ces subites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines;
Les soins de cet amour sont ceux de ma grandeur,
Et si vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur;
Voyez comme un rival est soudain haïssable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien,
Et sans aller si loin, délivrez-moi du mien.
Différez à punir une offense incertaine,
Et servez ma colere avant que votre haine.
Seroit-il sûr pour moi d'exposer ma bonté
A tous les attentats d'un amant supplanté?
Vous-même pourriez-vous épouser une femme;
Et laisser à ses yeux le maître de son ame?

ARDARIC.

S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA.

Quand il est trop à craindre, il faut le prévenir.
C'est un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres
Feroit accompagner son exil de trop d'autres,
Qu'on verroit s'opposer aux soins que nous prendrons,
Et de nos ennemis grossir les escadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour lui qu'une douce eſpérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même & pour tout autre roi,
C'en eſt un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un eſprit dont la foi m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe;
Et vous ne ſeriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'hui.
A des crimes pareils j'ai dû même juſtice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſupplice;
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras,
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juſte trépas?

ARDARIC.

Mais c'eſt déshonorer, Seigneur, votre hyménée
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA.

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du ſacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux ſoit le miniſtre, & l'autre la victime?
Si vous n'oſez par-là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouſer encor votre princeſſe,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendreſſe.

SCENE V

ILDIONE, ATTILA, ARDARIC.

ATTILA *à Ildione.*

VOs refus obligeans ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, Madame,
Votre cœur d'Ardaric agréroit-il la flamme?

ILDIONE.

C'est à moi d'obéir si vous le souhaitez,
Mais, Seigneur...

ATTILA.

Il y fait quelques difficultés;
Mais je sai que sur lui vous êtes absolue.
Achevez d'y porter son ame irrésolue,
Afin que dans une heure au milieu de ma cour
Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Où viennent ces soupirs? D'où naît cette tristesse?
Est-ce que la surprise étonne l'allégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler?

Il est parti, Seigneur, souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez soupirer, Madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous, c'est un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?

ILDIONE.

Quoi, Seigneur?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE.

C'est par vous, Seigneur qu'il l'assassine?

ARDARIC.

Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi,
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne,
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne,
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'est d'aimer deux princesses
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses,
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte, ou la vie, ou la gloire,

Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même, ou d'etre assassiné!
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne;
Mais à condition de vous en rendre indigne,
Et si vous refusez par-là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr!

ARDARIC.

Il est beau de périr pour éviter un crime;
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime,
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée,
Et quand à notre amour ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie...

ILDIONE.

Ah, venger une mort n'est pas rendre une vie;
Le tyran immolé me laisse mes malheurs;
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour sauver une vie, après tout, périssable,
En rendrois-je le reste infame & détestable?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez sans doute après cette infamie;
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie;
Mais souvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui président sans nous aux grands événemens.
Le ciel n'est pas toujours aux méchans si propice,
Après tant d'indulgence il a de la justice.
Parlez à Valamir, & voyez avec lui
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame...

ILDIONE.

Allez, Seigneur, nos maux & le temps pressent;
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

ARDARIC.

J'y vais, mais en l'état qu'est son sort & le mien
Nous nous plaindrons ensemble & ne résoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE *seule.*

TRéve, mes tristes yeux, tréve aujourd'hui de larmes,
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez si de nouveau vous le pourrez domter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée,
Ramenez à l'autel ma victime échappée,
Rappellez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flamme allumoit dans mon sein.
Que tout semble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible & rude,
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle & sa timidité!
Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou rens-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

[*Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.*]

ARDARIC.

SEigneur, vos devins seuls ont causé notre perte;
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte,
Et l'infidéle appas de leur prédiction
A jetté trop d'amorce à notre ambition.
C'est de-là qu'est venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique:
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'est par-là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs,
Que vous voyez passer aux derniéres horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périsse,
On vous fait même grace, ou pareille injustice;
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, & loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et les emportemens ne les émeuvent point.

Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables,
Le ciel en a donné des arrêts immuables,
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, Seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête?

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échapper que par-là?
Pouvez-vous que par-là posséder Honorie?
Et d'où naîtra ce fils, si vous perdez la vie?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas;
Mais j'espere, après tout, ce que je n'entens pas.

SCENE II.

HONORIE, VALAMIR, ARDARIC.

HONORIE.

SAvez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, & quelle en est l'affreuse barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un & l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre;
Mais qui le serviroit seroit bien-tôt livré
Aux troupes de celui qui l'auroit massacré,

Et par le déſaveu de cette obéiſſance
Ce tigre aſſouviroit ſa rage & leur vengeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon lieutenant ne fait que de ſortir.
Le tyran ſoupçonneux qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous déſarmer choiſi ce ſatellite,
Et comme avec juſtice il nous croit irrités,
Pour nous parler encore il prend ſes ſûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans ſa tente
Surprendre & prévenir ſa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laiſſoit encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il ſaura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel eſt notre deſſein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous réſoudrons de nous entre-immoler.
Cependant il réduit à l'entiére impuiſſance
Ce noble déſeſpoir qu'il punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir,
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr :
Car nous aurions péri par les mains de ſa garde,
Mais la mort eſt plus belle alors qu'on la hazarde.

HONORIE.

Il vient, Seigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

HÉ bien, mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis ?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense ?
Quoi, l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal !
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival !
Pas un de son objet n'a l'ame assez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie !
Quels amis ! Quel amans ! Et quelle dureté !
Daignez, daignez du moins la mettre en sûreté :
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agisse,
Et si vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frere & de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes loix,
Et nous méritons bien les plus cruels supplices
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pû souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux,
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA.

Vous ? Devant Attila vous n'êtes que deux hommes ;
Et dès qu'il m'aura plû d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée & la fortune,
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colere apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main est plus faite à verser de tel sang,
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.]

ATTILA.

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres :
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes,
Et ces rares objets si peu dignes de moi
Seront le digne prix de cet illustre emploi.

[*à Ardaric.*]

De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes piéds abattra votre tête.

[*à Honorie.*]

Et comme vous payrez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir,
Et pour nouveau supplice à de si belles flammes ;
Ce choix ne tombera que sur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrois être lâche & cruel jusques-là !

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidéle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours . . .

HONORIE.

Achéve, & di que tu veux en tout lieu
Être l'effroi du monde, & le fleau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignoit ta rage,
Fai voir.....

ATTILA.

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévere,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colere;
Mais quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde:
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux,
Et mon bras dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre toute la terre.

HONORIE.

Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Hé bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous, & sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton sang, qui chaque jour à longs flots distillés
S'échappe vers ton frere & six rois immolés,
Te diroit-il trop bas que leurs ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent?
Voi, voi couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bien-tôt partir.

ATTILA.

Ce n'est rien, & pour moi s'il n'est point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre,
D'autres vous envoiroient leur frayer le chemin,
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin,
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCENE IV

ILDIONE, ATTILA, HONORIE, VALAMIR, ARDARIC, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OU venez-vous, Madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle?
Vous révolter comme eux? Me foudroyer comme elle?
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériteroit ni l'amour ni l'estime,
S'il osoit espérer m'acquérir par un crime;

D'un si juste refus j'ai de quoi me louer;
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, Seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnoissance
Si hautement promise à mon obéissance?
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous,
Par votre ordre mon cœur quitte un espoir si doux,
Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre roi
N'y voit pour lui qu'opprobre, & que honte pour moi!
Rendez, rendez-le moi, cet empire suprême,
Qui ne vous laissoit plus disposer de vous-même:
Rendez toute votre ame à son premier souhait,
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ses droits, mais celui de vous plaire
N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire,
Et pour vous appuyer Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie,
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure
Lorsque...

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle imposture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait que de vous obéir,
Et par où jusques-là m'aurois-je pû trahir?

ATTILA.

Ardaric est pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnoit ce qu'il avoit d'aimable,
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux,
Que par cet ordre exprès que j'ai reçû de vous.
Vous aviez déja vû qu'en dépit de ma flamme
Pour vous faire empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, Madame;
Mais l'amour par vos yeux me sait si bien domter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire,
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi-bien que l'amour;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée!
Grace, grace du moins jusqu'après l'hyménée;
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'état.

ATTILA.

Vous le voulez, Madame, il faut vous satisfaire;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colere,
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plûtôt par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime,
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux;
Force & domte les rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fiére;
Et si vous avez vû la mienne trop altiére,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant,
Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la priére, & céder à la crainte.
Avoir sû jusques-là réduire mon courroux,
Vous doit être, Seigneur, un triomphe assez doux.

Que tant d'orgueil domté suffise pour victime,
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime,
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, Princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre,
Vous suivez mon exemple, & je suivrai le vôtre.

[*Il montre Ildione à Honorie.*]

Vous condamniez Madame à l'hymen d'un sujet,
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déja dit, & mon respect fidéle
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre régle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, sa vie est à ce prix,
Disposez à ce prix d'une main qui m'est dûe.
Octar, ne perdez pas la princesse de vûe.

[*à Ildione.*]

Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple, & vous, Rois, suivez-moi.

SCENE V

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Tu le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaissement,
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton temps? Tu commandes sa garde,

La nuit & le sommeil vont tout mettre en ton choix,
Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

OCTAR.

Ah, Madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant
Dans toutes ses fureurs que par mon lieutenant,
C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes,
Et deux mots en son ame ont jetté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie,
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie...

HONORIE.

Il le saura de moi si tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuser sans rougir,
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage,
Et ta vertu qui craint de trop paroître au jour
Attend les bras croisés qu'il t'immole à son tour!
Fai périr, ou péri, prévien, lâche, ou succombe,
Venge toute la terre, ou grossi l'hécatombe.
Si ta gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, & du moins sers de victime au mien.

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE *à Valamir.*

Mais qui me rend, Seigneur, le bien de votre vûe?

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joie imprévûe.
Notre tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort !

VALAMIR.

Écoutez

Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous pleins de trouble & d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance, & le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent que lui-méme il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est, *S'il ne veut s'arrêter*,
Dit-il, *on me payra ce qu'il m'en va coûter.*
Il demeure à ces mots sans parole, sans force,
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce,
Sa gorge enfle, & du sang dont le cours s'épaissit,
Le passage se ferme, ou du moins s'étressit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colere & sa vie,
Et déja de son front la funeste pâleur
N'opposoit à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frere,
Et lui rend tout d'un coup la vie & la colere,
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois;
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
Qui prête à succomber sous la mort qui l'atteint
Jette un plus vif éclat, & tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vûe,
Sa rage qui renaît en même temps le tue :
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux,
Son élancement perce, ou rompt toutes les veines;
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines;
Par où l'ame & le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage & nous en garantir.

Sa vie à longs ruiſſeaux ſe répand ſur le ſable,
Chaque inſtant l'affoiblit & chaque effort l'accable,
Chaque pas rend juſtice au ſang qu'il a verſé,
Et fait grace à celui qu'il avoit menacé,
Ce n'eſt plus qu'en ſanglots qu'il dit ce qu'il croit dire;
Il friſſonne, il chancelle, il trébuche, il expire,
Et ſa fureur derniére épuiſant tant d'horreurs
Venge enfin l'univers de toutes ſes fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'eſt pas tout, Seigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale,
Tous brûlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie
De tant de nations fait la commune joie,
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et pour être tous quatre au dernier point heureux;
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée
Du ſouverain de Rome & du grand Mérouée;
La princeſſe des Francs m'impoſe cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires.
Allons donner tous deux les ordres néceſſaires,
Remplir ce trône vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, Madame, & puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire?

HONORIE.

Allez, & cependant assurez-vous, Seigneur,
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur.

FIN.

TITE
ET
BÉRÉNICE,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

XIPHILINUS

XIPHILINUS
EX DIONE
IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO, Interprete.

VESPASIANUS *à Senatu absens, Imperator creatur, Titusque & Domitianus Cæsares designantur.*

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque, à Lucio Lamio Æmiliano, viro ejus, abductam secum habebat in numero Amicarum, eamdemique posteà uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque causam cum Agrippa Fratre Romam venit. Is Prætoriis honoribus auctus est, ipsa habitavit in Palatio, cœpitque cum Tito coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum Romanum id molestè ferre, eam repudiavit, præsertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TITUS, *ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit, sed comis, quamvis insidiis peteretur, & continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.*

Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quod Domitiam uxorem fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, à quo certò sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, & quòd traderet Imperium Romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, empereur de Rome, & amant de Bérénice.

DOMITIAN, frere de Tite, & amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian.

PHILON, ministre d'état, confident de Bérénice.

La scéne est à Rome dans le palais impérial.

TITE ET BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

LAISSE-MOI mon chagrin, tout injuste qu'il est;
Je le chasse, il revient, je l'étouffe, il renaît,
Et plus nous approchons de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée,

Il fait toute ma gloire, il fait tous mes desirs,
Ne devroit-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête,
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, Madame, ou d'amer, ou de rude
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude,
Et quand dans quatre jours vous y devez monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en étes pas tout-à-fait la maîtresse,
Du moins à l'empereur cachez cette tristesse,
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé ;
Avant qu'il vous aimât, il aimoit Bérénice,
Et s'il n'en pût alors faire une impératrice,
A présent il est maître, & son pere au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est-là ce qui me gêne, & l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune :
J'ambitionne, & crains l'hymen d'un empereur,
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement,
Et ce qu'il en étale agit d'une maniére
Qui ne m'assure point d'une ame toute entiére.
Souvent méme, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout-à-coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce, ou noble inquiétude,
Son feu de sa raison est l'effet, & l'étude,
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourroit le contraindre?
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre?

DOMITIE.

J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire Romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main;
Mon pere avant le sien élû pour cet empire
Préféra... Tu le sais, & c'est assez t'en dire.
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre;
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre,
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne di point qu'entre nous la chose soit égale:
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale,
Sans avilir son sort il me renvoie au mien,
Et du rang qui lui reste il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, & montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime,
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point
De vous donner entiére, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne.

Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, & ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave ennemi de sa chaine,
La secoue à toute heure, & la porte avec gêne;
Et maitre de nos sens qu'il appelle au secours,
Il échappe souvent, & murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincere?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frere,
Et malgré cet amour, je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire;
Tu me connois assez pour en savoir l'histoire,
Mais tu n'as pû connoître à chaque événement
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.

En naissant, je trouvai l'empire en ma famille,
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille,
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée,
Et Néron, des mortels & l'horreur, & l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert sa foi.

Après tant de forfaits, & de morts entassées,
Les troupes du Levant d'un tel monstre lassées
Pour César en sa place élurent Corbulon:
Son austere vertu rejetta ce grand nom,
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire;
Mais mon orgueil sensible à ces honneurs d'un pere
Prit de tout autre rang une assez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite
Virent de leur fortune une assez prompte suite,
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua: ce guerrier magnanime
Par Tite son aîné fit assiéger Solyme,
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses loix.

Je le vis, & l'aimai : ne blâme point ma flamme,
Rien de plus grand que lui n'éblouissoit mon ame,
Je ne voyois point Tite, un hymen me l'ôtoit,
Mille soupirs aidoient au rang qui me flattoit,
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un pere :
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on ne put arracher
Ce qu'attendoit un feu qui nous étoit si cher.
On n'en sût point la cause, & divers bruits coururent
Qui tous à notre amour également déplûrent;
J'en eus un long chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits,
Pour elle avec Martie il avoit fait divorce;
Et cette belle reine eut sur lui tant de force,
Que pour montrer à tous sa flamme, & hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévît quelle haine
Concevroit tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent :
Mais sous les vains dehors de cette complaisance
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmoient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses états.
A peine je le vis sans maîtresse, & sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame,
Et s'étant emparé des plus doux de mes soins,
Son frere commença de me plaire un peu moins.
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse;
Mais je la regardois ainsi qu'une foiblesse,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me voloit un rang que je me croyois dû.
Tite à peine sur moi jettoit alors la vûe,
Cent fois avec douleur je m'en suis apperçûe;

Mais ce qui consoloit ce juste & long ennui,
C'est que Vespasian me regardoit pour lui.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre;
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre,
Il me rendit visite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crûs du mystere,
Qu'il ne me disoit rien que par l'ordre d'un pere;
Mais qui ne pancheroit à s'en désabuser,
Lorsque ce pere mort il songe à m'épouser?
Toi, qui vois tout mon cœur, juge de son martyre;
L'ambition l'entraîne, & l'amour le déchire,
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me raméne à son tour.
Je veux régner, & tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurois voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah, si Domitian devenoit empereur
Que vous auriez bien-tôt calmé tout ce grand cœur!
Que bien-tôt,.. Mais il vient. Ce grand cœur en soupire!

DOMITIE.

Hélas! Plus je le vois, moins je sai que lui dire.
Je l'aime, & le dédaigne, & n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

Faut-il mourir, Madame, & si proche du terme
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu, que j'avois crû si fort,
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, Seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une si belle vie,
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer,
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN.

Aisée à réparer! Un choix qui m'a sû plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frere,
Charme-t-il l'un & l'autre avec si peu d'appas,
Que vous sachiez leur prix, & le mettiez si bas?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour, ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime:
Mais n'examinons point en cet excès d'honneur
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frere.

DOMITIAN.

Hélas! Si je n'ai pû vous obtenir d'un pere,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frere amoureux, & jaloux?

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi, qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous, & pourrois tout, Madame,
Si je pouvois encor m'assurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long & si sensible
De voir toujours un pere à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirans,
Qui m'accabloient par-tout de leurs regards mourans?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé, jusqu'à l'amour de Tite,
Mais de ces soupirans, qui vous offroient leur foi,
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi.
Votre ame ambitieuse à mon rang attachée,
N'en voyoit point en eux dont elle fut touchée;
Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi,
Mais les temps sont changés, Madame, & vous n[illegible]

DOMITIE.

Non, Seigneur, je vous aime, & garde au fond l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse & de flamme,
L'effort que je me fais me tue autant que vous,
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah, si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, Madame, autoriser ma plainte:
L'empereur m'aime assez pour [illegible]siens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.

Dites que vous m'aimez, & que tout son empire...

DOMITIE.

C'est ce qu'à dire vrai, j'aurai peine à lui dire,
Seigneur, & le respect qui n'y peut consentir...

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne se peut démentir,
Ne la déguisez plus, montrez-la toute entière;
Cette ame que le trône a sû rendre si fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette ame...

DOMITIE.

Voyez-là cette ame toute à vous;
Voyez-y tout ce feu que vous y fites naître,
Et soyez satisfait, si vous le pouvez être.
Je ne veux point, Seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous, quand je le laisse aller;
Mais sans dissimuler, j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire,
Et je n'ai point une ame à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel est le doux poison,
[illegible]uand elle s'empara de toute ma raison.
[illegible]mme elle est la première, elle est la dominante;
[illegible] qu'à trahir l'amour je ne me violente,
[illegible] il est juste enfin que des soupirs secrets
[illegible]punissent d'aimer contre mes intérêts.
[illegible]aignez donc voir, Seigneur, quelle route il faut prendre
[illegible]our ne point m'imposer la honte de descendre,
Tout mon cœur vous préfere à cet heureux rival,
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal,
Vous dites qu'il vous aime, & je ne le puis croire,
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vû tous deux sortir d'un même flanc,
Ayez mê[illegible]s ainsi que même sang,
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire...

DOMITIAN.

C'eſt-là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut conſentir...

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur, j'achete aſſez le rang d'impératrice
Sans qu'un reproche injuſte augmente mon ſupplice.

DOMITIAN.

Hé bien, dans cet hymen qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai-moi-même à votre peu de foi,
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

DOMITIE.

Non, Seigneur, faites mieux, & quittez qui vous
quitte,
Rome a mille beautés dignes de votre cœur,
Mais dans toute la terre il n'eſt qu'un empereur.
Si mon pere avoit eu les ſentimens du vôtre,
Je vous aurois donné ce que j'attens d'un autre,
Et ma flamme en vos mains eût mis, ſans balancer,
Le ſcéptre qu'en la mienne il auroit dû laiſſer.
Laiſſez à ſon défaut ſuppléer la fortune,
Et n'ayez pas une ame aſſez baſſe, & commune;
Pour s'oppoſer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fit perdre par lui:
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantag[es]
Il n'eſt point d'autre amour digne des grands co[u]
rages.
Voilà toute mon ame. Après cela, Seigneur,
Laiſſez-moi m'épargner les troubles de mon cœur;
Un plus long entretien ne pourroit rien produire,
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

ELle se défend bien, Seigneur, & dans la cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose
Son adresse à défendre une mauvaise cause,
Et si pour m'assuret que son cœur n'est qu'à moi
Tant d'esprit agissoit en faveur de sa foi,
Si sa flamme au secours appliquoit cette adresse ;
L'empereur convaincu me rendroit ma maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous ?

DOMITIAN.

...un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux ;
...rouve peu de jour à croire qu'elle m'aime
...d elle ne regarde, & n'aime que soi-même.

ALBIN.

...neur, s'il m'est permis de parler librement,
...s toute la nature aime-t-on autrement ?
...mour propre est la source en nous de tous les autres,
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres,
Lui seul allume, éteint, ou change nos desirs,
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs :
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidéle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle ?
Et quand vo... à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous ?

De sa possession l'aimable & chere idée
Tient vos sens enchantés, & votre ame obsédée ;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bien-tôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices,
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices,
C'est par-là qu'elle seule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je suis les maux dont je soupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire :
Cherchons-en le reméde, au lieu de raisonner
Sur l'amour où le ciel se plaît à m'obstiner.
N'est-il point de secret ? N'est-il point d'artifice ...

ALBIN.

Oui, Seigneur, il en est, rappellons Bérénice,
Sous le nom de César pratiquons son retour,
Qui retarde l'hymen, & suspende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrois, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis si long-temps on dresse à si grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle seroit confuse, & que j'aurois de joie!
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale, & tout notre discours
Ne la sauroit ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons sa victoire,
Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire,
Retraçons à ses yeux l'image du passé,
Et profitons par-là d'un cœur embarrassé.
N'y perdez point de temps, allez, sans plus rien taire,
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frere.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler,
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer,

Je me trompe, ou ſon ame y panche d'elle-même:
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur reſpect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à ſe donner à lui:
S'il ſe trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injuſtice:
Pour lui donner le temps de venir au ſecours
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,
C'eſt me mettre au hazard d'irriter l'infidéle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ſes mépris le droit de me haïr:
En vain je veux contre elle écouter ma colere,
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle meſure avez-vous à garder,
Quand on voit tout perdu, craint-on de hazarder?
Et ſi l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer ſon amour, ou ſa haine?

DOMITIAN.

Qu'un ſalutaire avis fait une douce loi
qui peut avoir l'ame auſſi libre que toi!
celle d'un amant n'eſt pas comme une autre
me,
oit, il n'entend, il ne croit que ſa flamme,
us puiſſant remède il ſe fait un poiſon,
aiſon pour lui n'eſt pas toujours raiſon.

ALBIN.

je vous diſois que déja Bérénice
t dans Rome inconnue, & par mon artifice,
Qu'elle ſurprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand hymen renverſer les apprêts?

DOMITIAN.

Albin, ſeroit-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte,
Peut-être eſt-elle fauſſe, attendez qu'elle éclate:

Sur-tout à l'empereur déguisez-la si bien...

DOMITIAN.

Va, je lui parlerai, comme n'en sachant rien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

QUoi, des ambassadeurs que Bérénice envoie
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, & me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils sont au port d'Ostie.

TITE.

Ainsi, graces aux dieux, sa flamme est amortie,
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs,
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue,
J'aurois trop à rougir si j'y souffrois leur vûe,
Et recevois les yeux de ses propres sujets
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,
Et pourroit l'être encor malgré Rome, & sa haine;
Si ce divin objet qui fut tout mon desir,
Par quelques doux regards s'en venoit ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre,
Peut-être en ce moment que toute ma raison
Ne sauroit sans désordre entendre son beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre,
Elle suit mon exemple, & se plaît à le suivre,
Et ne m'envoie ici traiter de souverain,
Que pour braver l'amant qu'elle charmoit en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.

TITE.

Contre tous ses attraits ma raison endurcie
Feroit de Domitie encor la sûreté,
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fût infidéle,
Qu'elle écoutât les rois qui soupirent pour elle?
Di-moi que Polémon régne dans son esprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'ame atteinte;
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte.
Car enfin elle est belle & digne de ma foi,
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moi,
La noblesse du sang, la grandeur de courage,
Font avec son mérite un illustre assemblage,
C'est le choix de mon pere, & je connois trop bien
Qu'à choisir en César ce doit être le mien;
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hyménée a, Seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels souvenirs ne me faisoient la guerre,
Seroit-il potentat plus heureux sur la terre?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi:
Mon réveil incertain du monde fait l'étude,
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude,
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hausser la parole.
Que de félicité, si mes vœux imprudens
N'étoient de mon pouvoir les seuls indépendans!
Maître de l'univers, sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême,

D'un feu que je combats je me laisse charmer ;
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe,
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, Seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure,
Ce jeune esprit qu'entête, & le sang de Néron,
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque ame assez fiére & hautaine
Pour servir son orgueil, & seconder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser ;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE.

J'en sai la politique, & cette loi cruelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler,
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçûs pour le crime.
Moi, qui seul des Césars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de sang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis souffrir les plus justes supplices,
Pourrois-je autoriser une injuste rigueur,
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?
Non, malgré les attraits de sa belle rivale,
Malgré les vœux flottans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & sa seule beauté
Pouvoit me consoler de ce que j'ai quitté ;
Elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,

De quoi flatter mon ame, & forcer mes douleurs
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître;
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître;
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter, & ne saurois bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice,
Tout me raméne ici, tout m'offre Bérénice,
Et méme je ne sai par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son appartement;
Mais depuis cet adieu si cruel, & si tendre,
Il est demeuré vuide, & semble encor l'attendre.
Va, fai porter mon ordre à ses ambassadeurs,
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs,
Il est temps de chercher qui m'en puisse distraire,
Et le ciel à propos envoie ici mon frere.

FLAVIAN.

Irez-vous au sénat?

TITE.

Non, il peut s'assembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines,
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines.

SCENE II.

DOMITIAN, TITE, ALBIN.

DOMITIAN.

Puis-je parler, Seigneur, & de votre amitié
Espérer une grace à force de pitié?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon silence;

Ce que je vais vous dire eſt digne du trépas,
Mais auſſi j'en mourrai, ſi je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Juſtice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frere.
J'ai vû ce que j'aimois choiſi pour être à vous,
Et je l'ai vû long-temps ſans en être jaloux,
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte,
Vous vous faiſiez effort, j'imitois votre feinte,
Et comme aux loix d'un pere il falloit obéir,
Je feignois d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met ſa toute-puiſſance,
Ne met-il point de borne à cette obéiſſance?
La faut-il à ſon ombre, & que ce même effort
Vous déchire encor l'ame, & me donne la mort?

TITE.

Souffrez ſur cet effort que je vous déſabuſe.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuſe,
Pour en ſauver le mien, je fis ce que je pûs;
Mais ce qui fut effort, à préſent ne l'eſt plus.
Sachez-en la raiſon. Sous l'empire d'un pere
Je murmurai toujours d'un ordre ſi ſévere,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, & m'arrachoit le cœur.
Son trépas a changé toutes choſes de face.
J'ai pris ſes ſentimens lorſque j'ai pris ſa place,
Je m'impoſe à mon tour les loix qu'il m'impoſoit,
Et me dis après lui tout ce qu'il me diſoit.
J'ai les yeux d'empereur, & n'ai plus ceux de Tite;
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raiſon, j'en goûte les conſeils,
Et j'aime, comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vû maître
Votre feu mal éteint avoit voulu paroître,
J'aurois pû me combattre, & me vaincre pour vous;
Mais ſi près d'un hymen ſi ſouhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire aſſurée,
Que le jour en eſt pris, la fête préparée,

Je l'aime, & lui dois trop, pour jetter ſur ſon front
L'éternelle rougeur d'un ſi mortel affront.
Rome entiére, & ma foi l'appellent à l'empire,
Voyez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'oſe ſe permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entiére auroit pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en auroit point de vous voir pour un frere
Faire autant, que pour elle il vous a plû de faire.
Seigneur, à vos bontés laiſſez un libre cours,
Qui ſe vainc une fois peut ſe vaincre toujours,
Ce n'eſt pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui ſe vainc une fois ſait bien ce qu'il en coûte,
L'effort eſt aſſez grand, pour en craindre un ſecond.

DOMITIAN.

Ah, ſi votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'eſt pas d'une trempe ſi belle,
Réduite au même effort, Seigneur, que fera-t-elle?

TITE.

Ce que je fais, mon frere, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas,
Ce qui vous fut aiſé, Seigneur, ne me l'eſt pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice?
De votre changement ſon départ fut complice,
Vous l'aviez éloignée, & j'ai devant les yeux,
Je vois preſqu'en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre,
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un reſpect auſſi grand que le mien?

TITE.

Vengez-vous, j'y conſens, que rien ne vous retienne,
Je prens votre maitreſſe, allez, prenez la mienne.
Epouſez Bérénice, & ....

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer juſqu'à ce point?

TITE.

Oui, ſi je ne craignois pour vous l'injuſte haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, Seigneur, qu'il eſt bien malaiſé
De céder ce qu'adore un cœur bien embraſé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame;
Satisfaites en maître une ſi belle flamme,
Quand vous aurez ſû dire une fois, *Je le veux*,
D'un ſeul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice eſt toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne ſaurois plus vous le taire, oui, Seigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ai tout le cœur,
Elle m'en fit le don dès la premiére vûe,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévûe,
De cet ordre du ciel qui verſe en nos eſprits
Les principes ſecrets de prendre, & d'être pris:
Je vous dirois, Seigneur, quelle en eſt la puiſſance,
Si vous ne le ſaviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds, & ſi forts, & ſi doux,
Rien ne les peut briſer que le trépas, ou vous,
Et c'eſt un triſte honneur pour une ſi grande ame,
Que d'accabler un frere, & contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains perſonne, & de ſa propre voix
Nous allons, vous & moi, ſavoir quel eſt ſon choix.

SCENE III.

DOMITIE, TITE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

PArlez, parlez, Madame, & daignez nous apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre,
Qui le poſſéde entier de mon frere, ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, Seigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute,
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reſte ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en conſultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du ſang que mon rang ſollicite;
De tout ce que je ſuis, ne regardez que Tite,
Et pour mieux écouter vos deſirs les plus doux,
Entre le prince & moi, ne regardez que vous.

DOMITIE *à Domitian.*

Qu'avez-vous dit de moi, Prince?

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laiſſez vivre encor notre premiére flamme,
Et qu'en faveur du rang ſi vous m'oſez trahir,
Ce n'eſt pas tant aimer, Madame, qu'obéir.
C'eſt en dire un peu plus que vous n'aviez envie:
Mais il y va de vous, il y va de ma vie,
Et qui ſe voit ſi près de perdre tout ſon bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

DOMITIE.

Je ne sai de vous deux, Seigneur, à ne rien feindre;
Duquel je dois le plus me louer, ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes desirs le succès de vos vœux,
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte;
Et que tout leur amour est prêt à consentir,
Que mon cœur, ou ma foi veuille se démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le Prince n'agit pas en amant fort discret;
S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret,
Tout ce qu'il vous en dit m'offense, ou vous abuse,
Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse.

[*à Tite.*]

Vous, Seigneur, je croyois que vous m'aimiez assez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarrassez;
Et laisser pour couleur à mon peu de constance
La gloire d'obéir à la toute-puissance:
Vous m'ôtez cette excuse, & me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le Prince en mon cœur garde encor même place;
C'est manquer de respect, que vous le dire en face,
Et si mon choix pour vous n'est point violenté,
C'est trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre,
J'ai cent choses à dire, & rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entiére assurance,
C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir;
Qu'il n'importe du cœur quand on fait son devoir,
Et que de vos pareils les hautes destinées
Ne le consultent point sur ces grands hyménées.

TITE.

Si le vôtre, Madame, étoit de moindre prix...
Mais que veut Flavian ?

SCENE IV

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle,
La reine Bérénice...

TITE.

Hé bien ? Est infidéle ?
Et son esprit charmé par un plus doux souci...

FLAVIAN.

Elle est dans ce palais, Seigneur, & la voici.

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITE, DOMITIAN, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux ! Est-ce, Madame, aux reines de surprendre ?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,

Quand leur surprise envie au souverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir ?

BÉRÉNICE.

Pardonnez-le, Seigneur, à mon impatience.
J'ai fait sous d'autres noms demander audience,
Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs,
Je n'ai pû tant attendre à voir tant de grandeurs ;
Et quoi que par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, & sans aveu, je me suis rappellée ;
Pour être la premiére à mettre à vos génoux
Le scéptre qu'à présent je ne tiens que de vous ;
Et prendre sur les rois cet illustre avantage,
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage ;
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs,
Vous savez trop . . .

TITE.

Je sai votre zéle, & l'admire ;
Madame, & pour me voir possesseur de l'empire,
Pour me rendre vos soins, je ne méritois pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos états,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long doit vous avoir lassée,
Conduisez-la, mon frere, en son appartement.

[*à Flavian & à Albin.*]

Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat qu'elle s'y vit servie,
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SEigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la reine & moi,
Parlez ſans vous contraindre, & me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre.

TITE.

[redacted], adieu. Dans le trouble où je ſuis
Me taire, & vous quitter, c'eſt tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SE taire, & me quitter! Après cette retraite,
Crois-tu qu'un tel arrêt ait beſoin d'interprête?

PLAUTINE.

Oui, Madame, & ce n'eſt que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinſſe
Déſavouer ici les vanités du Prince,
Empêcher qu'un amant dont je n'ai pas le cœur
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur:
Voi la honte qu'ainſi je me ſuis attirée.
Quand la reine a paru, m'a-t-il conſidérée?

A-t-il jetté les yeux sur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content ?
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettoient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale ;
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'auroit dit
Que je garde en son ame encor même crédit,
Il m'en auroit donné des sûretés nouvelles,
Il m'en auroit laissé quelques marques fidéles,
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse étoit bonne pour moi :
Mais pour toute réponse il se tait, & me quitte,
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite !
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encore assez pour espérer !
C'est avec le perfide être d'intelligence,
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance ;
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'étes, mais enfin c'est n'être qu'une fille,
Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras ?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome,
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au sang de mes ayeux,
Et pour le révolter, laisse faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.

Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briſer le joug d'un nouveau roi;
Et ſi de l'univers les ſiens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Di-le-moi, tu l'as vûe, ai-je peu de raiſon
Quand de mes yeux aux ſiens je fais comparaiſon?
Eſt-elle plus charmante? Ai-je moins de mérite?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes ſens interdits
Impriment leur déſordre en tout ce que je dis.
Comment ſaurois-je auſſi ce que je te dois dire
Si je ne ſai pas même à quoi mon ame aſpire?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos:
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hazarder un moment de viſite,
Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Oui, mais auparavant remettons nos eſprits.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON.

DOMITIAN.

JE vous l'ai dit, Madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un empereur aſpire!
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de juſtes ſoupirs mérite vôtre aveu!
Seroit-ce un crime à moi? Seroit-ce vous déplaire
Après un empereur, de vous offrir ſon frere?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foi,
Qu'un frere d'empereur pourroit valoir un roi?

BÉRÉNICE.

Si votre ame, Seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le ſavoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſait mieux que moi comme on change de vœux,
Et ſait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le ſecret de les faire deſcendre;
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré ſa flamme & vous, l'art de les élever.
Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un deſtin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous deſcende au rang que je remplis,
Ce me doit être aſſez d'un de vos affranchis,
Et ſi votre empereur ſuit les traces des autres,
Il ſuffit d'un tel ſort pour relever les nôtres.

Mais changeons de discours, & me dites, Seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie, ou Tite ?
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte ;
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier ?
Me donne-t-il à vous, alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop, c'est à vous qu'il me donne ;
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien :
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment :
En vain par politique il fait ailleurs l'am[illegible]
[illegible] en vain par grandeur de courage,
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous panchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE.

Peut-être, mais, Seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mandier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'empereur, & l'empire ;
Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder si je vaux bien un roi.
J'apperçois Domitie, & lui céde la place.

SCENE II.

DOMITIE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

JE vais me retirer, Seigneur, ſi je vous chaſſe;
Et j'ai des intérêts que vous ſervez trop bien,
Pour arrêter le cours d'un ſi long entretien.

DOMITIAN.

Je faiſois à la reine une offre de ſervice,
Qui peut vous aſſurer le rang d'impératrice,
Madame, & ſi j'en ſuis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autre que pour vous.
Eſt-ce vous mal ſervir?

DOMITIE.

Quoi, Madame, il vous aime?

BÉRÉNICE.

Non, mais il me le dit, Madame.

DOMITIE.

Lui?

BÉRÉNICE.

Lui-même.
Eſt-ce vous offenſer que m'offrir vos refus,
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne ſai ſi je puis vous dire s'il m'offenſe,
Quand vous vous préparez à prendre ſa défenſe.

BÉRÉNICE.

Et moi, je ne ſai pas s'il a droit de changer;
Mais je ſai que l'amour ne peut déſobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le savez, Madame, & si c'est vous trahir,
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse?
Il cherche une révolte, & s'en laisse charmer,
Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & même en ma présence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit;
La preuve est convaincante, & l'exemple suffit.

BÉRÉNICE.

Il suffit pour vous croire, & non pas pour le suivre.

DOMITIE.

Allez, sous quelques loix qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens, mais vous pouviez, Seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée:
Si vous vouliez passer pour véritable amant,
Il falloit espérer jusqu'au dernier moment,
Il vous falloit...

DOMITIAN.

Hé bien, puisqu'il faut que j'espere,
Madame, faites grace à l'empereur mon frere,
A la reine, à vous-même enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paroît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'état qu'il falloit mieux combattre
Assez & trop long-temps nous ont gênés tous quatre;
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimere en Tite, en vous l'ambition.

Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes
Qui dès que je vous vis charmérent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas,
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas,
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire?
Est-ce un crime pour moi que l'aînesse d'un frere?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui,
Pour avoir vû le jour deux lustres après lui,
Comme si de mon choix il dépendoit de naître
Dans le temps qu'il falloit pour devenir son maître?

[*à Bérénice.*]

Au nom de votre amour, & de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chérement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable.
Faites-la partager à cette inéxorable,
Dissipez la fierté d'une injuste rigueur,
Pour juge entre elle, & moi, je ne veux que son cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.

[*à Domitie.*]

Adieu, Madame. Adieu, trop aimable ennemie.

SCENE III.

BÉRÉNICE, DOMITIE, PHILON.

BÉRÉNICE.

LEs intérêts du prince avancent trop le mien,
Pour vous oser, Madame, importuner de rien,
Et l'incivilité de la moindre priére
Sembleroit vous presser de me rendre son frére.

Tout ce qu'en sa faveur je croi m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,
C'est de vous faire voir ce que hazarde une ame
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flamme,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs,
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choses, Madame, auront changé de face,
Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement
Sur le choix, ou du prince, ou de quelqu'autre amant.
Agréez cependant un respect qui m'améne
Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine,
Car je n'ose douter que déja l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage,
D'être ici la premiére à rendre un juste hommage,
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la premiére à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome,
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BÉRÉNICE.

A vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne,
J'aurois eu quelque peine à vous croire si bonne,
Et je recevrois l'offre avec confusion,
Si je n'y soupçonnois un peu d'illusion.
Quoi qu'il en soit, Madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontés,
Et que celle des deux qui sera satisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.

J'ai vû Tite se rendre au peu que j'ai d'appas,
Je ne l'espere plus, & n'y renonce pas.
Il peut se souvenir dans ce grade sublime
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siége pour lui je hazardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, & mes peuples leur sang;
Et que s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don, qu'une reconnoissance.

DOMITIE.

Ce sont-là de grands droits, & si l'amour s'y joint;
Je dois craindre une chûte à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée, & détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du dieu que j'ai servi.
C'est par-là qu'il vous doit cette haute fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelqu'autre fois nous suivrons ce discours.

BÉRÉNICE.

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours;
J'en suis au déséspoir, & vous en fais excuse.

DOMITIE.

Dans quatre jours, Madame, on verra qui s'abuse.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Quel caprice, Philon, l'améne jusqu'ici
M'expliquer elle-méme un si cuisant souci?
Tite après mon départ l'auroit-il maltraitée?

PHILON.

Après votre départ il l'a soudain quittée,
Madame, & s'est défait de cet esprit jaloux
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE.

Ainsi tout est égal, s'il me chasse, il la quitte;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite,
Il marque trop pour moi son infidélité,
Voi de ses derniers mots quelle est la dureté.
Qu'on la serve, a-t-il dit, *comme elle fut servie*
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint :
Il fait en liberté ce qu'il faisoit contraint,
Cet ordre de sortir [illegible]
N'a plus pour excuser l'autorité d'un pere,
Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attens un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Vouloit pour se remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu si-tôt vos entretiens,
Je lisois dans ses yeux qu'il évitoit les siens,
Qu'il fuyoit l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame, & vous voyez si j'en sai bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BÉRÉNICE, FLAVIAN, PHILON.

BÉRÉNICE.

Me cherchez-vous, Seigneur, après m'avoir chassée?

TITE.

Vous avez sû mieux lire au fond de ma pensée,
Madame, & votre cœur connoît assez le mien,
Pour me justifier, sans que j'explique rien.

BÉRÉNICE.

Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne, au prince votre frere?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de votre ame?
Le pouvez-vous, Seigneur?

TITE.

Le croyez-vous, Madame?

BÉRÉNICE.

Hélas, que j'ai de peur de vous dire que non!
J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai sû ce don;
Mais à de tels courroux l'ame en vain se confie;
A peine je vous vois, que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez,
Que de crimes! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, Seigneur, faut-il que je ne vous accuse,
Que pour dire aussi-tôt que c'est moi qui m'abuse,

Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux,
Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose,
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose:
Accusez-moi plûtôt, Seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimeres d'état, vos indignes scrupules
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules?
En souffrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame si ravie,
Que pour peu qu'il durât j'oublierois Domitie.
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours? O cieux!
Dans quatre jours, Seigneur, y voudrez-vous mes yeux?
Vous plaisez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je serve de victime à ce grand hyménée,
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel
J'aille de votre main attendre un coup mortel?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme?
Vous y préparez-vous sans trouble & sans alarme;
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en réjaillit-il rien jusque dans votre cœur?

TITE.

Hélas, Madame, hélas! Pourquoi vous ai-je vue;
Et dans quel contretemps êtes-vous revenue?
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas
M'avoit assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence & le temps m'avoient fait quelque grace,
J'en craignois un peu moins les malheurs du passe;
Je souffrois Domitie, & d'assidus efforts
M'avoient malgré l'amour fait maître du dehors;
La contrainte sembloit tourner en habitude,
Le joug que je prenois m'en paroissoit moins rude;

Et j'allois être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous,
J'allois...

BÉRÉNICE.

N'achevez point, c'est-là ce qui me tue;
Et je pourrois souffrir votre hymen à ma vûe,
Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raison d'état,
Qui de ses grands ayeux n'eût reçû rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom, qui fût considérable.
Il s'est assez puni de son manque de foi,
Me dirois-je, *& son cœur n'en est pas moins à moi.*
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage,
Et pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frere,
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire,
L'hymen achevera de me faire oublier,
Elle aura votre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grace, épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie,
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, & me laisse le cœur.

TITE.

Domitie aisément souffriroit ce partage,
Ma main satisferoit l'orgueil de son courage,
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE.

N'importe, ayez pitié, Seigneur, de ma foiblesse,
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse;
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi,
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi?

TITE.

Domitie est le choix de Rome, & de mon pere,
Ils crûrent à propos de l'ôter à mon frere,

De crainte que ce cœur jeune & présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidéle,
Rome qui l'a choisie y consentira-t-elle?

BÉRÉNICE.

Quoi, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?
Que faites-vous, Seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi:
Elle affermit, ou rompt le don de vôtre foi!
Ah! Si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur Romain;
Ou plûtôt des Romains tel est le dur caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejettant d'un roi le nom plus que les loix,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux, & vos yeux adorés
Verroient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y falloit hazarder que ma vie
Si ma perte aussi-tôt de la vôtre suivie...

BÉRÉNICE.

Non, Seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
A hazarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur,
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée acheverent l'ouvrage
Qu'avoit des légions ébauché le suffrage:

Il m'eſt trop précieux pour le mettre au hazard,
Et j'y pourrois, Seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermiſſant votre heureuſe fortune
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'euſſe eu moins pour elle, ou de zéle, ou de foi,
Vous ſeriez moins puiſſant, mais vous ſeriez à moi,
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurois pour époux l'amant qui m'a charmée,
Et je poſſéderois dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Hé bien, Madame, il faut renoncer à ce titre
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre;
Allons dans vos états m'en donner un plus doux,
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour ſouveraine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra,
Et ſoit de Rome eſclave, & maître qui voudra.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus temps, ce nom ſi ſujet à l'envie
Ne ne ſe quitte jamais, Seigneur, qu'avec la vie,
Et des nouveaux Céſars la tremblante fierté
N'oſe faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois eſt toujours puniſſable.
Ce fut par-là qu'Othon ſe traita de coupable,
Par-là Vitellius mérita le trépas,
Et vous n'auriez par tout qu'aſſaſſins ſur vos pas.

TITE.

Que faire donc, Madame?

BÉRÉNICE.

Aſſurer votre vie,
Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais, adieu, ſur ce point ſi vous pouvez douter,
Ce n'eſt pas moi, Seigneur, qu'il en faut conſulter.

TITE *à Bérénice qui sort.*

Non, Madame, & dût-il m'en coûter trône & vie;
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel, si vous ne voulez qu'elle régne en ces lieux,
Que vous m'étes cruel de la rendre à mes yeux!

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

AVez-vous sû, Philon, quel bruit & quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON.

Oui, Madame, j'ai vû presque tous vos amis,
Et sû d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui panchent la balance
Vers l'extrême hauteur, ou l'extrême indulgence;
La plûpart d'eux embrasse un avis modéré,
Par qui votre retour n'est pas déshonoré;
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte.
La fiére Domitie est par tout la plus forte,
La vertu de son pere, & son illustre sang
A son ambition assurent ce haut rang;
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,
Madame, & quant à vous, voici ce qu'ils en disent.
Elle a bien servi Rome, il le faut avouer,
L'empereur & l'empire ont lieu de s'en louer,
On lui doit des honneurs, des titres sans exemples;
Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
Et sert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui se fasse révérer,
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
On peut lui prodiguer des villes, des Royaumes,
Il est des rois pour elle, & déja Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom;

Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte,
Qu'elle régne avec lui sans nous faire d'insulte.
Si ce trône & le sien ne lui suffisent pas,
Rome est prête d'y joindre encor d'autres états,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juste & plein effet de sa reconnoissance.

BÉRÉNICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enleve point le seul où je prétens.
Elle n'a point de part en ce que je mérite,
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite:
Si j'ai vû sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul que j'ai tout immolé.
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurois servi Solyme, ou péri dans sa perte;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste & vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre chose?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose.
De cet hymen, dit-on, *les nœuds si desirés*
Serviront de prétexte à mille conjurés,
Ils pourront soulever jusqu'à son propre frere.
Il se voulut jadis cantonner contre un pere
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il se faisoit le chef de la rébellion,
Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevoit les plus braves;
Et les deux bords du Rhin l'auroient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur.
Il aime Domitie, & régne dans son ame,
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme;
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition,
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BÉRÉNICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah, Madame, je tremble
A vous dire encor...

BÉRÉNICE.

Quoi?

PHILON.

Que le sénat s'assemble.

BÉRÉNICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler,
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causé les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pourront bien après vous mettre sur les rangs.

BÉRÉNICE.

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir,
Pour trouver hautement l'art de me retenir,
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage,
Et l'ardeur de me nuire achevera l'ouvrage.
Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétens
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontens.
Je ne puis jetter l'œil sur ce que je suis née
Sans voir que de périls suivront cet hyménée;
Mais pour y parvenir s'il faut trop hazarder,
Je veux donner le bien que je n'ose garder,
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette ame sans égale,
Qu'en dépit des Romains, leur digne souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main,
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian, contre tous leurs arrêts
Il n'est pas malaisé d'unir nos intérêts.

SCENE II.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON, ALBIN.

BÉRÉNICE.

Auriez-vous au ſénat, Seigneur, aſſez de brigue,
Pour combattre & confondre une inſolente ligue?
S'il ne s'aſſemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y ſuis accoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame eſt charmée:
L'audacieux décret de mon baniſſement
Met votre Domitie aux bras d'un autre amant,
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile
Sa conquête pour vous n'en eſt pas plus facile.
Voyez ſi votre amour ſe veut laiſſer ravir
Cet unique ſecours qui pourroit le ſervir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, Madame, & mon ingrate
En a déja conçû quelque eſpoir qui la flatte;
Mais je puis dire auſſi que le rang que je tiens
M'a fait aſſez d'amis pour oppoſer aux ſiens,
Et que ſi dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui ſeul nous peut déplaire.
Non que tout cet eſpoir ne coure grand hazard,
Si votre amant volage y prend la moindre part,

On

On l'aime, & si son ordre à nos amis s'oppose,
Leur plus fidéle ardeur osera peu de chose.

BÉRÉNICE.

Ah! Prince, je mourrai de honte & de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur;
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de temps, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril si grand.
Peut-être ainsi que vous ce dessein le surpend;
Mais je crains qu'après tout son ame irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BÉRÉNICE.

Quelques efforts qu'on fasse, & quelque art qu'on déploie,
Je vous répons de tout, pourvû que je le voie,
Et je ne croi pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat, qu'il m'ôte, ou me donne l'empire;
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

SCENE III.

DOMITIE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRince, ſi vous m'aimez, l'occaſion eſt belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime? Eſt-il un amant plus fidéle?
Mais, Madame, ſachons ce que vous ſouhaitez.

DOMITIE.

Vous me ſervirez mal, puiſque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut, que ce qu'il veut lui-même;
Mais puiſque j'ai beſoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous;
A lui, qui n'oſe plus m'aimer en ſa préſence,
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont ſervir un amour,
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, Seigneur, il faut ſauver ma gloire,
M'aſſurer par vos ſoins une pleine victoire.
Il faut...

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi ſeroit-il ſi honteux?
Suis-je indigne de vous? Suis-je ſi peu de choſe,
Que toute votre gloire à mon amour s'oppoſe?
Ne voit-on plus en moi ce que vous eſtimiez,
Et ſuis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez!

DOMITIE.

Non, mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une reine étrangere...

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrois que l'empereur mon frere
En prît d'autres pour vous, ranimât mon espoir,
Et pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas, s'il me donne le change;
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'est du nom Romain la gloire qui vous touche,
Madame? Et vous l'avez au cœur comme en la bouche?
Ah, que le nom de Rome est un nom précieux
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire!
Parlons à cœur ouvert, Madame, & dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur, & n'avez-vous qu'un amour mercénaire?

DOMITIAN.

Je n'en connois point d'autre, & ne conçois pas bien
Qu'un amant puisse plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions sentent les ames basses!

DOMITIAN.

Les dieux à qui les sert font espérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, Madame, autre exemple que vous.

N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une ſtérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos deſtins aux ſiens preſſez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de paſſion?

DOMITIE.

Peut-être en ce deſſein ne ſuis-je intéreſſée
Que par l'intérêt ſeul de ma gloire bleſſée:
Croyez-moi généreuſe, & ſoyez généreux,
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je ſai ce que je dois à l'amant qui m'oblige,
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'exige;
Et qui peut immoler ſon intérêt au mien
Peut ſe promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je ſuis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte;
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'oſe-t-il deviner?
Tous mes emportemens pour la grandeur ſuprême
Ne vous déguiſent point, Seigneur, que je vous aime;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur ſans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enleve de hauteur le rang d'impératrice?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, Seigneur, je le confeſſe;
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtreſſe,
Et laiſſez à mon choix l'effet de votre eſpoir;
Que ce ſoit une grace, & non pas un devoir,
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injuſtice!
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne ſaurois douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous eſpérez.

Epousez, j'y consens, le rang de souveraine,
Faites l'impératrice en donnant une reine,
Disposez de sa main, & pour premiére loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme?

DOMITIAN.

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme!
Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, Seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, Madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi? La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas!

DOMITIE.

C'en est assez;
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant si la reine aussi fiére que belle
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidéle;
Ne me rapportez point l'objet de son dédain,
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

ADmire ainſi que moi de quelle jalouſie
Au ſeul nom de la reine elle a paru ſaiſie,
Comme s'il importoit à ſes heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle eſt l'humeur de la plûpart des femmes.
L'amour ſous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent ſouffrir qu'il leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur ſemble une infamie,
Qui l'oſe recevoir devient leur ennemie,
Et ſans leur faire un vol on ne peut diſpoſer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuſer:
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il ſoupire,
Et qu'un don de leur part marque un reſte d'empire.
Domitie a pour vous ces communs ſentimens
Que les fiéres beautés ont pour tous leurs amans,
Et craint, ſi votre main ſe donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, & de l'autre l'amour
Feront à cette reine un empire en ſa cour.
Voilà ſa jalouſie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le ſénat n'en ſoyez point en doute,
Il aime l'empereur, & l'honore à tel point,
Qu'il ſervira ſa flamme, ou n'en parlera point.
Pour le ſtupide Claude il eut bien la baſſeſſe
D'autoriſer l'hymen de l'oncle avec la niéce;

Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déja, Seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du sénat, & je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidéle.
N'est-il point de moyen, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord sa gloire & son amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice;
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée, ou pour, ou contre vous,
Et si sa politique à vos amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-méme, ils pourront peu de chose.
Sondez ses sentimens, & réglez-vous sur eux :
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'étre heureux.
Que si son choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déja vû sensible à de tels coups,
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice, & reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit,
Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zéle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

AVez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frere?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate;
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien.
Il veut que je la serve, & ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.
Mais, Seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vûe.
Par quels ordres, grands dieux, est-elle revenue?
Je souffrois, mais enfin je vivois sans la voir,
J'allois...

DOMITIAN

N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur?

TITE.

Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde;
Comme dépositaire il faut que j'en réponde,
Un monarque a souvent des loix à s'imposer,
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux desirs de votre ame,
Si le sénat approuve une si belle flamme?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, & ne se mêle pas
De jetter dans mon ame un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude,
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt;
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la reine, y pourrai-je souscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah, que je vous plaindrois d'avoir si peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa premiére chaîne.

TITE.

Ah, s'il ne s'agissoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader,
Et pour me rendre heureux me rendre à Bérénice,
Ne seroit pas vous faire un fort grand sacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, Seigneur?

TITE.

De tout.

Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, & d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre,
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée:
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas, elle cherche à régner;
Avec vous, avec moi, n'importe la maniére,
Tout plairoit à ce prix à son humeur altiére.

Tout seroit digne d'elle, & le nom d'empereur
A mon assassin même attacheroit son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colere,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frere ?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains ;
Mais plus vous m'êtes cher, Prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines,
L'offense en est plus rude, & le courroux plus grand,
La suite plus barbare, & l'effet plus sanglant,
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frere.
Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis,
Vous étiez encor jeune, & sans vous bien connoître,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître ;
Mais les occasions renaissent aisément,
Une femme est flatteuse, un empire est charmant,
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bien-tôt les soins de s'en défendre.
Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN.

Hé bien, j'en briserai les dangereux liens,
Pour votre sûreté j'accepte ce supplice ;
Mais pour m'en consoler donnez-moi Bérénice :
Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous,
Je l'aime, & l'aimerai si votre ame y renonce.
Quoi, n'osez-vous, Seigneur, me faire de réponse ?

TITE.

Se donne-t-elle à vous, & ne tient-il qu'à moi ?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que ſon amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais ſi pour ſe venger elle répond au mien?

TITE.

Epouſez-la, mon frere, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et ſi je regagnois l'eſprit de Domitie?
Si pour moi ſa fierté ſe montroit adoucie?
Si mes vœux, ſi mes ſoins en étoient mieux reçûs,
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Epouſez-la ſans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui, rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets ſon amour eſt complice,
Et puiſqu'il l'aime aſſez pour en être jaloux
Malgré l'ambition Domitie eſt à nous.

Fin du quatrième acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

As-tu vû Bérénice? Aime-t-elle mon frere,
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire?
Me la demande-t-il de son consentement?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment;
Elle n'en peut souffrir, non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vû dans son cœur encor la même atteinte?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur? Evitez sa présence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien?

TITE.

L'en aimer davantage, & ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez,

Qu'elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'aſſoupir ; s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il eſt vrai, mais j'avois d'autres yeux,
Et je ne voyois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défere,
Il s'en fait un plaiſir, & non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'état.
Son grand cœur au-deſſus des plus dignes amorces,
A ces devoirs preſſans laiſſe toutes leurs forces,
Et ſon plus doux eſpoir n'oſe lui demander
Ce que ſa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je ſai qu'un empereur doit parler ce langage,
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage ;
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un ſoupir ſecret ;
Et quand à la raiſon j'accorde un tel empire,
Je le dis ſeulement, parce qu'il le faut dire,
Et qu'étant au-deſſus de tous les potentats,
Il me ſeroit honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un ſouverain de Rome,
Si par reſpect pour elle il doit ceſſer d'être homme,
Eteindre un feu qui plaît, ou ne le reſſentir,
Que pour s'en faire honte, & pour le démentir ?
Cette toute-puiſſance eſt bien imaginaire,
Qui s'aſſervit ſoi-même à la peur de déplaire,
Qui laiſſe au goût public régler tous ſes projets,
Et prend le plus haut rang, pour craindre ſes ſujets.
Je ne me donne point d'empire ſur leurs ames,
Je laiſſe en liberté leurs ſoupirs & leurs flammes,
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé ;
J'applaudis au bonheur d'aimer, & d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie ?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie ?
Et par quel intérêt . . .

FLAVIAN.

Ils perdroient tout en vous,
Vous faites le bonheur, & le ſalut de tous,
Seigneur, & l'univers de qui vous étes l'ame...

TITE.

Ne perds plus de raiſons à combattre ma flamme,
Les yeux de Bérénice inſpirent des avis,
Qui perſuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous expoſez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie,
Pourquoi prens-tu plaiſir à les tyranniſer ?

FLAVIAN.

Mais vous ſavez qu'il faut la perdre, ou l'épouſer ?

TITE.

En vain donc à ſes vœux tout mon amour s'oppoſe,
Périr, ou faire un crime, eſt pour moi méme choſe.
Laiſſons-lui toutefois ſoûlever des mutins,
Hazardons ſur la foi de nos heureux deſtins,
Ils m'ont promis la reine, & doivent à ſes charmes
Tout ce qu'ils ont ſoumis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur...

TITE.

Oui, Flavian, c'eſt à faire à mourir.
La vie eſt peu de choſe, & tôt, ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte ?
Nous mourons à toute heure, & dans le plus doux ſort
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flattez mieux les deſirs de votre ambitieuſe,
Et ne la changez pas de fiére en furieuſe.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Je viens savoir de vous, Seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, & mes ayeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;
Mais Bérénice est belle, & des yeux si puissans
Renversent aisément des droits si languissans.
Ce grand jour qui devoit unir mon sort au vôtre
Servira-t-il, Seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame, jusques-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice,
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome, & tous vos droits
Puissent en quatre jours m'en imposer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudroit pas tant, Seigneur, pour vous résoudre
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il réjaillît sur vous.

TITE.

Suspendez quelque temps encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer si-tôt une si belle flamme?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une femme?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez!
J'ai brisé de beaux fers, Seigneur, vous le savez,

Et mon ame sensible à l'amour comme une autre ;
En étouffe un, peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savoit triompher.
Moi, qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête ;
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me siéds, puis-je aspirer à rien,
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien ?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude,
L'ambition remplie y jette leur étude ;
Et si-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, Madame, je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'empereur,
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avoient déja pris soin de me le dire,
Seigneur, & votre reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur, & non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne,
Renonceroit au rang pour être à la personne :
Mais on a beau, Seigneur, rafiner sur ce point,
La personne & le rang ne se séparent point.
Sous les tendres brillans de cette noble amorce
L'ambition cachée attaque, presse, force,
Par-là de ses projets elle vient mieux à bout,
Elle ne prétend rien, & s'empare de tout.
L'art est grand, mais enfin je ne sai s'il mérite
La bouche d'une reine, & l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, & tout me charme en vous,
Tout m'en est précieux, Seigneur, tout m'en est doux,

Et ne ſai point ſi j'aime, ou l'empereur, ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite;
Mais je ſai qu'en l'état où je ſuis aujourd'hui
J'applaudis à mon cœur de n'aſpirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aſpire,
En ſe tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? La ſuit-il ſans eſpoir de retour?

DOMITIE.

Si c'eſt à mon égard ce qui vous inquiéte,
Le cœur ſe rend bien-tôt quand l'ame eſt ſatisfaite,
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux,
Et donner tout ce cœur ſouvent ce n'eſt que faire
D'un tréſor inviſible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il ſuffit du dehors,
Il veut bien du dedans ignorer les reſſorts;
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vûe,
Tout le reſte eſt pour eux une terre inconnue,
Et ſans importuner le cœur d'un ſouverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, & diſpoſez du reſte,
Le cœur a quelque choſe en ſoi de tout céleſte;
Il n'appartient qu'aux dieux, & comme c'eſt leur choix,
Je ne veux point, Seigneur, attenter ſur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui ſuis des dieux la plus viſible image,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout l'hommage;
Mais vous n'en avez plus, Madame, à me donner,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner,
D'autres pourront un jour vous rendre ce ſervice.
Cependant, pour régler le ſort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au ſénat,
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat;

J'attendrai son arrêt, & le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame & de cœurs,
C'est le même sénat, & d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolatrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince, indigne de son rang,
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous étes son amour, craignez d'étre sa haine,
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer,
J'attens le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu, si vous l'osez, contentez votre envie,
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux esprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pourroient ses fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée
Où par tous mes desirs je la sens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déja dit, Seigneur, pensez-y bien,
Et sur-tout de la reine évitez l'entretien,
Redoutez... Mais elle entre, & sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la foiblesse.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Hé bien, Madame, hé bien, faut-il tout hazarder,
Et venez-vous ici pour me le commander ?

BÉRÉNICE.

De ce qui m'est permis je sai mieux la mesure,
Seigneur, & j'ai pour vous une flamme trop pure,
Pour vouloir, en faveur d'un zéle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire, ayez-en de la mienne,
Je ne demande plus que pour de si beaux feux,
Votre absolu pouvoir hazarde un: *Je le veux*,
Cet amour le voudroit, mais comme je suis reine,
Je sai des souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulue ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venue, & marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vû, que pour me voir bannie ?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux,
C'en sera bien-tôt fait, ma douleur est trop vive
Pour y tenir long-temps votre attente captive,

Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;
Mais laissez-m'en choisir la funeste journée,
Et du moins jusques-là, Seigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde....

TITE.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde;
Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vûe;
Mais, ô dieux! songez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous?
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire,
Pourquoi partir, Madame, & pourquoi me le dire?
Ah, si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrois, Madame, & flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'empire, & tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE.

Daigne me préserver le ciel...

TITE.

De quoi, Madame?

BÉRÉNICE.

De voir tant de foiblesse en une si grande ame.
Si j'avois droit par-là de vous moins estimer,
Je cesserois peut-être aussi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BÉRÉNICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;

Que ce ſoit vous, Seigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre ſénat qui m'en faſſe la loi,
Faites-lui ſouvenir, quoi qu'il craigne, ou projette,
Que je ſuis ſon amie, & non pas ſa ſujette,
Que d'un tel attentat notre rang eſt jaloux,
Et que tout mon amour ne m'aſſervit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, Madame...

BÉRÉNICE.

Il n'eſt point de peut-être;
Seigneur, s'il en décide, il ſe fait voir mon maître,
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choiſi pour juge de mes vœux.

TITE.

Allez dire au ſénat, Flavian, qu'il ſe leve,
Quoiqu'il ait commencé, je défens qu'il acheve.
Soit qu'il parle à préſent de Véſuve, ou de moi,
Qu'il ceſſe, & que chacun ſe retire chez ſoi.
Ainſi le veut la reine, & comme amant fidéle
Je veux qu'il obéiſſe aux loix que je prens d'elle;
Qu'il laiſſe à notre amour régler notre intérêt,

SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BÉRÉNICE, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.

Il n'est plus temps, Seigneur, j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'ose-t-il m'ordonner ?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'état,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat,
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine,
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame...

BÉRÉNICE.

Permettez, Seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Graces au juste ciel, ma gloire en sûreté
N'a plus à redouter aucune indignité,
J'éprouve du sénat l'amour, & la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir, pour etre impératrice.
Je n'abuserai point d'un surprenant respect,
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point
suspect.

Souvent on se dédit de tant de complaisance,
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance.
Si nous avons trop vû ses flux & ses reflux
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous étes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolens caprices;
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous,
Aux zéles indiscrets tout paroît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix,
Sauvons-lui, vous & moi, la gloire de ses loix,
Rendons-lui, vous & moi, cette reconnoissance,
D'en avoir pour vous plaire affoibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits;
On nous aime, faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseroient des reines
Qui n'auroient pas, Seigneur, des ames si Romaines,
Et lui feroient peut-être avec trop de raison
Haïr votre mémoire, & détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE.

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BÉRÉNICE.

Je les vois de trop près, pour vous y hazarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême...

BÉRÉNICE.

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

TITE.

Mais, Madame, tout céde, & nos vœux exaucés...

BÉRÉNICE.

Votre cœur est à moi, j'y régne, c'est assez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.

BÉRÉNICE.

La crainte est amoureuse.
Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir,
Ma gloire ne peut croître, & peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisqu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome;
J'y vois à mes genoux le peuple, & le sénat,
Plus j'y craignois de honte, & plus j'y prens d'éclat,
J'y tremblois sous sa haine, & la laisse impuissante,
J'y rentrois exilée, & j'en sors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il se faire une si dure loi?

BÉRÉNICE.

La raison me la fait, malgré vous, malgré moi,
Si je vous en croyois, si je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Epousez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre,
Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre.
Adieu, Seigneur, je pars.

TITE.

Ah, Madame, arrêtez.

DOMITIAN.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame, est-ce le prix de vous avoir servie?
J'assure votre gloire, & vous m'ôtez la vie!

TITE.

Ne vous alarmez point, quoi que la reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurois pour vous l'ame au dernier point ingrate,

Et

Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portois ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne,
Un si noble refus n'enrichira personne,
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux;
Tout est à vous, Madame, & ne sera qu'à vous,
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BÉRÉNICE.

Le mien vous auroit fait déja ces beaux sermens,
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentimens;
Vous vous devez des fils, & des Césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces soins.
Du levant au couchant, du More jusqu'au Scythe,
Les peuples vanteront, & Bérénice, & Tite,
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.
Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire;
Prenez-y part en frere attendant que j'expire,
Allons voir Domitie, & la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux;
Et je vais lui jurer, qu'à moins que je périsse,
Elle seule y tiendra celui d'impératrice.
Est-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

Ah, c'en est trop, Seigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec sa flamme.

BÉRÉNICE.

Allons, Seigneur, ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié.

TITE.

Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avoit jurée,
Prince, & ce jour pour nous si noir, si rigoureux;
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

FIN.

PULCHÉRIE,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

AU LECTEUR.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Arcadius, & sœur du jeune Théodose, a été une princesse très-illustre, & dont les talens étoient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frere, dont elle avoit reconnu la foiblesse, & s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrace, qu'elle passa loin de la cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avoient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettroit de garder sa virginité, qu'elle avoit vouée, & consacrée à Dieu. Comme il étoit déja assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, & elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa

l'en dédire. Elle paſſoit alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna ſept, & eut pour ſucceſſeur Léon, que ſes excellentes qualités firent ſurnommer le grand. Le patrice Aſpar le ſervit à monter au trône, & lui demanda pour récompenſe l'aſſociation à cet empire, qu'il lui avoit fait obtenir. Le refus de Léon le fit conſpirer contre ce maître qu'il s'étoit choiſi ; la conſpiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'hiſtoire. Je ne veux point prévenir votre jugement ſur ce que j'y ai changé, ou ajouté, & me contenterai de dire, que bien que cette piéce ait été reléguée dans un lieu où on ne vouloit plus ſe ſouvenir qu'il y eût un théatre, bien qu'elle ait paſſé par des bouches pour qui on n'étoit prévenu d'aucune eſtime, bien que ſes principaux caracteres ſoient contre le goût du temps, elle n'a pas laiſſé de peupler le déſert, de mettre en crédit des acteurs, dont on ne connoiſſoit pas le mérite, & de faire voir qu'on n'a pas toujours beſoin de s'aſſujettir aux entêtemens

du ſiécle, pour ſe faire écouter ſur la ſcéne. J'aurai de quoi me ſatisfaire, ſi cet ouvrage eſt auſſi heureux à la lecture qu'il l'a été à la repréſentation, & ſi j'oſe ne vous diſſimuler rien, je me flatte aſſez pour l'eſpérer.

ACTEURS.

PULCHÉRIE, impératrice d'orient.

MARTIAN, vieux ſénateur, miniſtre d'état ſous Théodoſe le jeune.

LÉON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Iréne.

IRÉNE, ſœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

La ſcéne eſt à Conſtantinople, dans le palais impérial.

PULCHÉRIE,

COMEDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHÉRIE.

JE vous aime, Léon, & n'en fais point mystere;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire,
Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçû par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit, sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.

Ma passion pour vous généreuse & solide
A la vertu pour ame, & la raison pour guide;
La gloire pour objet, & veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre, & l'univers, & moi.
Mon ayeul Théodose, Arcadius mon pere,
Cet empire quinze ans gouverné pour un frere,
L'habitude à régner, & l'horreur d'en décheoir,
Vouloient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai crû digne, & dans ces espérances
Dont un panchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas nous portoient à l'empire,
J'avois réduit mon frere à ne m'en point dédire,
Il vous y donnoit part, & j'étois toute à vous;
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, & le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse, & déchirent les flancs.
Je vois de tous côtés des partis & des Ligues,
Chacun s'entre-mesure, & forme ses intrigues;
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de César,
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son pere Ardabure,
Qui terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier,
Et rassurant par-là nos aigles alarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous;
Mais à moins que ce rang, plus d'amour, point d'époux.
Il faut, quelques douceurs que cet amour propose,
Le trône, ou la retraite au sang de Théodose,

Et si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LÉON.

Je vous suivrois, Madame, & du moins sans ombrage
De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage,
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrois de douleur d'être indigne de vous,
J'y mourrois à vos yeux en adorant vos charmes :
Peut-être essuyriez-vous quelqu'une de mes larmes ;
Peut-être ce grand cœur qui n'ose s'attendrir,
S'y défendroit si mal de mon dernier soupir,
Qu'un éclat imprévû de douleur & de flamme
Malgré vous à son tour voudroit suivre mon ame.
La mort qui finiroit à vos yeux mes ennuis
Auroit plus de douceur que l'état où je suis.
Vous m'aimez, mais, hélas! quel amour est le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pancher vers un autre?
Que servent ces desirs qui n'auront point d'effet,
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait,
Et que peut cet amour dont vous étes maîtresse,
Cet amour dont le trône a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprême degré,
D'un titre qui l'allume & l'éteint à son gré?
Ah, ce n'est point par-là que je vous considere,
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chere.
Là, mes yeux sans relâche attachés à vous voir,
Feroient de mon amour mon unique devoir,
Et mes soins réunis à ce noble esclavage
Sauroient de chaque instant vous rendre un plein hommage.
Pour être heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes soins d'une flamme si pure
Deviennent partagés à toute la nature?
Ah, que mon cœur, Madame, a lieu d'être alarmé,
Si sans être empereur je ne suis plus aimé!

PULCHÉRIE.

Vous le ſerez toujours, mais une ame bien née
Ne confond pas toujours l'amour & l'hyménée.
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir;
L'hyménée a de plus leur gloire à ſoutenir;
Et je vous l'avouerai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naiſſance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux deſirs n'y ſervent qu'à gêner,
Ce qu'on ſe doit, combat ce qu'on ſe veut donner;
L'amour gémit en vain ſous ce devoir ſévere.
Ah, ſi je n'avois eu qu'un ſénateur pour pere!
Mais mon ſang dans mon ſexe a mis les plus grands cœurs,
Eudoxe & Placidie ont eu des empereurs,
Je n'oſe leur céder en grandeur de courage,
Et malgré mon amour je veux même partage;
Je penſe en être ſûre, & tremble toutefois,
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LÉON.

Qu'avez-vous à trembler? Quelque empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom adoré du peuple, & de la cour
Soutiendra votre gloire, & vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aſpar, & leurs ſemblables,
Parés de ce grand nom, vous deviendront aimables;
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux,
En eux, ainſi qu'en moi, ſera charmant pour vous.

PULCHÉRIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuſte,
D'attacher tout mon cœur au ſeul titre d'Auguſte!
Quoi que de ma naiſſance exige la fierté,
Vous ſeul ferez ma joie, & ma félicité,
De tout autre empereur la grandeur odieuſe...

LÉON.

Mais vous l'épouſerez, heureuſe, ou malheureuſe!

PULCHÉRIE.

Ne me pressez point tant, & croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LÉON.

Il vous inspirera quelque sage douleur,
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands rivaux...

PULCHÉRIE.

Ils ont tous des maîtresses.

LÉON.

Le trône met une ame au-dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang:
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pû faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a crû ce cœur trop prévenu pour moi,
Mais se voyant au trône, & moi dans la poussiére;
Il se promettra tout de votre humeur altiére,
Et s'il met à vos piéds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHÉRIE.

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience;
Seigneur, j'ai l'ame fiére, & tant de prévoyance
Demande à la souffrir encor plus de bonté,
Que vous ne m'avez vû jusqu'ici de fierté;
Je ne condamne point ce que l'amour inspire,
Mais enfin on peut craindre, & ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis;
Vous avez mes souhaits, vous aurez mes amis,
De ceux de Martian vous aurez le suffrage;
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertus que d'âge;
Et s'il briguoit pour lui, ses glorieux travaux
Donneroient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LÉON.

Notre empire, il eſt vrai, n'a point de plus grand homme,
Séparez-vous du rang, Madame, & je le nomme.
S'il me peut enlever celui de ſouverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main:
Ses vertus le pourroient, mais je vois ſa vieilleſſe.

PULCHÉRIE.

Quoi qu'il en ſoit, pour vous ma bonté l'intéreſſe,
Il s'eſt plû ſous mon frere à dépendre de moi,
Et je me viens encor d'aſſurer de ſa foi.
Je vois entrer Iréne, Aſpar la trouve belle,
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle,
Et comme en ce deſſein rien n'eſt à négliger,
Voyez ce qu'une ſœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHÉRIE, LÉON, IRÉNE.

PULCHÉRIE.

M'Aiderez-vous, Iréne, à couronner un frere?

IRÉNE.

Un ſi foible ſecours vous eſt peu néceſſaire,
Madame, & le ſénat...

PULCHÉRIE.

N'en agiſſez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens, & vos ſoins à mes ſoins,
Et montrons ce que peut en cette conjončture
Un amour ſecondé de ceux de la nature.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE III.

LÉON ; IRÉNE.

IRÉNE.

Vous ne me dites rien ;
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien ?

LÉON.

A dire vrai, ma sœur, je ne sai que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une priére indigne de réponse ;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est-là ce qui me force à garder le silence,
Je me répons pour vous à tout ce que je pense,
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRÉNE.

J'ignore encor quel fruit je pourrois en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre,
Sur vous, & sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse :
Jamais pour notre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point, que si vous l'en croyez,
Il ne peut être heureux, que vous ne le soyez.
Non que votre bonheur fortement l'intéresse ;
Mais sachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.

Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il différe:
Du reste, à Pulchérie il prend grand soin de plaire.
Avec exactitude il suit toutes ses loix,
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois,
Votre tête au péril à toute heure exposée
M'a pour vous & pour moi presque désabusée.
La gloire d'un ami, la haine d'un rival
La hazardoient peut-être avec un soin égal.
Le temps est arrivé qu'il faut qu'il se déclare,
Et de son amitié l'effort sera bien rare,
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra, mais quoi qu'il vous promette,
N'en ayons pas, Seigneur, l'ame moins inquiéte;
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui,
Et lors, en ma faveur quoi que l'amour oppose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose,
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux,
Pour mettre la princesse au rang de ses ayeux.
Son cœur suivra le scéptre en quelque main qu'il brille;
Si Martian l'obtient, il aimera sa fille,
Et l'amitié du frere, & l'amour de la sœur,
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.
En un mot, ma fortune est encor fort douteuse,
Si vous n'étes heureux, je ne puis être heureuse,
Et je n'ai plus d'amant, non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voie affermi.

LÉON.

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRÉNE.

Je pense le connoître à l'égal de moi-même;
Mais croyez-moi, Seigneur, & l'empire est à vous.

LÉON.

Ma sœur!

IRÉNE.

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LÉON.

N'y perdons aucun temps. Hâtez-vous de m'instruire,
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire,
Et si votre bonheur peut dépendre du mien...

IRÉNE.

Apprenez le secret de ne hazarder rien.
N'agissez point pour vous, il s'en offre trop d'autres,
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat;
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servi l'état.
Vous les passez peut-être en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué l'occasion, & l'âge,
Vous n'avez commandé que sous des généraux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.
Proposez la princesse, elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages;
Tant qu'a vécu son frere, elle a régné pour lui,
Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui,
On vit depuis quinze ans sous son obéissance,
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance;
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudroit-elle de vous une action plus belle,
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LÉON.

Ah, que c'est me donner un conseil salutaire!
A-t-on jamais vû sœur qui servît mieux un frere?
Martian avec joie embrassera l'avis,
A peine parle-t-il, que les siens sont suivis,
Et puisqu'à la princesse il a promis un zéle
A [illegible] pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,

Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur, qu'en faveur d'un amant.

IRÉNE.

Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sûre.

LÉON.

Aspar vient, faites-lui, ma sœur, quelque ouverture;
Voyez...

IRÉNE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager,
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger,
Il est ambitieux, adroit, & d'un mérite...

SCENE IV.

ASPAR, LÉON, IRÉNE.

LÉON *à Aspar.*

Vous me pardonnez bien, Seigneur, si je vous quitte:
C'est suppléer assez à ce que je vous doi,
Que vous laisser ma sœur qui vous plaît plus que moi.

ASPAR.

Vous m'obligez, Seigneur, mais en cette occurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.
Du sort de l'univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde, & peut me regarder,
Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisés pourront céder à d'autres.
Agissons de concert, & sans être jaloux
En ce grand coup d'état, vous de moi, moi de vous;
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire,
Fera de son ami son collégue à l'empire,
Et pour nous l'assurer, voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jetter tant de vœux;

Quel nom feroit plus propre à s'attirer le reste.
Pour moi, j'y suis tout prêt, & dès ici j'atteste...

LÉON.

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien,
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrois de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ai pas, Seigneur, le moindre ombrage,
Et l'amitié voudroit vous en donner ma foi;
Mais c'est à la princesse à disposer de moi,
Je ne puis que par elle, & n'ose rien sans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choisir l'amant le plus fidéle,
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit,
Mais ce n'est pas, Seigneur, le point dont il s'agit:
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut...

LÉON.

Que voulez-vous? J'adore Pulchérie;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'espere en ce doux titre, & j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du trône, & non d'une maîtresse.

LÉON.

Je vais faire, Seigneur, votre offre à la princesse,
Elle sait mieux que moi les besoins de l'état.
Adieu, je vous dirai sa réponse au sénat.

SCENE V.

ASPAR, IRÉNE.

IRÉNE.

IL a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oui, Madame, & j'avoue
Qu'avec quelque raiſon la princeſſe s'en loue :
Mais j'aurois ſouhaité qu'en cette occaſion
L'amour concertât mieux avec l'ambition,
Et que ſon amitié s'en laiſſant moins ſéduire,
Ne nous expoſât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder :
M'aimeriez-vous encor ſi j'oſois lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes ſoins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

IRÉNE.

Seigneur, lorſque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur,
Vous pouviez être heureux ſans m'apporter ce titre :
Mais du ſort de Léon Pulchérie eſt l'arbitre,
Et l'orgueil de ſon ſang avec quelque raiſon
Ne peut ſouffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant qne ce cher frere épouſe la princeſſe,
Il faut que le pouvoir s'uniſſe à la tendreſſe,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite, & l'excès de l'amour.
M'aimeriez-vous aſſez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frere,
Vous, qui dans votre amour avez pû ſans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui

Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connoître
Que s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être.

ASPAR.

C'est aller un peu vîte, & bien-tôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, & jamais une ardeur plus sincere...

IRÉNE.

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frere?

ASPAR.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur?
Est-ce m'aimer, que mettre à ce prix mon bonheur?
Moi, qu'on a vû forcer trois camps, & vingt murailles,
Moi, qui depuis dix ans ai gagné sept batailles,
N'ai-je acquis tant de nom, que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi,
Que pour m'en faire un maître, & m'attacher moi-même
Un joug honteux au front au lieu d'un diadême?

IRÉNE.

Je suis plus raisonnable, & ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste auroit fait davantage,
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage;
Un grand cœur les dédaigne, & le siécle a changé;
A s'aimer de plus près on se croit obligé,
Et des vertus du temps l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, & les siécles passés...

IRÉNE.

Elle n'est pas, Seigneur, peut-être où vous pensez;
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hazarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous;
Vous vous attirerez sa haine & son courroux,

Son amour l'intéresse, & son ame hautaine...

ASPAR.

Qu'on me fasse empereur, & je crains peu sa haine.

IRÉNE.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaisir! Quel trouble! Et quelle ignominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie!
Non, Seigneur, croyez-moi, n'allez point au sénat;
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat,
Qu'il sera glorieux que sans briguer personne
Ils fassent à vos piéds apporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendié de voix!
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte,
Et vous désavouerez tous ceux de vos amis,
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR.

A ces hauts sentimens s'il me falloit répondre,
J'aurois peine, Madame, à ne me point confondre.
J'y vois beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art,
Et ce que j'en puis dire à la hâte, & sans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer si savante,
C'est être bonne sœur, & dangereuse amante.
L'heure me presse, adieu. J'ai des amis à voir,
Qui sauront accorder ma gloire & mon devoir,
Le ciel me prêtera par eux quelque lumiére
A mettre l'un & l'autre en assurance entiére,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frere, à la princesse, à moi.

IRÉNE *seule.*

Perfide, tu n'es pas encore où tu te penses,
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vû tes espérances,
De ton amour pour moi je vois l'illusion;
Mais tu n'en sortiras qu'à ta confusion.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

Notre illustre princesse est donc impératrice,
Seigneur ?

MARTIAN.

A ses vertus on a rendu justice.
Léon l'a proposée, & quand je l'ai suivi,
J'en ai vû le sénat au dernier point ravi.
Il a réduit soudain toutes ses voix en une,
Et s'est débarrassé de la foule importune,
Du turbulent espoir de tant de concurrens,
Que la soif de régner avoit mis sur les rangs.

JUSTINE.

Ainsi voilà Léon assuré de l'empire.

MARTIAN.

Le sénat, je l'avoue, avoit peine à l'élire,
Et contre les grands noms de ses compétiteurs
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs.
Non qu'il n'ait du mérite, & que son grand courage
Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
On n'a point vû si-tôt tant de rares exploits :
Mais, & l'expérience, & les premiers emplois,
Le titre éblouissant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin grossir la renommée,
Tout cela veut du temps ; & l'amour aujourd'hui
V[illegible] qu'un jour son nom feroit pour lui.

JUSTINE.

Hélas, Seigneur!

MARTIAN.

Hélas, ma fille! Quel mystere
T'oblige à soupirer de ce que dit un pere?

JUSTINE.

L'image de l'empire en de si jeunes mains
M'a tiré ce soupir pour l'état que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérêt public rarement on soupire,
Si quelque ennui secret n'y mêle son martyre:
L'un se cache sous l'autre, & fait un faux éclat;
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'état.

JUSTINE.

A mon âge un soupir semble dire qu'on aime;
Cependant vous avez soupiré tout de même,
Seigneur, & si j'osois vous le dire à mon tour...

MARTIAN.

Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour,
Je le sai, mais enfin chacun a sa foiblesse.
Aimerois-tu Léon?

JUSTINE.

Aimez-vous la princesse?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable,
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
On s'en hait, & ce mal qu'on n'ose découvrir
Fait encor plus de peine à cacher, qu'à souffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne;
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toi,
T'imposent de le taire une éternelle loi.
J'aime, & depuis dix ans ma flamme & mon silence
Font à mon triste cœur égale violence:

J'écoute

J'écoute la raiſon, j'en goûte les avis,
Et les plus écoutés ſont les plus mal ſuivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris & retombe,
Cent fois je me révolte, & cent fois je ſuccombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un ſi rare objet s'évanouit ſoudain.

JUSTINE.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne,
Quand à ſon cher Léon c'eſt donner ſa perſonne ?

MARTIAN.

Appren que dans un âge uſé comme le mien,
Qui n'oſe ſouhaiter, ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'oſant rien pour ſoi, le ſert contre ſoi-même.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, de quoi ſoupirez-vous ?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'eſt pas moins jaloux,
Et ces deſirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on eſt d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gênées !
Que n'ai-je vû le jour quelques luſtres plus tard,
Diſois-je, en ſes bontés peut-être aurois-je part,
Si le ciel n'oppoſoit auprès de la princeſſe
A l'excès de l'amour le manque de jeuneſſe.
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devois-je être le ſeul qui ne pût eſpérer ?
J'aimois quand j'étois jeune, & ne déplaiſois guére,
Quelquefois de ſoi-même on cherchoit à me plaire,
Je pouvois aſpirer au cœur le mieux placé,
Mais, hélas ! j'étois jeune, & ce temps eſt paſſé.
Le ſouvenir en tue, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpéce de rage.

On le répousse, on fait cent projets superflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, Seigneur, empêcher le retour,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ai-je regardé, comme tu le regardes,
Moi qui me figurois que ma caducité
Près de la beauté même étoit en sûreté?
Je m'attachois sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs, & fort de ma foiblesse;
Et quand je ne pensois qu'à remplir mon devoir,
Je devenois amant sans m'en appercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment saisie
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie:
Tout ce qui l'approchoit vouloit me l'enlever,
Tout ce qui lui parloit cherchoit à m'en priver,
Je tremblois qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle;
Je les haïssois tous, comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvois souffrir qu'on s'enrichît d'un bien,
Que j'enviois à tous, sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable!
D'aimer plus qu'eux ensemble, & n'oser de ses feux;
Quelques ardens qu'ils soient, se promettre autant qu'eux!
On auroit deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avoit fait tant de gêne;
L'auguste Pulchérie avoit beau me ravir,
J'attendois à la voir qu'il la fallût servir.
Je fis plus, de Léon j'appuyai l'espérance,
La princesse l'aima, j'en eus la confiance,
Et la dissuadai de se donner à lui,
Qu'il ne fût de l'empire, ou le maître, ou l'appui.

Ainſi, pour éviter un hymen ſi funeſte,
Sans rendre heureux Léon, je détruiſois le reſte,
Et mettant un long terme au ſuccès de l'amour,
J'eſpérois de mourir avant ce triſte jour.
Nous y voilà, ma fille, & du moins j'ai la joie
D'avoir à ſon triomphe ouvert l'unique voie,
J'en mourrai du moment qu'il recevra ſa foi;
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moi.
J'ai caché ſi long-temps l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aye enfin il s'évapore,
L'aigreur en diminue à te le raconter;
Fais-en autant du tien, c'eſt mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot ſuffit pour ne vous en rien taire,
Le même aſtre a vû naître, & la fille, & le pere;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'évaporer, reſpecte ma pudeur.
Je ſuis jeune, & l'amour trouvoit une ame tendre,
Qui n'avoit ni le ſoin, ni l'art de ſe défendre:
La princeſſe qui m'aime, & m'ouvroit ſes ſecrets
Lui prêtoit contre moi d'inévitables traits,
Et toutes les raiſons dont s'appuyoit ſa flamme
Etoient autant de dards qui me traverſoient l'ame.
Je pris, ſans y penſer, ſon exemple pour loi,
Un amant digne d'elle eſt trop digne de moi,
Diſois-je, & s'il brûloit pour moi, comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrois ſon zéle.
Plus elle m'en peignoit les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes ſens étoient flattés.
D'un illuſtre avenir l'infaillible préſage
Qu'on voit ſi hautement écrit ſur ſon viſage,
Son nom que je voyois croître de jour en jour,
Pour moi, comme pour elle, étoient dignes d'amour.
Je les voyois d'accord d'un heureux hyménée;
Mais nous n'en étions pas encore à la journée:
Quelque obſtacle imprévû rompra de ſi doux nœuds,
[illegible]ſe, & le temps éteint les plus beaux feux,

C'eſt ce qui m'inſpiroit l'aimable rêverie,
Dont juſqu'à ce grand jour ma flamme s'eſt nourrie ;
Mon cœur qui ne vouloit déſeſpérer de rien,
S'en faiſoit à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaiſir quand notre ame bleſſée
Autour de ce qu'elle aime eſt toute ramaſſée!
Vous le ſavez, Seigneur, & comme à tous propos
Un doux je ne ſai quoi trouble notre repos,
Un ſommeil inquiet ſur de confus nuages
Eleve inceſſamment de flatteuſes images,
Et ſur leur vain rapport fait naître des ſouhaits,
Que le réveil admire, & ne dédit jamais.
Ainſi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartois l'idée en m'abuſant moi-même :
Mais il faut renoncer à des abus ſi doux,
Et je me vois, Seigneur, au même état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, & c'eſt un avantage
Que n'oſe ſe permettre un amant de mon âge.
Choiſis qui tu voudras, je ſaurai l'obtenir :
Mais écoutons Aſpar qne j'apperçois venir.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, JUSTINE.

ASPAR.

SEigneur, votre ſuffrage a réuni les nôtres,
Votre voix a plus fait que n'auroient fait cent autres ;
Mais j'apprens qu'on murmure, & doute ſi le choix
Que fera la princeſſe, aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait préſumer de ſon incertitude
Qu'il aura quelque choſe ou d'amer, ou de rude ?

ASPAR.

Son amour pour Léon, elle en fait son époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le croi comme eux tous;
Qu'y trouve-t-on à dire, & quelle défiance....

ASPAR.

Il est jeune, & l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, Seigneur, combien c'est hazarder.
Qui n'a fait qu'obéir, saura mal commander;
On n'a point vû sous lui d'armée, ou de province...

MARTIAN.

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince,
Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulcherie en fait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose;
C'étoit un prince foible, un esprit mal tourné,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons six généraux d'armée,
Dont au commandement l'ame est accoutumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours, & dont on devroit l'être.

MARTIAN.

Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, Seigneur, si vous voulez,
Il est, il est encor des noms plus signalés,
J'en sai qui leur plairoient, & s'il vous faut plus dire,
Appuyez-en mon zéle, & je vous fais élire.

MARTIAN.

Moi, Seigneur, dans un âge où la tombe m'attend?
Un maitre pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend,
Je sai le poids d'un scéptre, & connois trop mes forces,
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps
Abattroient tous les deux sous les moindres efforts,
Et ma mort que par-là vous verriez avancée
Rendroit à tant d'égaux leur premiére pensée,
Et feroit une triste & prompte occasion
De rejetter l'état dans la division.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourroit attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,
L'instaler dans le trône, & le nommer César.

MARTIAN.

Il faudroit que ce gendre eût les vertus d'Aspar,
Mais vous aimez ailleurs, & ce seroit un crime
Que de rendre infidéle un cœur si magnanime.

ASPAR.

J'aime, & ne me sens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diroient, que pour vous soulager,
Quand leur amour iroit jusqu'à l'idolatrie,
Ils le sacrifieroient au bien de la patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimeroit pour le bien de l'état
Ne me trouveroit pas, Seigneur, un cœur ingrat,
Et je lui rendrois grace au nom de tout l'empire;
Mais vous étes constant, & s'il vous faut plus dire,
Quoi que le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.

Quiconque vous verra le mari de sa sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur,
Et si vous me comptez encor pour quelque chose;
Mes conseils agiront, comme sous Théodose.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN.

C'est à faire à périr pour le meilleur parti,
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge & ses chagrins m'auront bien-tôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre, & plus à ménager,
Et je n'empéche pas qu'auprès de la princesse
Votre zéle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire;
La vérité lui plait, & vous pourrez lui plaire:
Je changerai comme elle alors de sentimens,
Et tiens mon ame prête à ses commandemens.

ASPAR.

Parmi les vérités il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zéle;
M'en ouvrant avec vous, je m'acquite envers elle,
Et n'ayant rien de plus qui m'améne en ce lieu,
Je vous en laisse maître, & me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

LE dangereux esprit ! & qu'avec peu de peine
Il manqueroit d'amour, & de foi pour Iréne !
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, Seigneur, que le bien de l'empire.
Détrônez la princesse, & faites-vous élire,
C'est un amant pour moi que je n'attendois pas ;
Qui vous soulagera du poids de tant d'états.

MARTIAN.

C'est un homme, & je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déja nous vanter son bonheur.
Arme-toi de constance, & prépare un grand cœur,
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son désordre affermi ton visage.

SCENE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LÉON.

L'Auriez-vous crû jamais, Seigneur, je suis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ? Ai-je bien entendu ?

LÉON.

Je le suis sans ressource, & rien plus ne me flatte ;
J'ai revû Pulchérie, & n'ai vû qu'une ingrate ;
Quand je crois l'acquérir, c'est lors que je la perds ;
Et me détruis moi-même alors que je la sers.

MARTIAN.

Expliquez-vous, Seigneur, parlez en confiance ;
Fait-elle un autre choix ?

LÉON.

Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor désespérer,
Mais elle prend du temps pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moi, puisqu'elle le differe ;
L'amour n'est point le maitre alors qu'on délibere,
Et je ne saurois plus me promettre sa foi,
Moi, qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah, Madame...

JUSTINE.

Seigneur.

LÉON.

Auriez-vous pû le croire ?

JUSTINE.

L'amour qui délibere est sûr de sa victoire,
Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un appui,
Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.

Q v

Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lorfque plus il avance,
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux;
Aimez, & laiffez faire une ame toute à vous.

LÉON.

Toute à moi ! Mon malheur n'eft que trop véritable;
J'en ai prévû le coup, je le fens qui m'accable.
Plus elle m'affuroit de fon affection,
Plus je me faifois peur de fon ambition,
Je ne favois des deux quelle étoit la plus forte;
Mais il n'eft que trop vrai, l'ambition l'emporte;
Et fi fon cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne, en dépit de fon cœur.
Seigneur, parlez pour moi, parlez pour moi, Madame,
Vous pouvez tout fur elle, & lifez dans fon ame,
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les fiens,
Rappellez dans fon cœur leurs plus doux entretiens;
Et fi vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui fouvenir qu'elle m'aimoit de même.
Elle-même a brigué pour me voir fouverain,
J'étois fans ce grand titre indigne de fa main;
Mais fi je ne l'ai pas, ce titre qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à fon humeur changeante?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône, elle n'a qu'à vouloir?
Le fénat n'a pour elle appuyé mon fuffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage;
Il fait depuis quel temps il lui plaît de m'aimer,
Et quand il l'a nommée, il a crû me nommer.
Allez, Seigneur, allez empêcher fon parjure,
Faites qu'un empereur foit votre créature.
Que je vous céderois ce grand titre aifément,
Si vous pouviez fans lui me rendre heureux amant!
Car enfin mon amour n'en veut qu'à fa perfonne;
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, & tous deux, Seigneur, lui faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine,
Remettez vos esprits dans l'entretien d'Iréne.

LÉON.

D'Iréne? Et ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zéle pour un frere a fait ce qu'il a dû,
Pouvoit-elle prévoir cette supercherie
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'esprit plus traitable & plus doux;
Et vous rapporterons son cœur, & ce grand titre.
Allez.

LÉON.

Entre elle & moi que n'étes-vous l'arbitre!
Adieu, c'est de vous seuls que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reste d'espoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE,

MARTIAN.

Justine, tu le vois, ce bienheureux obstacle,
Dont ton amour sembloit pressentir le miracle.
Je ne te défens point en cette occasion
De prendre un peu d'espoir sur leur division;
Mais garde-toi d'avoir un ame assez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'espere en mourir quelques momens plus tard;
Mais de quel front enfin leur donner à connoître
Les périls d'un amour que nous avons vû naître,

Dont nous avons tous deux été les confidens ;
Et peut-être formé les traits les plus ardens ?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables.
Servons-les en amis ; en amans véritables,
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons, j'acheverai comme j'ai commencé,
Suis l'exemple, & fais voir qu'une ame généreuse
Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse,
D'un sincere devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Je vous ai dit mon ordre. Allez, Seigneur, de grace,
Sauvez mon triste cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le sénat dans ce cher intérêt.

MARTIAN.

Madame, il sait assez combien Léon vous plaît;
Et le nomme assez haut, alors qu'il vous défere
Un choix que votre amour vous a déja fait faire.

PULCHÉRIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi?
Ce n'est pas le choisir, que s'en remettre à moi;
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage:
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage,
Et si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part.
En doute du succès, il en fuit le hazard,
Et lorsque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde.
Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits,
S'il est des mécontens, moi seule je les fais,
Et je devrai moi seule appaiser le murmure
De ceux à qui ce choix semblera faire injure,
Prévenir leur révolte, & calmer les mutins,
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN.

Aſpar vous aura vûe, & cette ame chagrine ...

PULCHÉRIE.

Il m'a vûe, & j'ai vû quel chagrin le domine ;
Mais il n'a pas laiſſé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel ſera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine,
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine,
Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout
Prête l'oreille à tous, & fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, & la foi qui vous lie...

PULCHÉRIE.

Je ſuis impératrice, & j'étois Pulchérie.
De ce trône ennemi de mes plus doux ſouhaits
Je regarde l'amour comme un de mes ſujets :
Je veux que le reſpect qu'il doit à ma couronne
Repouſſe l'attentat qu'il fait ſur ma perſonne,
Je veux qu'il m'obéiſſe au lieu de me trahir,
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir,
Et jalouſe déja de mon pouvoir ſuprême,
Pour l'affermir ſur tous je le prens ſur moi-même.

MARTIAN.

Ainſi donc ce Léon qui vous étoit ſi cher...

PULCHÉRIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Seroit-il à vos yeux moins digne de l'empire,
Qu'alors que vous preſſiez le ſénat de l'élire ?

PULCHÉRIE.

Il falloit qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout ſon mérite on convînt avec moi,
Et que par une eſtime éclatante, & publique
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurois déja rempli l'eſpoir d'un ſi beau feu,
Si le choix du ſénat m'en eût donné l'aveu,
J'aurois pris le parti dont il me faut défendre,
Et ſi juſqu'à Léon je n'oſe plus deſcendre,

Il m'étoit glorieux, le voyant souverain,
De remonter au trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHÉRIE.

S'il a ces sentimens, ce ne sont pas les vôtres,
Non, Seigneur, c'est Léon, c'est son juste courroux,
Ce sont ses déplaisirs qui s'expliquent par vous.
Vous prêtez votre bouche, & n'étes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite?

PULCHÉRIE.

Non,
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom,
Et si de ce grand choix ma flamme est la maîtresse,
Je commence à régner par un trait de foiblesse.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légéreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité?
Pardonnez-moi ce mot, s'il a trop de franchise,
Le peuple aura peut-être une ame moins soumise:
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHÉRIE.

Je vous ai déja dit ce qui m'en justifie,
Je suis impératrice, & j'étois Pulchérie.
J'ose vous dire plus. Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, Seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge,
Il est jeune, & chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paroîtrai le faire,
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frere;

Vous-même qu'ils ont vû sous lui dans un emploi,
Où vos conseils régnoient autant, & plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire,
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire,
Et que dans un tel choix vous vous serez flatté,
De garder en vos mains toute l'autorité?

MARTIAN.

Ce n'est pas mon dessein, Madame, & s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux,
J'abandonne Byzance, & prens congé de vous,
Pour aller dans le calme & dans la solitude
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.
Voilà comme j'aspire à gouverner l'état.
Vous m'avez commandé d'assembler le sénat,
J'y vais, Madame.

PULCHÉRIE.

Quoi, Martian m'abandonne
Quand il faut sur ma tête affermir la couronne!
Lui de qui le grand cœur, la prudence, la foi....

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moi.

SCENE II.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que me dit-il, Justine, & de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite?
De Léon près de moi ne se fait-il l'appui,
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui?
Le hait-il? Le craint-il? Et par quelle autre cause...

JUSTINE.

Qui que vous épousiez, il voudra même chose.

PULCHÉRIE.

S'il étoit dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il seroit de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penser auroit quelque apparence;
Mais les ans l'ont dû mettre en entiére assurance.

JUSTINE.

Que savons-nous, Madame? Est-il dessous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes,
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits:
Non que sur Martian j'en sache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'envoiera loin d'ici finir sa destinée,
Et si j'ose former quelque soupçon confus,
Je parle en général, & ne sai rien de plus.
Mais pour votre Léon, étes-vous résolue
A le perdre aujourd'hui de puissance absolue?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHÉRIE.

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flamme
La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.
Léon seul est ma joie, il est mon seul desir,
Je n'en puis choisir d'autre, & n'ose le choisir,
Depuis trois ans unie à cette chere idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux obsédée;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas:
Encore après ma mort n'en répondrois-je pas;
Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône, qui m'éblouis, titre, qui me flattez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez,
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte?

JUSTINE.

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux?

PULCHÉRIE.

Ce n'eſt pas, tu le ſais, à quoi je me réſous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour ſait me défendre.
Qu'il eſt fort cet amour! Sauve-m'en, ſi tu peux
Voi Léon, parle-lui, dérobe-moi ſes vœux:
M'en faire un prompt larcin c'eſt me rendre ſervice;
Qui ſaura m'arracher des bords du précicipe:
Je le crains, je me crains, s'il n'engage ſa foi,
Et je ſuis trop à lui, tant qu'il eſt tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable?
Ce héros n'a-t-il rien qui te paroiſſe aimable?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir,
Parle, que réſous-tu de faire?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je ſors d'un ſang, Madame, à me rendre aſſez vaine
Pour attendre un époux d'une main ſouveraine,
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre ſureté,
J'oſerai... Mais voici ce cher Léon. Madame,
Voulez-vous...

PULCHÉRIE.

Laiſſe-moi conſulter mieux mon ame;
Je ne ſai pas encor trop bien ce que je veux.
Attens un nouvel ordre, & ſuſpens tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Seigneur, qui vous raméne ? Est-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre présence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats,
Et souffrai-je trop peu quand je ne vous vois pas ?

LÉON.

Je viens savoir mon sort.

PULCHÉRIE.

N'en soyez point en doute ;
Je vous aime, & vous plains. C'est-là me peindre toute,
C'est tout ce que je sens, & si votre amitié
Sentoit pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargneroit cette fatale vûe,
Qui me perd, m'assassine, & vous-même vous tue.

LÉON.

Vous m'aimez, dites-vous ?

PULCHÉRIE.

Plus que jamais.

LÉON.

Hélas !
Je souffrirois bien moins si vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plaindre ?

PULCHÉRIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre ?

LÉON.

Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire,
Vous n'avez que celui qu'il vous plait de vous faire,

Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir ;
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.
PULCHÉRIE.
Moi seule je me fais les maux dont je soupire !
A-ce été sous mon nom que j'ai brigué l'empire ?
Ai-je employé mes soins, mes amis que pour vous ?
Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux ?
Quoi, votre déférence à mes efforts s'oppose,
Elle rompt mes projets, & seule j'en suis cause !
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'étoit dû,
C'est ce qui m'a perdue, & qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, Seigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéresser mon devoir & ma gloire ;
Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'appaisera jamais.
Vous m'accablez en vain de soupirs, de tendresse,
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,
Et vous rend, en faveur de nos communs desirs,
Tendresse pour tendresse, & soupirs pour soupirs ;
Lorsqu'à des feux si beaux je rens cette justice,
C'est l'amante qui parle, oyez l'impératrice.
Ce titre est votre ouvrage, & vous me l'avez dit ;
D'un service si grand votre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible,
Quand il a crû se faire un succès infaillible.
Appuyé de mes soins, assuré de mon cœur,
Il falloit m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette ;
Ma joie étoit entière, & ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous ?
Il faut nommer un maître, & choisir un époux,
C'est la loi qu'on m'impose, ou plûtôt c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sai que le sénat d'une commune voix
Me laisse avec respect la liberté du choix ;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.

Vous l'êtes, j'en suis sûre, & toutefois, hélas!
Un jour on le croira, mais...

LÉON.

On ne le croit pas;
Madame, il faut encor du temps, & des services,
Il y faut du destin quelques heureux caprices,
Et que la renommée instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant se flatte.
J'avois crû votre gloire un peu moins délicate,
J'avois crû mieux répondre à ce que je vous doi,
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite
Ce même amour pour moi tiendroit lieu de mérite.

PULCHÉRIE.

Oui, mais le tiendra-t-il auprès de l'univers
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,
Et si je m'y hazarde, osera m'en dédire,
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour;
Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, & non au plus aimable,
Et plus ce rang m'éleve, & plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LÉON.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, & pour tous deux hazardez quelque chose;
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien,
Et c'est ne point aimer, que ne hazarder rien.

PULCHÉRIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire;
Mais c'est trop hazarder qu'y hazarder ma gloire,
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je voi que c'est trop, qu'y hazarder vos jours.
Ah, si la voix publique enfloit votre espérance,
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,

Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisoit le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verroit souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne, & l'empire !
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfere à tous,
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vûe,
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue,
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes,
C'est par-là qu'on surprend, qu'on enleve leurs ames;
Mais pour remplir un trône, & s'y faire estimer,
Ce n'est pas tout, Seigneur, que de plaire, & d'aimer.
La plus ferme couronne est bien-tôt ébranlée
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée;
Et pour garder un rang si cher à nos desirs,
Il faut un plus grand art que celui des soupirs.
Ne vous abaissez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir si fort ce sont de foibles armes,
Et si de tels secours vous couronnoient ailleurs,
J'aurois pitié d'un scéptre acheté par des pleurs.

LÉON.

Ah, Madame, aviez-vous de si fiéres pensées,
Quand vos bontés pour moi se sont intéressées ?
Me disiez-vous alors que le gouvernement
Demandoit un autre art que celui d'un amant ?
Si le sénat eût joint ses suffrages au vôtre,
J'en aurois paru digne, autant, ou plus qu'un autre;
Ce grand art de régner eût suivi tant de voix,
Et vous-méme . . .

PULCHÉRIE.

Oui, Seigneur, j'aurois suivi ce choix,
Sûre que le sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'univers maintiendroit son ouvrage.

Tel contre vous & moi s'oſera révolter,
Qui contre un ſi grand corps craindroit de s'emporter,
Et mépriſant en moi ce que l'amour m'inſpire,
Reſpecteroit en lui le démon de l'empire.

LÉON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux...

PULCHÉRIE.

N'eſt qu'un refus moins rude, & plus reſpectueux.

LÉON.

Quelles illuſions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable, & le moins eſtimé?

PULCHÉRIE.

Arrêtez, mon amour ne vient que de l'eſtime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu ſublime,
Une ame, une valeur digne de mes ayeux,
Et ſi tout le ſénat avoit les mêmes yeux...

LÉON.

Laiſſons-là le ſénat, & m'apprenez, de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place;
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil ſouverain le prix d'un juſte amour.

PULCHÉRIE.

J'aurai peine à choiſir, choiſiſſez-le vous-même,
Cet heureux, & nommez qui vous voulez que j'aime;
Mais vous ſouffrez aſſez ſans devenir jaloux.
J'aime, & ſi ce grand choix ne peut tomber ſur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne ſe verra jamais maître de ma perſonne:
Je le jure en vos mains, & j'y laiſſe mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur;
Mais j'entens, empereur, comme vous devez l'être,
Par le choix d'un ſénat qui vous prenne pour maître,

Qui d'un état si grand vous fasse le soutien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.
Je le fais rassembler exprès pour vous élire,
Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire;
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, Seigneur, je crains de n'être plus maîtresse
De ce que vos regards m'inspirent de foiblesse,
Et que ma peine, égale à votre déplaisir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

SCENE IV.

LÉON, JUSTINE.

LÉON.

C'Est trop de retenue, il est temps que j'éclate.
Je ne l'ai point nommée ambitieuse, ingrate,
Mais le sujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du respect au juste emportement.
Dites-le moi, Madame, a t-on vû perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au-dehors plus hardie?
A-t-on vû plus d'étude attacher la raison
A l'indigne secours de tant de trahison?
Loin d'en baisser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloire,
Elle nous l'ose peindre en illustre victoire,
L'honneur & le devoir eux seuls la font agir,
Et m'étant plus fidéle, elle auroit à rougir.

JUSTINE.

La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre:
Pour vous elle renonce à choisir aucun autre,
Elle-même en vos mains en a fait le serment.

LÉON.

Illusion nouvelle, & pur amusement.

Il n'est, Madame, il n'est que trop de conjonctures,
Où les nouveaux sermens sont de nouveaux parjures;
Qui sait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raisons d'état.

JUSTINE.

Mais si vous la piquiez d'un peu de jalousie,
Seigneur? Si vous brouilliez par là sa fantaisie?
Son amour mal éteint pourroit vous rappeler,
Et sa gloire auroit peine à vous laisser aller.

LÉON.

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse
Pour employer la feinte à tromper ma disgrace?
Je suis jeune, & j'en fais trop mal ici ma cour,
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable défaut, Seigneur, que la jeunesse!
Et que de vos jaloux l'importune sagesse,
Toute fiére qu'elle est, le voudroit racheter
De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!
Mais si feindre en amour à vos yeux est un crime;
Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime;
Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

LÉON.

Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie,
Madame, & vous voulez que je la justifie!
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,
Je lui prête un exemple à me voler sa foi!

JUSTINE.

Aimez à cela près, & sans vous mettre en peine
Si c'est justifier, ou punir l'inhumaine,
Songez que si vos vœux en étoient mal reçûs,
On pourroit avec joie accepter ses refus.
L'honneur qu'on se feroit à vous détacher d'elle
Rendroit cette conquête, & plus noble, & plus belle;
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en auroit de gloire un cœur qui vous attend;

Car peut-être en est-il, que la princesse même
Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en est assez pour la premiére fois.

LÉON.

O ciel ! délivre-moi du trouble où tu me vois.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRÉNE.

JUSTINE.

NOn, votre cher Aſpar n'aime point la princeſſe;
Ce n'eſt que pour le rang que tout ſon cœur s'empreſſe,
Et ſi l'on eût choiſi mon pere pour Céſar,
J'aurois déja les vœux de cet illuſtre Aſpar.
Il s'en eſt expliqué tantôt en ma préſence,
Et tout ce que pour elle il a de complaiſance,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le myſtere,
Et le croit plus rival, qu'ami de ce cher frere;
Mais comme elle balance, elle écoute aiſément
Tout ce qui peut d'abord flatter ſon ſentiment.
Voilà ce que j'en ſai.

IRÉNE.

Je ne ſuis point ſurpriſe
De tout ce que d'Aſpar m'apprend votre franchiſe;
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
Lorſqu'à Léon tantôt j'ai dépeint ſon eſprit,
Et j'en ai pénétré l'ambition ſecrette,
Juſques à preſſentir l'offre qu'il vous a faite.
Puiſqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas;
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas,

Il faut à son exemple avoir ma politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moi cependant, que deviendra mon frere?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espere?

JUSTINE.

On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut;
Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé même
D'essayer contre lui l'art & le stratagême.
On me devra beaucoup, si je puis l'ébranler,
On me donne son cœur si je le puis voler,
Et déja, pour essai de mon obéïssance,
J'ai porté quelque attaque, & fait un peu d'avance:
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidéle amant qu'il est, cette importunité;
Mais pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,
Cette appui tiendroit lieu d'un signalé service.

IRÉNE.

Ce n'est point un service à prétendre de moi,
Que de porter mon frere à garder mal sa foi;
Et quand à vous aimer j'aurois sû le réduire,
Quel fruit son changement pourroit-il lui produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourrez-vous l'accepter?

JUSTINE.

Léon ne sauroit être un homme à rejetter,
Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,
Naître un parfait amour d'un pareil hyménée,
Que si de son côté j'y voyois quelque jour,
J'espérerois bien-tôt de l'aimer à mon tour.

IRÉNE.

C'est trop, & trop peu dire. Est-il encor à naître,
Cet amour? Est-il né?

JUSTINE.

Cela pourroit bien être:
Ne l'examinons point avant qu'il en soit temps,
L'occasion viendra peut-être, & je l'attens.

IRÉNE.

Et vous servez Léon auprès de la princesse ?

JUSTINE.

Avec sincérité pour lui je m'intéresse,
Et si j'en étois crûe, il auroit le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirois ses vœux, s'il perdoit la couronne.
Mais la princesse vient.

SCENE II.

PULCHÉRIE, IRÉNE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que fait ce malheureux,
Iréne ?

IRÉNE.

Ce qu'on fait dans un sort rigoureux.
Il soupire, il se plaint.

PULCHÉRIE.

De moi ?

IRÉNE.

De sa fortune.

PULCHÉRIE.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,
Qu'ainsi que lui du sort j'accuse la rigueur ?

IRÉNE.

Je ne pénétre point jusqu'au fond de son cœur;
Mais je sai qu'au dehors sa douleur vous respecte;
Elle se taît de vous.

PULCHÉRIE.

Ah, qu'elle m'est suspecte
Un modeste reproche à ses maux siéroit bien,
C'est me trop accuser, que de n'en dire rien.
M'auroit-il oubliée, & déja dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flamme?

IRÉNE.

C'est par-là qu'il devroit soulager ses ennuis;
Madame, & de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHÉRIE.

Ah, ma flamme n'est pas à tel point affoiblie,
Que je puisse endurer, Iréne, qu'il m'oublie.
Fai-lui, fai-lui plûtôt soulager son ennui
A croire que je souffre autant & plus que lui.
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie;
Si l'on peut nommer joie une triste douceur,
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a sentie en est toujours charmée,
Et même en n'aimant plus il est doux d'être aimée.

JUSTINE.

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame, & ce doux soin dont votre esprit gêné...?

PULCHÉRIE.

Souffre un reste d'amour qui me trouble, & m'accable,
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, dérobe-moi ses vœux,
Séduis, enleve-moi son cœur, si tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice;
Reprenons avec lui ma gloire, & mon supplice;
C'en est un, & bien rude, à moins que le sénat
Mette d'accord ma flamme, & le bien de l'état.

IRÉNE.

N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême,
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?

PULCHÉRIE.

Irène, il te faudroit les mêmes yeux qu'à moi,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hazarderoit l'empire;
Je l'ai déja tant dit, que mon esprit lassé
N'en sauroit plus souffrir le portrait retracé.
Ton frere a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime;
Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRÉNE.

Quel ordre a pû du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaîne la foiblesse?
Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et n'étoit le respect qu'imprime votre sang,
Je dirois que Léon vaudroit bien Théodose.

PULCHÉRIE.

Sans doute, & toutefois ce n'est pas même chose.
Foible qu'étoit ce prince à régir tant d'états,
Il avoit des appuis que ton frere n'a pas:
L'empire en sa personne étoit héréditaire,
Sa naissance le tint d'un ayeul, & d'un pere,
Il régna dès l'enfance, & régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance,
Tant ce trône où l'amour par ma main l'auroit mis;
Dans mes premiers sujets lui feroit d'ennemis.
Tout ce qu'ont vû d'illustre & la paix, & la guerre;
Aspire à ce grand nom de maître de la terre,
Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour soi, tant qu'il n'est à pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs services;
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustices,
Si ma flamme obstinée, & ses odieux soins
L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins?

Léon est d'un mérite à devenir leur maître ;
Mais comme c'est l'amour qui m'aide à le connoître,
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

IRÉNE.

C'est donc en vain pour lui qu'on prie, & qu'on espere ?

PULCHÉRIE.

Je l'aime, & sa personne à mes yeux est bien chere ;
Mais si le ciel pour lui n'inspire le sénat,
Je sacrificrai tout au bonheur de l'état.

IRÉNE.

Que pour vous imiter j'aurois l'ame ravie,
D'immoler à l'état le bonheur de ma vie !
Madame, ou de Léon faites-nous un César,
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar.
Je l'aime, & serois gloire, en dépit de ma flamme,
De faire un maître à tous de celui de mon ame,
Et pleurant pour le frere en ce grand changement,
Je m'en consolerois à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus cheres
Elevez l'une ou l'autre au trône de vos peres,
Daignez...

PULCHÉRIE.

Aspar seroit digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins sur son cœur.
J'aurois trop à rougir, si sous le nom de femme
Je le faisois régner sans régner dans son ame,
Si j'en avois le titre, & vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir.

IRÉNE.

Ne l'appréhendez pas, de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'état, Madame, qu'à lui-même.

PULCHÉRIE.

Je le croi comme vous, & que sa passion
Regarde plus l'état, que vous, moi, ni Léon.

C'eſt vous entendre, Iréne, & vous parler ſans feindre,
Je voi ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous ?

IRÉNE.

Je l'aimai, quand je crûs qu'il m'aimoit;
Je voyois ſur ſon front un air qui me charmoit;
Mais depuis que le temps m'a fait mieux voir ſa flamme,
J'ai preſque éteint la mienne, & dégagé mon ame.

PULCHÉRIE.

Achevez, tel qu'il eſt, voulez-vous l'épouſer ?

IRÉNE.

Oui, Madame, ou du moins le pouvoir refuſer.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire,
L'affront ſeroit trop grand, & la tache trop noire;
Si, dans la conjoncture où l'on eſt aujourd'hui,
Il m'oſoit regarder comme indigne de lui.
Ses deſſeins vont plus haut, & voyant qu'il vous aime,
Bien que peut-être moins que votre diadême,
Je n'ai vû rien en moi qui le pût retenir,
Et je ne vous l'offrois, que pour le prévenir.
C'eſt ainſi que j'ai crû me mettre en aſſurance
Par l'éclat généreux d'une fauſſe apparence,
Je vous cédois un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous ſeule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE.

Repoſez-vous ſur moi, votre Aſpar vient.

SCENE III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRÉNE, JUSTINE.

ASPAR.

Madame,
Déja sur vos desseins j'ai lû dans plus d'une ame,
Et croi de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espere pour Léon, & j'y fais mon possible;
Mais j'en prévois, Madame, un murmure infaillible
Qui pourra se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHÉRIE.

Vous en savez l'auteur; parlez, qu'on le punisse,
Que moi-même au sénat j'en demande justice.

ASPAR.

Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir,
S'il vous falloit ailleurs tourner votre desir,
Et dont le choix illustre à tel point sauroit plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce seroit fait de lui,
Ce seroit à l'empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,
Quand il n'est pas encor digne de votre haine.

PULCHÉRIE.

On me fait mal sa cour avec de tels avis,
Qui sans nommer personne, en nomment plus de dix.
Je hai l'empressement de ces devoirs sinceres,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chimeres;

Et ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

ASPAR.

Le besoin de l'état est souvent un mystere
Dont la moitié se dit, & l'autre est bonne à taire.

PULCHÉRIE.

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air;
Que de secrets ressorts font agir, & parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui pour ses intérêts le forme, & le remue.
Des besoins de l'état si vous étes jaloux,
Fiez-vous en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler sans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier,
Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t-il, Madame?

PULCHÉRIE.

Aspar, c'est un mystere
Dont la moitié se dit; & l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la chose est sans exemple.

PULCHÉRIE.

La matiére au vrai zéle en est d'autant plus ample;
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui, mais qui voulez-vous que le sénat vous donne;
Madame, si Léon...

PULCHÉRIE.

Ou Léon, ou personne.
A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Iréne, Iréne est votre prix.
Je la laisse avec vous, afin que votre zéle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez-moi.

SCENE IV

ASPAR, IRÉNE.

IRÉNE.

Ce prix qu'on vous promet
Sur votre ame, Seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquise à votre ardeur sincere
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire,
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, Madame, & du moins j'ose dire
Que me donner un cœur au-dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.

IRÉNE.

Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse?
Et si Léon devoit l'empire à votre appui,
Lui, qui vous y feroit le premier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez-vous, j'y consens, au-dessus de l'amour,
Si pour monter au trône il s'offre quelque jour,
Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente & longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire,
Régnez, j'en dédirai mon cœur, s'il en soupire.
Vous ne m'en croyez pas, Seigneur, & toutefois
Vous régneriez bien-tôt, si l'on suivoit ma voix.

Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la princesse,
Et je sacrifiois mes plus cheres ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faîte des grandeurs.
Vous savez sa réponse, ou *Léon*, ou *personne*.

ASPAR.

C'est agir en amante, & généreuse, & bonne:
Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coûte pas beaucoup.

IRÉNE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose!
Ah, si j'osois, Seigneur, vous appeler ingrat!

ASPAR.

L'offre sans doute est rare, & feroit grand éclat,
Si pour mieux éblouir vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse:
Elle est impératrice, & d'un seul, *Je le veux*,
Elle peut de Léon faire un monarque heureux:
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle?

IRÉNE.

N'insultez point, Seigneur, une flamme si belle,
L'amour las de gémir sous les raisons d'état,
Pourroit n'en croire pas tout-à-fait le sénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le sénat, quoi qu'on pense,
N'aura que du respect, & de la déférence,
Et de l'air dont la chose a déja pris son cours,
Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

IRÉNE.

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses,
La cour en moins de temps voit cent métamorphoses;
En moins de temps un prince à qui tout est permis
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais, & faux amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainsi ne paroît pas fort tendre,
Mais je vous aime assez, pour ne vous pas entendre;

Et dirai toutefois, sans m'en embarrasser,
Qu'il est un peu bien-tôt pour vous, de menacer.

IRÉNE.

Je ne menace point, Seigneur, mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher frere même.
L'amour tendre est timide, & craint pour son objet;
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le croi, du moins cela peut être;
Mais de quelle façon le faites-vous connoître?
L'amour inspire-t-il ce rare empressément
De voir régner un frere aux dépens d'un amant?

IRÉNE.

Il m'inspire à regret la peur de votre perte.
Régnez, je vous l'ai dit, la porte en est ouverte;
Vous avez du mérite, & je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le salut d'un frere ai-je si peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres sujets de larmes?
C'est assez que pour vous j'ose en vain soupirer,
Ne me réduisez point, Seigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre.
Puisque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend sera ma sûreté,
Et contre le courroux le plus inéxorable
Elle me servira d'asyle inviolable.

IRÉNE.

Vous la voudrez peut-être, & la voudrez trop tard.
Ne vous exposez point, Seigneur, à ce hazard,
Je doute si j'aurois toujours même tendresse,
Et pourrois de ma main n'être pas la maîtresse.
Je vous parle sans feindre, & ne sai point railler,
Lorsqu'au salut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre.
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre;
Madame, & dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ses droits conservés:
Mais ni cette amitié, ni cette amour si tendre,
Quelques soins, quelque effort qu'il vous en plaise attendre,
Ne me verront jamais l'esprit persuadé,
Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit, & long-temps, de commander encore;
Ma gloire qui s'oppose à cet abaissement
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire,
Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne répons pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, & je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose:
C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang
Si fier de sa naissance, & si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice;
Vous avez du pouvoir, Madame, usez-en bien;
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRÉNE.

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse?
C'est un cœur fier & grand, le partage la blesse,
Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour, plûtôt que d'en décheoir.
Près d'elle avec le temps nous pourrons davantage;
Ne pressons point, Seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut-être, & le voudrez trop tard;
Ne laissez point long-temps nos destins au hazard;

J'attens de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, Madame.

IRÉNE.

Adieu, l'ambition est belle;
Mais vous n'êtes, Seigneur, avec ce sentiment
Ni véritable ami, ni véritable amant.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

JUstine, plus j'y pense, & plus je m'inquiéte;
Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite,
Et que si de Léon on me fait un époux,
Un bien si desiré ne me soit plus si doux.
Je ne sai si le rang m'auroit fait changer d'ame;
Mais je tremble à penser que je serois sa femme,
Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéri,
Qu'on ne se fasse un maître aussi-tôt qu'un mari.
J'aimerois à régner avec l'indépendance
Que des vrais souverains s'assure la prudence,
Je voudrois que le ciel inspirât au sénat
De me laisser moi seule à gouverner l'état,
De m'épargner ce maître, & vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis, & toujours Zénobie.
On triompha de l'une, & pour Sémiramis,
Elle usurpa le nom, & l'habit de son fils,
Et sous l'obscurité d'une longue tutelle
Cet habit & ce nom régnoient tous deux plus qu'elle:
Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux,
C'étoit régner enfin, & régner sans époux,
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire,
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choses bien-tôt prendroient un autre tour,
Si le Sénat prenoit le parti de l'amour,

Que bien-tôt... Mais je vois Aſpar avec mon pere.

PULCHÉRIE.

Sachons d'eux quel deſtin le ciel vient de me faire.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, PULCHÉRIE, JUSTINE.

MARTIAN.

Madame, le ſénat nous députe tous deux
Pour vous jurer encor qu'il ſuivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'eſt faire un attentat, que de vous rien preſcrire:
Et ſon reſpect vous prie une ſeconde fois
De lui donner vous ſeule un maître à votre choix.

PULCHÉRIE.

Il pouvoit le choiſir.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, & ſur ce point il vous demande grace.

PULCHÉRIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une néceſſité?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHÉRIE.

Son zéle eſt grand pour elle, il faut le ſatisfaire;
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton ſort en moi ne peut ſe démentir,
Pour être ſouveraine, il faut m'aſſujettir,
En montant ſur le trône entrer dans l'eſclavage;
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.

Allez, dans quelques jours je vous ferai ſavoir
Le choix que par ſon ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendroit à faveur, & bien haute, & bien rare
De le ſavoir, Madame, avant qu'il ſe ſépare.

PULCHÉRIE.

Quoi, pas un ſeul moment pour en délibérer!
Mais je ferois un crime à le plus différer,
Il vaut mieux, pour eſſai de ma toute-puiſſance;
Montrer un digne effet de pleine obéiſſance.
Retirez-vous, Aſpar, vous aurez votre tour.

SCENE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour;
Seigneur, ſeroit-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, Madame?

PULCHÉRIE.

Vos ſervices, mes yeux, le trouble de votre ame;
L'exil que mon hymen vous devoit impoſer.
Sont-ce-là des témoins, Seigneur, à récuſer?

MARTIAN.

C'eſt donc à moi, Madame, à confeſſer mon crime.
L'amour naît aiſément du zéle, & de l'eſtime,
Et l'aſſiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu, pour faire ſon effet.
Il m'eſt honteux d'aimer, il vous l'eſt d'être aimée
D'un homme dont la vie eſt déja conſumée,

Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pû voir
Juſqu'où ſes yeux charmés ont trahi ſon devoir.
Mon cœur qu'un ſi long âge en mettoit hors d'alarmes
S'eſt vû livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, Madame, en vain je m'en ſuis défendu,
En vain j'ai ſû me taire, après m'être rendu,
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je ſoupire,
Sans que de tout l'excès d'un ſi long déplaiſir
Vous ayez pû ſurprendre une larme, un ſoupir;
Mais enfin la langueur qu'on voit ſur mon viſage
Eſt encor plus l'effet de l'amour, que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en eſt pas loin,
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,
Si mes maux, & ce feu digne de votre haine
Cherchent dans un exil leur reméde, & ſa peine.
Adieu, vivez heureuſe, & ſi tant de jaloux....

PULCHÉRIE.

Ne partez pas, Seigneur, je les tromperai tous,
Et puiſque de ce choix aucun ne me diſpenſe,
Il eſt fait, & de tel à qui pas un ne penſe.

MARTIAN.

Quel qu'il ſoit, il ſera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHÉRIE.

Encore un coup, ne vous éloignez pas,
Seigneur, juſques ici vous m'avez bien ſervie,
Vos lumiéres ont fait tout l'éclat de ma vie,
La vôtre s'eſt uſée à me favoriſer.
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoi?

PULCHÉRIE.

M'épouſer.

MARTIAN.

Moi, Madame!

PULCHÉRIE.

Oui, Seigneur, c'eſt le plus grand ſervice
Que vos ſoins puiſſent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,
Juſques à ſouhaiter des fils, & des neveux.
Mon ayeul dont par tout les hauts faits retentiſſent,
Voudra bien qu'avec moi ſes deſcendans finiſſent,
Que j'en ſois la derniére, & ferme dignement
D'un ſi grand empereur l'auguſte monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expoſe
A laiſſer des Céſars du ſang de Théodoſe;
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vû ce ſang dégénérer,
Et qui, s'il eſt fécond en illuſtres princeſſes,
Dans les princes qu'il forme il n'a que des foibleſſes.
Ce n'eſt pas que Léon choiſi pour ſouverain,
Pour me rendre à mon rang, n'eût obtenu ma main;
Mon amour à ce prix ſe fût rendu juſtice;
Mais puiſqu'on m'a ſans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'aſſez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes ſujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre
Qui des Céſars pour moi puiſſe groſſir le nombre,
Un mari, qui content d'être au-deſſus des rois,
Me donne ſes clartés, & diſpenſe mes loix,
Qui n'étant en effet que mon premier miniſtre,
Pare ce que ſous moi l'on craindroit de ſiniſtre;
Et pour tenir en bride un peuple ſans raiſon,
Paroiſſe mon époux, & n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, Seigneur, & c'eſt aſſez vous dire.
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire,
Ebloüiſſons le peuple, & vivons entre nous,
Comme s'il n'étoit point d'épouſe, ni d'époux.
Si ce n'eſt poſſéder l'objet de votre flamme,
C'eſt vous rendre du moins le maître de ſon ame;

L'ôter à vos rivaux, vous mettre au-dessus d'eux;
Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame...

PULCHÉRIE.

A vos hauts faits je dois ce grand salaire;
Et j'acquite envers vous, & l'état, & mon frere.

MARTIAN.

Auroit-on jamais crû, Madame...

PULCHÉRIE.

Allez, Seigneur;
Allez en plein sénat faire voir l'empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maître,
Allez-y de ma part vous faire reconnoître;
Ou si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon sexe, & ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, Madame...

PULCHÉRIE.

Allez, vous dis-je;
Je m'oblige encor plus, que je ne vous oblige,
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,
N'en veut, ni de refus, ni de remercimens.
Faites entrer Aspar.

SCENE IV.

PULCHÉRIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que faites-vous d'Iréne?
Quand l'épouserez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point!

ASPAR.

Non, Madame, & je doi
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.

PULCHÉRIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique,
Si-tôt que nous parlons, qui consent, applaudit;
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le temps m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisoit peine, & j'ai domté l'amour
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, & que de cet empire
Les plus fermes soutiens feroient gloire d'élire.
C'est Martian.

ASPAR.

Tout viel, & tout cassé qu'il est!

PULCHÉRIE.

Tout viel & tout cassé, je l'épouse, il me plaît.
J'ai mes raisons. Au reste, il a besoin d'un gendre,
Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre,
Qui soutienne des ans panchés dans le tombeau,
Et qui porte sous lui la moitié du fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une seconde fois vous paroissez de glace!

ASPAR.

Madame, Aréobinde, & Procope tous deux
Ont engagé leur cœur, & formé d'autres vœux.
Sans cela je dirois...

PULCHÉRIE.

Et sans cela moi-même
J'éleverois Aspar à cet honneur suprême;
Mais quand il seroit homme à pouvoir aisément
Renoncer aux douceurs de son attachement,
Justine n'auroit pas une ame assez hardie,
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,

Et vous regarderoit comme un volage esprit,
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidéle....

ASPAR.

Madame, vos bontés choisiront mieux pour elle;
Comme pour Martian elles nous ont surpris,
Elles sauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

PULCHÉRIE.

Allez, & pour Iréne,
Si vous ne sentez rien en l'ame qui vous gêne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

SCENE V.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Ce n'est pas encor tout, Justine, je veux faire
Le malheureux Léon successeur de ton pere.
Y contribueras-tu? Prêteras-tu la main
Au glorieux succès d'un si noble dessein?

JUSTINE.

Et la main, & le cœur sont en votre puissance,
Madame, doutez-vous de mon obéissance,
Après que par votre ordre il m'a déja coûté
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flatté?

PULCHÉRIE.

Achevons, le voici. Je répons de ton pere,
Son cœur est trop à moi, pour nous être contraire,

SCENE VI.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

LÉON.

Je me le disois bien que vos nouveaux sermens,
Madame, ne seroient que des amusemens.

PULCHÉRIE.

Vous commencez d'un air...

LÉON.

J'acheverai de même,
Ingrate, ce n'est plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'est plus...

PULCHÉRIE.

Sachez...

LÉON.

Je ne veux rien savoir;
Et je n'apporte ici ni respect, ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiéte
N'y vient que mériter la mort que je souhaite,
Et les emportemens de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie, & comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi que détours, qu'injustice;
Si vos fausses bontés ont sû me décevoir,
Vos sermens m'ont réduit au dernier désespoir.

PULCHÉRIE.

Ah, Léon!

LÉON.

Par quel art que je ne puis comprendre
Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre?

Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous voi,
Il ne me souvient plus de vos manques de foi!
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure;
Et l'affreux désespoir qui m'améne en ces lieux
Céde au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, Madame, & d'amour, non de rage;
De mon dernier soupir recevez l'humble hommage;
Et si de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidéle ardeur n'approcha de ma flamme;
Jamais frivole espoir ne flatta mieux une ame,
Je ne mériterois pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait;
Mais quand vous m'avez dit: *Quelque ordre qu'on me donne,*
Nul autre ne sera maître de ma personne,
J'ai dû me le promettre, & toutefois, hélas!
Vous passez dès demain, Madame, en d'autres bras;
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandoient de croire.

PULCHÉRIE.

Non, je ne la perds pas, & sai ce que je doi.
Prenez des sentimens qui soient dignes de moi,
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir, moi-même je m'immole.

LÉON.

Quoi, vous n'épousez pas Martian dès demain?

PULCHÉRIE.

Savez-vous à quel prix je lui donne la main?

LÉON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achete?

PULCHÉRIE.

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette;
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilége à vous rendre jaloux,
Que sous l'illusion de ce faux hyménée
Je fais vœu de mourir telle que je suis née,

Que Martian reçoit & ma main, & ma foi,
Pour me conserver toute, & tout l'empire à moi,
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole, & reconnoissez-vous
A quel point je vous sers, quand j'en fais mon époux?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire,
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire,
Rendez-vous comme lui digne de ce dépôt,
Que son âge panchant vous remettra bien-tôt,
Suivez-le pas à pas, & marchant dans sa route;
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre auroit peine à vous mieux enseigner;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trône, & faites-vous son gendre;
Je vous donne Justine.

LÉON.

A moi, Madame!

PULCHÉRIE.

A vous;
Que je m'étois promis moi-même pour époux.

LÉON.

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'étoit dûe,
Il faut aimer ailleurs.

PULCHÉRIE.

Il faut être empereur,
Et le scéptre à la main justifier mon cœur,
Montrer à l'univers dans le héros que j'aime
Tout ce qui rend un front digne du diadême,
Vous mettre à mon exemple au-dessus de l'amour;
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Justine a du mérite, elle est jeune, elle est belle,
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle,
Et l'empire pour dot est un trait si charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LÉON.

Oui, Madame, après vous elle est incomparable ;
Elle est de votre cour la plus considérable,
Elle a des qualités à se faire adorer ;
Mais, hélas ! jusqu'à vous j'avois droit d'aspirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite ;
Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite ;
Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,
Et lui promettre tout pour ne lui donner rien ?

PULCHÉRIE.

Et ne savez-vous pas qu'il est des hyménées
Que font sans nous au ciel les belles destinées ?
Quand il veut que l'effet en éclate ici-bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensons pas ;
Et dès qu'il les résout, il sait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LÉON.

Mais ne vous aimer plus ! Vous voler tous mes vœux !

PULCHÉRIE.

Aimez-moi, j'y consens, je dis plus, je le veux ;
Mais comme impératrice, & non plus comme amante ;
Que la passion cesse, & que le zéle augmente.
Justine qui m'écoute agréra bien, Seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connois tout le sien. Rendez-vous plus traitable ;
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable,
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre & doux.
Croyez-en votre amante, & votre impératrice,
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice,
Et sur Justine, & vous je dois pouvoir assez
Pour vous dire à tous deux, Je parle, obéissez.

LÉON *à Justine.*

J'obéis donc, Madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même ;
Mais enfin je ne sai quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner,

Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE.

Il est assez à moi dans de si bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais, & longs dédains;
Et je vous répondrois d'une amitié sincere,
Si j'en avois l'aveu de l'empereur mon pere.
Le temps fait tout, Seigneur.

SCENE DERNIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, LÉON, JUSTINE.

MARTIAN.

D'Une commune voix;
Madame, le sénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi son allégresse unie
Soupire après le jour de la cérémonie,
Et le serment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

PULCHÉRIE.

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, & c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN.

Pourrois-je lui choisir un plus illustre époux,
Que celui que l'amour avoit choisi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire;
S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que par votre ordre, & les conseils d'Aspar,
Nous l'installions au trône, & le nommions César.

PULCHÉRIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choiſir la journée.
D'Irène avéc Aſpar j'en voudrois faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet eſprit flotant,
Et laiſſe juſque-là ma faveur incertaine,
Pour régler ſon deſtin ſur le deſtin d'Irène.

F I N.

SURÉNA,

GÉNÉRAL DES PARTHES;

TRAGÉDIE.

AU LECTEUR.

LE sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna étoit le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvoit manquer d'être un des premiers hommes de son siécle; & si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnoissable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, roi des Parthes.

PACORUS, fils d'Orode.

SURÉNA, lieutenant d'Orode, & général de son armée contre Crassus.

SILLACE, autre lieutenant d'Orode.

EURIDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie.

PALMIS, sœur de Suréna.

ORMÉNE, dame d'honneur d'Euridice.

La scéne est à Séleucie, sur l'Euphrate.

SURENA, GENERAL DES PARTHES, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÉNE.

EURIDICE.

NE me parle plus tant de joie & d'hyménée,
Tu ne sais pas les maux où je suis condamnée,
Orméne, c'est ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plû d'arrêter,
Et l'on a préféré cette superbe ville;
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle:

La reine & la princesse en quittent le séjour;
Pour rendre en ces beaux lieux tout son lustre à la cour;
Le roi les mande exprès, le prince n'attend qu'elles;
Et jamais ces climats n'ont vû pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave, & tous ses vœux captifs;
Si de tous ces efforts de publique allégresse
Il se fait des sujets de trouble & de tristesse?
J'aime ailleurs.

ORMÉNE.

Vous, Madame?

EURIDICE.

Orméne, je l'ai tû;
Tant que j'ai pû me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur se tenoit renfermée,
L'absence & la raison sembloient la dissiper,
Le manque d'espoir même aidoit à me tromper;
Je crûs ce cœur tranquille, & mon devoir sévere
Le préparoit sans peine aux loix du roi mon pere,
Au choix qu'il lui plairoit, mais, ô dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMÉNE.

Aux yeux de votre amant!

EURIDICE.

Il est temps de te dire
Et quel malheur m'accable, & pour qui je soupire;
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à se soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes Romaines,
Entreprit de domter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon pere il brigua le secours,
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours;
Que pour ambassadeur il prit ce héros même,
Qui l'avoit sû venger, & rendre au diadême.

ORMÉNE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi,
Et Cassius pour Rome avoit le même emploi;
Je vis de ces états l'orgueilleuse puissance
D'Artabase à l'envi mendier l'assistance,
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambassadeurs prolonger le séjour.

EURIDICE.

Tous deux ainsi qu'au roi me rendirent visite,
Et j'en connus bien-tôt le différent mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des rois;
Sembloit pour compliment nous apporter des loix;
L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
Vengeoit le sceptre en nous de ce manque d'estime.
L'amour s'en mêla même, & tout son entretien
Sembla m'offrir son cœur, & demander le mien,
Il l'obtint, & mes yeux que charmoient sa présence
Soudain avec les siens en firent confidence;
Ces muets truchemens sûrent lui révéler
Ce que je me forçois à lui dissimuler,
Et les mêmes regards qui m'expliquoient sa flamme;
S'instruisoient dans les miens du secret de mon ame.
Ses vœux y rencontroient d'aussi tendres desirs,
Un accord imprévû confondoit nos soupirs,
Et d'un mot échappé la douceur hazardée
Trouvoit l'ame en tous deux toute persuadée.

ORMÉNE.

Cependant est-il roi, Madame?

EURIDICE.

Il ne l'est pas;
Mais il sait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'esprit, & de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage;
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un roi qui n'est que roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et souffre de mes maux que j'acheve l'histoire.

L'amour ſous les dehors de la civilité
Profita quelque temps des longueurs du traité,
On ne ſoupçonna rien des ſoins d'un ſi grand homme,
Mais il fallut choiſir entre le Parthe & Rome.
Mon pere eut ſes raiſons en faveur du Romain,
J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain,
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage
On ne daigna peſer, ni compter mon ſuffrage.
Nous fûmes donc pour Rome, & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus,
Il m'en parut émû, mais il ſût ſe contraindre,
Pour tout reſſentiment il ne fit que nous plaindre,
Et comme tout ſon cœur me demeura ſoumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
Que ſervit de flatter l'eſpérance détruite ?
Mon pere choiſit mal, on l'a vû par la ſuite,
Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur notre Arménie Orode eut le deſſus,
Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.
Hélas ! j'avois prévû les maux de cette guerre,
Et n'avois pas compté parmi ces noirs ſuccès
Le funeſte bonheur qne me gardoit la paix.
Les deux rois l'ont conclue, & j'en ſuis la victime,
On m'améne épouſer un prince magnanime,
Car ſon mérite enfin ne m'eſt point inconnu,
Et ſe feroit aimer d'un cœur moins prévénu;
Mais quand ce cœur eſt pris, & la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'ame eſt frappée,
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux,
Et plus il eſt parfait, plus il eſt odieux.
Cependant j'obéis, Orméne, je l'épouſe,
Et de plus . . .

ORMÉNE.

Qu'auriez-vous de plus ?

EURIDICE.

Je ſuis jalouſe à

ORMÉNE.

Jaloufe ! Quoi, pour comble aux maux dont je vous plains....

EURIDICE.

Tu vois ceux que je fouffre, apprens ce que je crains.
Orode fait venir la princeffe fa fille,
Et s'il veut de mon bien enrichir fa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçoi mes déplaifirs, je t'ai dit mon amour.
C'eft bien affez, ô ciel ! que le pouvoir fuprême
Me livre en d'autres bras aux yeux de ce que j'aime,
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMÉNE.

Votre douleur, Madame, eft trop ingénieufe.

EURIDICE.

Quand on a commencé de fe voir malheureufe,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne faffe trembler,
La plus fauffe apparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poifon pour une ame chagrine.

ORMÉNE.

En ces nouveaux poifons trouvez-vous tant d'appas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'eft pas ?

EURIDICE.

La princeffe eft mandée, elle vient, elle eft belle,
Un vainqueur des Romains n'eft que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, & fi le roi le veut...
J'en dis trop, & déja tout mon cœur qui s'émeut...

ORMÉNE.

A foulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain foupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourroit adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réuffir.
N'ofant voir Suréna, qui régne en ma penfée,
Et qui me croit peut-être une ame intéreffée,

Tu vois quelle amitié j'ai faite avec sa sœur :
Je croi le voir en elle, & c'est quelque douceur ;
Mais légere, mais foible, & qui me gêne l'ame
Par l'inutile soin de lui cacher ma flamme.
Elle la sait sans doute, & l'air dont elle agit
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit ;
Ce frere l'aime trop pour s'être caché d'elle ;
N'en use pas de même, & sois moi plus fidéle,
Il suffit qu'avec toi j'amuse mon ennui.
Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui ;
Tu ne sais ce qu'il fait, tu ne sais ce qu'il pense,
Une sœur est plus propre à cette confiance.
Elle sait s'il m'accuse, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'estime complice,
S'il me garde son cœur, ou s'il me rend justice.
Je la voi, force-la, si tu peux, à parler ;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien celer.
L'oserai-je, grands dieux, ou plûtôt le pourrai-je ?

ORMÉNE.

L'amour, dès qu'il le veut, se fait un privilége,
Et quand de se forcer ses desirs sont lassés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez.

SCENE II.

PALMIS, EURIDICE, ORMÉNE.

PALMIS.

J'Apporte ici, Madame, une heureuse nouvelle ;
Ce soir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle ?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend

Avec beaucoup de joie, & d'un esprit content ?

PALMIS.

Avec toute le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus ?

PALMIS.

Qu'a de plus un sujet à lui rendre ?

EURIDICE.

Je suis trop curieuse, & devrois mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir ;
Mais de pareils sujets sur qui tout l'état roule
Se font assez souvent distinguer de la foule,
Et je sai qu'il en est, qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en sai point, Madame, & ne croi pas mon frere
Plus savant que sa sœur en un pareil mystere.

EURIDICE.

Passons. Que fait le prince ?

PALMIS.

En véritable amant
Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement,
Et pourroit-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite ?

EURIDICE.

Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, & j'y craindrois quelque sujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourroit mêler son amertume
Au doux & plein succès du feu qui le consume ?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur ?
Le don de votre main ...

EURIDICE.

La main n'est pas le cœur.

PALMIS.

Il est maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, Madame,
Et même je ne ſai s'il le ſera de l'ame ;
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais achevons, de grace, & ne déguiſons rien,
Savez-vous mon ſecret ?

PALMIS.

Je ſai celui d'un frere.

EURIDICE.

Vous ſavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire ?
Me hait-il ? Et ſon cœur juſtement irrité
Me rend-il ſans regret ce que j'ai mérité ?

PALMIS.

Oui, Madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zéle, & de flamme.

EURIDICE.

Il m'aimeroit encor !

PALMIS.

C'eſt peu de dire aimer ;
Il ſouffre ſans murmure, & j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuſe ſans ceſſe.
Elle eſt fille, & de plus, dit-il, *elle eſt princeſſe*,
Je ſai les droits d'un pere, & connois ceux d'un roi,
Je ſai de ſes devoirs l'indiſpenſable loi ;
Je ſai quel rude joug, dès ſa plus tendre enfance,
Impoſent à ſes vœux ſon rang & ſa naiſſance ;
Son cœur n'eſt pas exempt d'aimer ni de haïr,
Mais qu'il aime, ou haïſſe, il lui faut obéir,
Elle m'a tout donné ce qui dépendoit d'elle,
Et ma reconnoiſſance en doit être éternelle.

EURIDICE.

Ah, vous redoublez trop par ce diſcours charmant
Ma haine pour le prince, & mes feux pour l'amant,
Finiſſons-le, Madame, en ce malheur extrême
Plus je hai, plus je ſouffre, & ſouffre autant que j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien,
Je ſai votre ſecret, ſachez auſſi le mien.

Vous n'étes pas la seule à qui la destinée
Prépare un long supplice en ce grand hyménée.
Le prince . . .

EURIDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'est que trop dûe
Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vûe.

PALMIS.

Hé bien, ce prince donc qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimoit.

EURIDICE.

L'infidéle!

PALMIS.

Nos vœux étoient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimois.

EURIDICE.

Et l'ingrat brise des nœuds si doux!

PALMIS.

Madame, est-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Est-il vœux, ni sermens qu'ils ne vous sacrifient?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le justifient,
Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant . . .

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, Madame, en le perdant,
Et le bien d'être libre aisément vous console
De ce qu'a d'injustice un manque de parole;
Mais je deviens esclave, & tels sont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure,

Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur ;
Que la perte du mien m'enleve tout son cœur.
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent,
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent ;
Votre empire s'augmente où se détruit le mien,
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes ;
Rétablissez vos loix sur les plus grandes têtes,
J'en serai peu jalouse, & préfere à cent rois
La douceur de ma flamme, & l'éclat de mon choix ;
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadême.
Mais dites-moi, Madame, est-il bien vrai qu'il m'aime,
Dites, & s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux ?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juste ciel, à le voir, déja mon cœur soupire !
Amour, sur ma vertu prens un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir ;
Seigneur, votre présence étonne mon devoir ;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices
Ne sauroit plus m'offrir que de nouveaux supplices.
Osez-vous l'ignorer, & lorsque je vous voi,
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi ?
Souffrons-nous moins tous deux pour soupirer ensemble ?
Allez, contentez-vous d'avoir vû que j'en tremble ;

Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hazardez plus à des soupirs honteux.

SURÉNA.

Je sai ce qu'à mon cœur coûtera votre vûe;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue;
Madame, l'heure approche, & demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi,
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie:
Pardonnez à l'amour qui vous la sacrifie,
Et souffrez qu'un soupir exhale à vos génoux,
Pour ma derniére joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, Seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soupir qui tranchera vos jours
Ne tranche aussi des miens le déplorable cours?
Vivez, Seigneur, vivez, afin que je languisse;
Qu'à vos feux ma langueur rende long-temps justice;
Le trépas à vos yeux me sembleroit trop doux,
Et je n'ai pas encore assez souffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume;
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume;
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une foiblesse
A cette douloureuse & fatale tendresse?
Vous pourriez-vous, Seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger?

SURÉNA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable,
Qu'après tant de faveurs son amour même accable?
Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane, exprès on l'a mandée;
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée;

N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs si grands
Celui de vous unir au sang de mes tyrans,
De remettre en leur main le seul bien qui me reste,
Votre cœur; un tel don me seroit trop funeste,
Je veux qu'il me demeure, & malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA.

Plein d'un amour si pur, & si fort que le nôtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime, & vous perds. Après cela, Madame,
Seroit-il quelque hymen que pût souffrir mon ame?
Seroit-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous étoit si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'est pas-là de vous, Seigneur, ce que je veux.
A la postérité vous devez des neveux,
Et ces illustres morts dont vous tenez la place,
Ont assez mérité de revivre en leur race:
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrois à forfait,
Qu'il m'en fut échappé le plus léger souhait.

SURÉNA.

Que tout meure avec moi, Madame, que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres ayeux, la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette sorte de vie est bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide, & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je suis jalouse, & mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du roi:
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire;
Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire,
Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler,
Tant que par-là mes maux pourront se redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifférence;
Mais par de nouveaux feux dûssiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir:
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le régle, & qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur, & de votre destin.
Que Mandane, en dépit de l'espoir qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix.
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte;
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte,
Et par-tout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURÉNA.

Quand elles me rendroient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre, & souverain sur l'onde,
Mon cœur...

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourroit à mon chagrin ne plaire pas assez,
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURÉNA.

A qui me donnez-vous?

EURIDICE.

Moi ? Que ne puis-je, hélas,
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas,
Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même !
Mais adieu, je m'égare.

SURÉNA.

Où dois-je recourir,
O ciel, s'il faut toujours aimer, souffrir, mourir ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

Suréna, votre zéle a trop servi mon pere,
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincere;
Et si près d'un hymen qui doit m'être assez doux,
Je mets ma confiance, & mon espoir en vous.
Palmis avec raison de cet hymen murmure;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure,
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds
Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses,
Il est des rois pour elle, & pour vous des princesses;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du prince, ni du roi.

SURÉNA.

Cessez de me traiter, Seigneur, en mercénaire;
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire,
La gloire m'en suffit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je sai ce que je dois, quand on fait ce qu'on doit;
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,
Le mien se satisfait, alors qu'il récompense.
J'épouse une princesse en qui les doux accords
Des graces de l'esprit avec celles du corps

Forment le plus brillant, & plus noble assemblage,
Qui puisse orner une ame, & parer un visage.
Je n'en dis que ce mot, & vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connoissez.
Cette princesse donc, si belle, si parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plûtôt, que ses vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vûe, & qu'un devoir fidéle
A tenu si longtemps près de son pere & d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURÉNA.

Je la voyois, Seigneur, mais pour gagner son pere;
C'étoit tout mon emploi, c'étoit ma seule affaire,
Et je croyois par elle être sûr de son choix;
Mais Rome, & son intrigue eurent le plus de voix.
Du reste, ne prenant intérêt à m'instruire
Que de ce qui pouvoit vous servir, ou vous nuire;
Comme je me bornois à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vû ce qu'un autre eût pû voir.
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle étoit réservée,
J'aurois pris d'autres soins, & plus examiné;
Mais j'ai suivi mon ordre, & n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi, de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?
Par aucune ambassade on ne l'a demandée?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne sujet
Par ses attachemens n'a marqué de projet?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des sujets en nos cours qui valent bien des princes;
Et par l'objet présent les sentimens émûs
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vûs.

SURÉNA.

Durant tout mon séjour rien n'y blessoit ma vûe,
Je n'y rencontrois point de visite assidue,

Point de devoirs suspects, ni d'entretiens si doux,
Que, si j'avois aimé, j'en dûsse être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur?

PACORUS.

Plus je la voi, plus j'y vois de contrainte.
Elle semble, aussi-tôt que j'ose en approcher,
Avoir je ne sai quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait jusqu'ici demandé de remise,
Mais ce n'est pas m'aimer, ce n'est qu'être soumise;
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens, ne part que du devoir.

SURÉNA.

N'en appréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encore au seul nom d'hyménée,
Pleine de son pays, pleine de ses parens,
Il lui passe en l'esprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il semble à la voir que son chagrin s'applique
A braver par dépit l'allégresse publique.
Inquiéte, rêveuse, insensible aux douceurs
Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs.

SURÉNA.

Tout cessera, Seigneur, dès que sa foi reçûe
Aura mis en vos mains la main qui vous est dûe;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute sa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'est beaucoup hazarder que de prendre assurance
Sur une si légere & douteuse espérance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de singulier,
Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne,
Esclave dédaigneux d'une odieuse loi,
Qui n'est pour toute chaîne attaché qu'à sa foi?
Pour faire aimer ses loix, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire,

Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne sans gêner;
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que sera-ce, grands dieux ! si toute ma tendresse
Rencontre un souvenir plus cher à ma princesse,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il soupire en mes bras ?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURÉNA.

Seigneur, je l'apperçois, l'occassion est belle;
Mais si vous en tirez quelque éclaircissement
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous ?

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre,
Je croi m'aimer assez pour ne la pas contraindre;
Mais tel chagrin aussi pourroit me survenir,
Que je l'épouserois afin de la punir.
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire,
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfere,
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir,
J'aurois peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

Quoi, Madame, venir vous-même à ma rencontre !
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allois chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse, & ne peut reculer.

PACORUS.

Laiſſez-moi vous parler d'affaires plus preſſées ;
Et ſongez qu'il eſt temps de m'ouvrir vos penſées ;
Vous vous abuſeriez à les plus retenir.
Je vous aime, & demain l'hymen doit nous unir ;
M'aimez-vous ?

EURIDICE.

Oui, Seigneur, & ma main vous eſt ſûre.

PACORUS.

C'eſt peu que de la main, ſi le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourroit cauſer le murmure du mien,
S'il murmuroit ſi bas, qu'aucun n'en apprît rien ?

PACORUS.

Ah, Madame, il me faut un aveu plus ſincere.

EURIDICE.

Epouſez-moi, Seigneur, & laiſſez-moi me taire ;
Un pareil doute offenſe, & cette liberté
S'attire quelquefois trop de ſincérité.

PACORUS.

C'eſt ce que je demande, & qu'un mot ſans contrainte
Juſtifie aujourd'hui mon eſpoir, ou ma crainte.
Ah, ſi vous connoiſſiez ce que pour vous je ſens !

EURIDICE.

Je ferois ce que font les cœurs obéiſſans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flamme ;
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, Madame ;
Vous me feriez juſtice, & prendriez plaiſir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un deſir :
Vous me diriez ſans ceſſe, *Oui, Prince, je vous aime ;*
Mais d'une paſſion, comme la vôtre, extrême,
Je ſens le même feu, je fais les mêmes vœux,
Ce que vous ſouhaitez eſt tout ce que je veux,
Et cette illuſtre ardeur ne ſera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, Seigneur, un langage si doux;
Il faudroit qu'en amour j'en sûsse autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur soupire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire;
Ce langage à ses feux n'est jamais importun,
Et si vous l'ignorez, vous n'en sentez aucun.

EURIDICE.

Suppléez-y, Seigneur, & dites-vous vous-même
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien;
J'avouerai tout, pourvû que je n'en dise rien.

PACORUS.

Ce langage est bien clair, & je l'entens sans peine.
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire, & des yeux si charmans...

EURIDICE.

Seigneur, sachez pour vous quels sont mes sentimens.
Si l'amitié vous plaît, si vous aimez l'estime,
A vous les refuser je croirois faire un crime:
Pour le cœur, si je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'apperçois point qu'il soit encore à vous.

PACORUS.

Ainsi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURIDICE.

S'il a pû l'une à l'autre engager nos personnes,
Au seul don de la main son droit est limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'est sans vous le devoir que je fais mon possible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus sensible;
Je ne sai si le temps l'y pourra disposer;
Mais qu'il le puisse, ou non, vous pouvez m'épouser.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, Madame,
Dans ces tristes froideurs dont vous payez ma flamme,
Quelqu'autre amour plus fort...

EURIDICE.

Qu'osez-vous demander,
Prince ?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Est-ce un aveu qui puisse échapper à ma bouche ?

PACORUS.

Il est tout échappé, puisque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non,
Et pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponse avec joie eût suivi la demande.
Madame, ce qu'on fait sans honte & sans remords.
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts,
Et sans que la rougeur au visage nous monte....

EURIDICE.

Ah, ce n'est point pour moi que je rougis de honte.
Si j'ai pû faire un choix, je l'ai fait assez beau
Pour m'en faire un honneur jusque dans le tombeau;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'osez demander
Ce qu'on doit avoir peine à se persuader,
Et je ne comprens point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez sur ce point craindre de trop savoir.

PACORUS.

Mais il est fait ce choix qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystere ?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais si vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

PACORUS.

Hé bien, Madame, hé bien, sachons, quoiqu'il en coûte,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute.

Dites, est-ce un héros ? Est-ce un prince ? Est-ce un roi ?

EURIDICE.

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte,
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudroit que par-tout on l'estimât de même;
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'est en dire beaucoup.

EURIDICE.

Apprenez davantage;
Et sachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous étoit sûr, je veux dire, ma main.
Ne vous la promettez, qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura dissipé cette flamme,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux
Se sera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'est par mon propre aveu qu'on a pris la journée,
J'en sai la conséquence, & differe à regret;
Mais puisque vous m'avez arraché mon secret,
Il n'est ni roi, ni pere, il n'est priére, empire
Qu'au péril de cent morts mon cœur n'ose en dédire.
C'est ce qu'il n'est plus temps de vous dissimuler,
Seigneur, & c'est le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontés, Madame, ajoutez une grace,
Et du moins, attendant que cette ardeur se passe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant
Qui sur tant de vertu régne si puissamment,

Par quelles qualités il a pû la ſurprendre.

EURIDICE.

Ne me preſſez point tant, Seigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avois dit....

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne m'empêcheroit de lui donner la main.

PACORUS.

Il eſt donc en ces lieux, Madame?

EURIDICE.

Il y peut être;
Seigneur, ſi déguiſé qu'on ne le peut connoître.
Peut-être en domeſtique eſt-il auprès de moi,
Peut-être s'eſt-il mis de la maiſon du roi,
Peut-être chez vous-même il s'eſt réduit à feindre;
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnûs que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop ſavoir.
J'en dis trop, il eſt temps que ce diſcours finiſſe;
A Palmis que je voi rendez plus de juſtice,
Et puiſſent de nouveau ſes attraits vous charmer,
Juſqu'à ce que le temps m'apprenne à vous aimer.

SCENE III.

PACQRUS, PALMIS.

PACORUS.

MAdame, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre,
On me donne sans vous assez de gens à craindre,
Et je serois bien-tôt accablé de leurs coups,
N'étoit que pour asyle on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, Madame, & cette joie . . .

PALMIS.

Que n'y revenez-vous sans qu'on vous y renvoie?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défere?

PALMIS.

Non, ce n'est qu'un dépit qu'il cherche à satisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il si peu d'honneur, qu'on ne le compte à rien?

PALMIS.

Depuis qu'il est honteux d'aimer un infidéle,
Que ce qu'un mépris chasse un coup d'œil le rappelle;
Et que les inconstans ne donnent point de cœurs,
Sans être encor tous prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le suis, je l'avoue, & mérite la honte
Que d'un retour suspect vous fassiez peu de compte;
Montrez-vous généreuse, & si mon changement
A changé votre amour en vif ressentiment,

Immolez un courroux si grand, si légitime,
A la juste pitié d'un si malheureux crime.
J'en suis assez puni sans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime est grand, mais j'ai de la bonté;
Je sai ce qu'à l'état ceux de votre naissance,
Tous maîtres qu'ils en sont, doivent d'obéissance:
Son intérêt chez eux l'emporte sur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, Madame, souffrez que je vous désabuse,
Je ne mérite point l'honneur de cette excuse,
Ma légereté seule a fait ce nouveau choix,
Nulles raisons d'état ne m'en ont fait de loix;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage:
J'ai pris plaisir à l'être, & plus mon crime est noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS.

Entre amans qu'un changement sépare;
Le crime est oublié si-tôt qu'on le répare,
Et bien qu'il vous ait plû, Seigneur, de me trahir;
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites-moi grace entiére, & songez à me rendre
Ce qu'un amour si pur, ce qu'une ardeur si tendre...

PALMIS.

Donnez-moi donc, Seigneur, vous-même quelque jour
Quelque infaillible voie à fixer votre amour,
Et s'il est un moyen...

PACORUS.

S'il en est? Oui, Madame;
Il en est de fixer tous les vœux de mon ame,
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.

Il eſt pour m'arrêter ſous un ſi digne empire
Un office à me rendre, un ſecret à me dire.
La princeſſe aime ailleurs, je n'en puis plus douter;
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous étes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence;
Tirez-moi de ce doute, & recevez ma foi
Qu'autre que vous jamais ne régnera ſur moi.

PALMIS.

Quel gage en eſt-ce, hélas! qu'une foi ſi peu ſûre?
Le ciel la rendra-t-il moins ſujette au parjure,
Et ces liens ſi doux que vous avez briſés,
A briſer de nouveau ſeront-ils moins aiſés?
Si vous voulez, Seigneur, rappeler mes tendreſſes,
Il me faut des effets, & non pas des promeſſes,
Et cette foi n'a rien qui me puiſſe ébranler,
Quand la main ſeule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main ſeule en a droit! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me ſollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas! ſuis-je en état de vous donner la main?

PALMIS.

Et moi, ſans cette main, Seigneur, ſuis-je maîtreſſe
De ce que m'a daigné confier la princeſſe,
Du ſecret de ſon cœur? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre une autre vous-même, & le ſeul hyménée
Peut rompre le ſilence où je ſuis enchaînée.

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrois le pouvoir;
Mais pour ne plus aimer, que ſert de le vouloir?
J'ai pour vous trop d'amour, & je le ſens renaître,
Et plus tendre, & plus fort qu'il n'a dû jamais être,
Mais ſi...

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préserve le ciel de vous aimer si mal;
Ce seroit vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles....

PACORUS.

Que m'importe, & qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour appui?
Quel qu'il soit, ce rival, il sera seul à plaindre,
Le vainqueur des Romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS.

Je le sai, mais, Seigneur, qui vous peut engager
Aux soins de le punir, & de vous en venger?
Quand son grand cœur charmé d'une belle princesse
En a sû mériter l'estime, & la tendresse,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimeroit à brûler?
A quels traits ce rival a-t-il dû le connoître,
Respecter de si loin des feux encore à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos destins plus que vous n'en saviez?
S'il a vû la conquéte à ses vœux exposée,
S'il a trouvé du cœur la sympathie aisée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aspiriez pas,
Est-ce avoir fait des vols, & des assassinats?

PACORUS.

Je le voi bien, Madame, & vous, & ce cher frere,
Abondez en raisons pour cacher le mystere.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien;
Aussi votre intérêt est préférable au mien,
Rien n'est plus juste, mais....

PALMIS.

Seigneur....

PACORUS.

Adieu, Madame;
Je vous fais trop jouïr des troubles de mon ame,

Le ciel ſe laſſera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il ſera quatre heureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

JE l'ai vû par votre ordre, & voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.
Il m'a paru, Seigneur, si froid, si retenu..
Mais vous en jugerez quand il sera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenue;
Que ce calme paroît assez prémédité,
Pour ne répondre pas de sa tranquillité,
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquiter!
Un service au-dessus de toute récompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense;
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat,
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
Et l'excès de son poids fait pancher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappellé,
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avoit volé,
Mon scéptre, de Crassus il vient de me défaire;
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire?
Lui partager mon trône? Il seroit tout à lui,
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.

Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles;
Quand j'invoquois mes dieux, il gagnoit des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains,
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pése, & son nom m'importune.
Qu'un monarque est heureux, quand parmi ses sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connoît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne.

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perpléxités,
La saine politique a deux extrémités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre;
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puissant par sa fortune, & plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si dans les différends que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de son pere,
Que vous servira lors, Seigneur, d'en murmurer?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer,
Il n'est point de milieu...

ORODE.

Ma pensée est la vôtre,
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre?
Pour prix de ses hauts faits, & de m'avoir fait roi,
Son trépas.... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi,
Ne m'en parlez jamais, que tout l'état périsse,
Avant que jusque-là ma vertu se ternisse,
Avant que je défere à ces raisons d'état,
Qui nommeroient justice, un si lâche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage;
Quand sa gloire, Seigneur, vous donnoit tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois,
Et lui laisser matiére a de plus grands exploits?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyois des Romains la valeur éclatante,
Et croyant leur défaite impossible sans moi,
Pour me la préparer, je fondis sur ce roi:
Je crûs qu'il ne pourroit à la fois se défendre
Des fureurs de la guerre, & de l'offre d'un gendre;
Et que par tant d'horreurs son peuple épouvanté
Lui feroit mieux goûter la douceur d'un traité,
Tandis que Suréna, mis aux Romains en butte,
Les tiendroit en balance, ou craindroit pour sa chûte;
Et me réserveroit la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réussis à l'un, & conclus l'alliance;
Mais Suréna vainqueur prévint mon espérance.
A peine d'Artabase eus-je signé la paix,
Que j'appris Crassus mort, & les Romains défaits.
Ainsi d'une si haute & si prompte victoire,
J'emporte tout le fruit, & lui toute la gloire,
Et beaucoup plus heureux que je n'aurois voulu;
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie, & l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes;
Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, & pour remède unique
Je n'y voi qu'une basse, & dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un sujet le rebut, ou le choix.

SILLACE.

Le rebut! Vous craignez, Seigneur, qu'il la refuse!

ORODE.

Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,
Et que rempli qu'il est d'une juste fierté,
Il n'écoute son cœur plus que ma volonté?
Le voici, laissez-nous.

SCENE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE.

Suréna, vos ſervices ;
Qui l'auroit oſé croire ! ont pour moi des ſupplices,
J'en ai honte, & ne puis aſſez me conſoler,
De ne voir aucun don qui les puiſſe égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnoiſſance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuiſſance ;
Et s'il en eſt un prix dont vous faſſiez état,
Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURÉNA.

Quand je vous ai ſervi, j'ai reçû mon ſalaire,
Seigneur, & n'ai rien fait qu'un ſujet n'ait dû faire.
La gloire m'en demeure, & c'eſt l'unique prix,
Que s'en eſt propoſé le ſoin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plaît, Seigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi, dont l'ame eſt toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas :
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas,
Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juſte courroux que j'aurois lieu d'en craindre ;
Et ſi...

ORODE.

Ma gratitude oſeroit ſe borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point, & j'attendrois un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon eſtime ?
Le ciel m'eſt plus propice, & m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuſe union de votre ſang au mien.

D'avoir tant fait pour moi ce sera le salaire.

SURÉNA.

J'en ai flatté long-temps un espoir téméraire,
Mais puisqu'enfin le prince . . .

ORODE.

Il aima votre sœur;
Et le bien de l'état lui dérobe son cœur,
La paix de l'Arménie à ce prix est jurée,
Mais l'injure aisément peut être réparée,
J'y sai des rois tous prêts, & pour vous, dès demain;
Mandane que j'attens vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis des destinées,
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURÉNA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler,
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirois, Seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princesse un trône digne d'elle,
Que l'inégalité de mon destin au sien
Ravaleroit son sang sans élever le mien,
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor sujet, & la rendroit sujette,
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtroit des sujets.
De quel œil voulez-vous, Seigneur, qu'elle me donne
Une main refusée à plus d'une couronne,
Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix?
Que de mépris pour moi! Que de honte pour elle!
Non, Seigneur, croyez-en un serviteur fidéle:
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur,
Ne le mêlez, Seigneur, au sang de vos ancêtres
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres:
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-temps vécu;
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu;
Si vous ne le savez, tout le camp en murmure,
Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure,

Quelles loix eût pû faire Artabase vainqueur
Plus rudes, disent-ils, même à des gens sans cœur?
Je les fais taire, mais, Seigneur, à le bien prendre
C'étoit moins l'attaquer, que lui mener un gendre,
Et si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE.

Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête,
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit son maître, & triomphe de Rome;
Mais sous le ciel tout change, & les plus valeureux
N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable,
Le prince aime Euridice, autant qu'elle est aimable,
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
Contre ce que Phradate osera contre lui;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à son tour de Phradate:
Cet esprit turbulent, & jaloux du pouvoir
Quoi que son frere...

SURÉNA.

Il sait que je sai mon devoir,
Et n'a pas oublié que domter des rebelles,
Détrôner un tyran...

ORODE.

Ces actions sont belles,
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner?

SURÉNA.

La dédaigner, Seigneur, quand mon zéle fidéle
N'ose me regarder que comme indigne d'elle?
Osez me dispenser de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître, & triomphe de Rome,

Sur quels rois aisément ne pourrai-je emporter,
En faveur de Mandane, un scéptre à la doter?
Prescrivez-moi, Seigneur, vous-même une conquête;
Dont en prenant sa main je couronne sa tête,
Et vous direz après si c'est la dédaigner,
Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je suis né sujet, & j'aime trop à l'être,
Pour hazarder mes jours que pour servir mon maître;
Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par son hymen le pur sang de son roi.

ORODE.

Je n'examine point si ce respect déguise,
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous étes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est malaisé quand son bras l'entreprend;
Vous possédez sous moi deux provinces entiéres,
De peuples si hardis, de nations si fiéres;
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zéle a de fidélité.
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidéle,
Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle.
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent comme Orode unir à leurs destins;
La victoire chez vous passée en habitude
Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude;
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous:
Le nombre est peu commun pour un train domestique,
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous saurois croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA.

Par quel crime, Seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pû mériter si peu de confiance?
Si mon cœur, si mon bras pouvoit être gagné,
Mitradate, & Crassus n'auroient rien épargné;
Tous les deux...

ORODE.

Laiſſons-là Craſſus & Mitradate;
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate,
Tout ce que je vous dois j'aime à le publier,
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je ſai vous épargner la peine de le dire,
Et s'il met votre zéle au-deſſus du commun,
Je n'en ſuis point ingrat, craignez d'être importun.

SURÉNA.

Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages
Si les loix du devoir ſont de trop foibles gages,
En eſt-il de plus ſûrs, ou de plus fortes loix,
Qu'avoir une ſœur reine, & des neveux pour rois?
Mettez mon ſang au trône, & n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres,
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en déſunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée?
Au milieu des apprêts d'un ſi grand hyménée?
Et rendrai-je aux Romains, qui voudront me braver,
Un ami que la paix vient de leur enlever?
Si le prince renonce au bonheur qu'il eſpere,
Que dira la princeſſe, & que fera ſon pere?

SURÉNA.

Pour ſon pere, Seigneur, laiſſez-m'en le ſouci;
J'en répons, & pourrois répondre d'elle auſſi.
Malgré la triſte paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'eſt déclarée,
Et ſi je puis vous dire avec quels ſentimens
Elle attend à demain l'effet de vos ſermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui?

SURÉNA.

C'eſt ce qu'elle aime à taire ;
Du reſte, ſon amour n'en fait aucun myſtere,
Et cherche à reculer les effets d'un traité,
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Eſt-ce au peuple, eſt-ce à vous, Suréna, de me dire ;
Pour lui donner des rois, quel ſang je dois élire,
Et pour voir dans l'état tous mes ordres ſuivis,
Eſt-ce de mes ſujets que je dois prendre avis ?
Si le prince à Palmis veut rendre ſa tendreſſe,
Je conſens qu'il dédaigne à ſon tour la princeſſe,
Et nous verrons après quel remède apporter
A la diviſion qui peut en réſulter.
Pour vous, qui vous ſentez indigne de ma fille ;
Et craignez par reſpect d'entrer en ma famille,
Choiſiſſez un parti qui ſoit digne de vous,
Et qui ſur-tout n'ait rien à me rendre jaloux :
Mon ame avec chagrin ſur ce point balancée
En veut, & dès demain, être débarraſſée.

SURÉNA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez, ou non ;
Faites un choix vous-même, ou ſouffrez-en le don.

SURÉNA.

Mais ſi j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte ;
Du ſecret de mon cœur puis-je vous rendre compte ?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il ſe peut, dès ce jour,
Réſolvons cet hymen, avec, ou ſans amour.
Cependant allez voir la princeſſe Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez ſon caprice,
Et ne m'obligez point à faire à ſes appas
Un compliment de roi, qui ne lui plairoit pas.
Palmis vient par mon ordre, & je veux en apprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SUréna m'a surpris, & je n'aurois pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit;
Mais moins on le prévoit, & plus cet esprit brille,
Il trouve des raisons à refuser ma fille,
Mais fortes, & qui même ont si bien succédé,
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.
Savez-vous ce qu'il aime? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS.

J'ai crû qu'il n'aimoit rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;
Mais la princesse avoue, & hautement qu'elle aime;
Vous êtes son amie, & savez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit régne si puissamment.

PALMIS.

Si la princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi...

ORODE.

Je croyois qu'elle pût se rompre pour un roi,
Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévere
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah, pour mes sentimens je vous les dirai tous.

J'aime

J'aime ce que j'aimois, & n'ai point changé d'ame,
Je n'en fais point secret.

ORODE.

L'aimer encor, Madame!
Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas,
C'est foiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, Seigneur, à son prince attacher sa tendresse,
C'est une grandeur d'ame, & non une foiblesse,
Et lui garder un cœur qu'il lui plût mériter
N'a rien d'assez honteux, pour ne point s'en vanter.
J'en ferai toujours gloire, & mon ame charmée
De l'heureux souvenir de m'être vûe aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Q'alluma son mérite, & l'offre de ses vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez-vous. Il est des rois, Madame,
Plus digne qu'un ingrat d'une si belle flamme.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce seroit m'éloigner,
Et me faire un exil sous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triste bien de jouïr de sa vûe:
Cette fausse douceur est au-dessous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi;
Mais il est des plaisirs, qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidéle, inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime,
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remords en l'ame, & la rougeur au front.
De mes bontés pour lui l'impitoyable image
Qu'imprimera l'amour sur mon pâle visage,
Insultera son cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes soupirs rappelleront les siens;

Mais qui ne serviront qu'à lui faire connoître
Qu'il pouvoit être heureux, & ne sauroit plus l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi,
Et pour tout dire ensemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aspire,
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire,
Voilà tous les plaisirs que j'espere à le voir,
Et tous les sentimens que vous vouliez savoir.

ORODE.

C'est bien traiter les rois en personnes communes
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme si pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvoit monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes,
Qui soient l'appui du scéptre, & l'espoir des provinces,
C'est-là qu'est notre force, & dans nos grands destins
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reste, en ces grands nœuds l'état qui s'intéresse
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendresse,
La seule politique est ce qui nous émeut,
On la suit, & l'amour s'y mêle comme il peut:
S'il vient, on l'applaudit, s'il manque, on s'en console,
C'est dont vous pouvez croire un roi sur sa parole;
Nous ne sommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en souci, si le cœur est à nous.
Ne vous repaissez plus de ces vaines chimeres,
Qui ne sont les plaisirs que des ames vulgaires,
Madame, & que le prince ait, ou non, à souffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez-moi, Seigneur, si mon ame alarmée
Ne veut point de ces rois, dont on n'est point aimée.
J'ai crû l'être du prince, & l'ai trouvé si doux,
Que le souvenir seul m'en plaît plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, Madame, & dites à ce frere,
Qui vous est aussi cher que vous me seriez chere,
Que parmi ses respects il n'a que trop marqué...

PALMIS.

Quoi, Seigneur?

ORODE.

Avec lui, je croi m'être expliqué,
Qu'il y pense, Madame. Adieu.

PALMIS *seule.*

Quel triste augure,
Et que ne me dit point cette menace obscure!
Sauvez ces deux amans, ô ciel, & détournez
Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÉNE.

ORMÉNE.

OUi, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte,
Je l'ai sû de Sillace, & j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oseroit, Orméne, on n'oseroit.

ORMÉNE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame,
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui,
Et souvent trop de gloire est un débile appui.

EURIDICE.

Je sai que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie,
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourroit...

ORMÉNE.

Il vous aime, & s'en est fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit....

ORMÉNE.

Vous & lui, c'est son crime & le vôtre.
Il refuse Mandane, & n'en veut aucune autre,
On sait que vous aimez, on ignore l'amant,
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce ſont de vains ſoupçons qu'avec moi tu hazardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMÉNE.

PALMIS.

MAdame, à chaque porte on a poſé des gardes;
Rien n'entre, rien ne ſort qu'avec ordre du roi.

EURIDICE.

Qu'importe, & quel ſujet en prenez-vous d'effroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, Madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon frere.

EURIDICE.

A quel propos trembler?
Un roi qui lui doit tout, voudroit-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point inſenſible,
Que de ſon alliance un refus ſi viſible....

EURIDICE.

Un ſi rare ſervice a ſû le prévenir,
Qu'il doit récompenſer avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit, mais après une pareille offenſe,
Il eſt rare qu'on ſonge à la reconnoiſſance,
Et par un tel mépris le ſervice effacé
Ne tient plus d'yeux ouverts ſur ce qui s'eſt paſſé.

EURIDICE.

Pour la ſœur d'un héros, c'eſt être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide?

EURIDICE.

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

PALMIS.

Vous vous flattez, Madame, elle a de la tendresse;
Que leur idée étonne, & leur image blesse,
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt,
Ne sauroit sans désordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque,
N'est point une vertu dont le sexe se pique,
Ou s'il peut jusques-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frere, on verroit quelque alarme;
Il vous échapperoit un soupir, une larme,
Qui marqueroit du moins un sentiment jaloux,
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux! je donne l'exemple, & l'on s'en peut défendre!
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre!
Auroit-on jamais crû qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour?
Mais j'ai tort, & la perte est pour vous moins amere,
On recouvre un amant plus aisément qu'un frere,
Et si je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerois, seroit-ce un Suréna?

EURIDICE.

Et si j'avois perdu cet amant qu'on menace,
Seroit-ce un Suréna qui rempliroit sa place?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,
J'en soupire au-dedans, & tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que, tout fier qu'il paroît, mon cœur n'en veut pas croire,
Il est tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret,
Au juste & dur orgueil qu'il dément en secret.

Oui, s'il en faut parler avec une ame ouverte,
Je pense voir déjà l'appareil de sa perte ;
De ce héros si cher, & ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant, pour conserver mon frere,
Madame ; & puisqu'enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez par politique à vous y disposer.

EURIDICE.

Mon amour est trop fort pour cette politique,
Tout entier on l'a vû, tout entier il s'explique ;
Et le Prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé, mais dût se perdre tout,
Je me tiendrai parole, & j'irai jusqu'au bout.

PALMIS.

Ainsi donc vous voulez que ce héros périsse ?

EURIDICE.

Pourroit-on en venir jusqu'à cette injustice !

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs ;
Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince, il n'est plus sa victime.
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, Madame, & ne m'en dise rien,
Ou, si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer, que ma haine cessée
Vers l'amour de son frere ait tourné ma pensée.
Résolvez-vous vous-même à me désobéir,
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr.
A force de raisons faites-m'en un rebelle,
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidéle,
Par pitié, par tendresse, appliquez tous vos soins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins ;

J'achéverai le reſte. A quelque point qu'on aime ;
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, Madame, & n'a pas grand beſoin
Dans ſon amour pour vous d'un odieux témoin :
Vous pourrez mieux ſans moi flatter ſon eſpérance,
Mieux en notre faveur tourner ſa déférence ;
Et ce que je prévoi me fait aſſez ſouffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE, ORMÉNE.

EURIDICE.

Est-ce pour moi, Seigneur, qu'on fait garde à vos portes ?
Pour aſſurer ma fuite ai-je ici des eſcortes ?
Ou ſi ce grand hymen pour ſes derniers apprêts....

PACORUS.

Madame, ainſi que vous, chacun a ſes ſecrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence,
Obſervent par votre ordre un généreux ſilence,
Le roi ſuit votre exemple, &, ſi c'eſt vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine eſt ſouvent ſujet à ſe méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je ſais à qui m'en prendre,
Et comme votre amour n'eſt que trop évident,
Si je n'en ſai l'objet, j'en ſai le confident.
Il eſt le plus coupable, un amant peut ſe taire,
Mais d'un ſujet au roi, c'eſt crime qu'un myſtére.

Qui connoît un obstacle au bonheur de l'état,
Tant qu'il le tient caché, commet un attentat.
Ainsi ce confident... Vous m'entendez, Madame;
Et je vois dans les yeux ce qui se passe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié,
Et je lui dois, Seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce sentiment est juste, & même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, Madame, & cette émotion
N'ont-ils rien de plus fort que la compassion?
Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,
Qu'une pitié si prompte en sa faveur vous presse,
Un si cher confident ne fait-il point douter
De l'amant, ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe, & quel besoin de les confondre ensemble,
Quand ce n'est que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS.

Quoi! Vous me menacez moi-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour....

EURIDICE.

Je m'emporte, & m'aveugle un peu moins qu'on ne pense,
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux,
Ma main ne sauroit être, & ne sera qu'à vous,
Mes vœux y sont déjà, tout mon cœur y veut être,
Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne serai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter, vous m'obligiez vous-même;

Mais s'il faut que le temps m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime....
Vous m'entendez, Seigneur, & c'est vous dire assez.
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom;
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable & noire ingratitude.
Pourrois-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi,
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne
Toute fumante encor du sang qui vous la donne;
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez point de mains?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite,
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite,
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur,
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une destinée,
Qui se doit bien-tôt voir à la vôtre enchaînée;
Et deviendroit infame à se vouloir unir,
Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un pere a promis,
L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres respects d'une flamme si pure,
Ces assidus respects, qui sans cesse bravés
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,

Par tout ce qu'a de rude un orgueil infléxible,
Par tous les maux que souffre...

EURIDICE.

Et moi, suis-je insensible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je suis aimée, & vous ne l'étes pas;
Mon devoir vous prépare un assuré remède,
Quand il n'en peut souffrir au mal qui me posséde;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame, & si le roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie est en ses mains, & de son grand courage
Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous alarmez
Que pour la sûreté de ce que vous aimez:
Le roi sait votre foible, & le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'est mon foible, il est vrai, mais si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, & pourrois le mettre en son plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ses ordres avec joie!
Pensez-y mieux, de grace, & songez qu'au besoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne;
Et tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit long-temps du joug qu'il a brisé.

PACORUS.

Madame....

EURIDICE.

Après cela, Seigneur, je me retire ;
Et s'il vous reſte encor quelque choſe à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laiſſe achever avec mon confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SUréna, je me plains, & j'ai lieu de me plaindre ;

SURÉNA.

De moi, Seigneur ?

PACORUS.

De vous. Il n'eſt plus temps de feindre,
Malgré tous vos détours on ſait la vérité,
Et j'attendois de vous plus de ſincérité,
Moi, qui mettois en vous ma confiance entiére,
Et ne voulois ſouffrir aucune autre lumiére.
L'amour dans ſa prudence eſt toujours indiſcret,
A force de ſe taire, il trahit ſon ſecret,
Le ſoin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et ſon ſilence dit tout ce qu'il craint qu'on ſache.
Ne cachez plus le vôtre, il eſt connu de tous,
Et toute votre adreſſe a parlé contre vous.

SURÉNA.

Puiſque vous vous plaignez, la plainte eſt légitime ;
Seigneur, mais, après tout, j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refuſez Mandane avec tant de reſpect,
Qu'il eſt trop raiſonné pour n'être point ſuſpect.

Avant qu'on vous l'offrît, vos raiſons étoient prêtes,
Et jamais on n'a vû de refus plus honnêtes;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir:
Il falloit tout promettre, & la laiſſer agir,
Il falloit eſpérer de ſon orgueil ſévere
Un juſte déſaveu des volontés d'un pere,
Et l'aigrir par des vœux ſi froids, ſi mal conçûs,
Qu'elle uſurpât ſur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice,
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change, attirer mon courroux;
Et montrer quel objet vous réſervez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adreſſe
A remettre au devoir l'eſprit de la princeſſe,
Vous en avez eu l'ordre, & j'en ſuis plus haï,
C'eſt pour un bon ſujet avoir bien obéi.

SURÉNA.

Je le voi bien, Seigneur, qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'eſt compté pour crime, & je dois ſeul au roi
Répondre de Palmis, d'Euridice & de moi,
Comme ſi je pouvois ſur une ame enflammée
Ce qu'on me voit pouvoir ſur tout un corps d'armée;
Et qu'un cœur ne fût pas plus pénible à tourner,
Que les Romains à vaincre, ou qu'un ſcéptre à dònner.
Sans faire un nouveau crime, oſerois-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'eſt pas de votre empire;
Et que l'amour jaloux de ſon autorité,
Ne reconnoît ni rois, ni ſouveraineté?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle,
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle;
Et je ſuis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, Seigneur, ne pouvez l'étouffer!

Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime, & Palmis vous haïsse,
Ou rendez votre cœur à vos loix si soumis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis;
Tout ce que vous pourrez, ou sur vous, ou sur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles;
Mais sur elles, sur vous, si vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire;
Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire,
Qui cachés avec soin se commettent long-temps;
Et tiennent près des rois de secrets mécontens.
Un sujet qui se voit le rival de son maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paroître,
Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat;
Et d'un crime d'amour, il en fait un d'état.
Il a besoin de grace, & sur-tout quand on l'aime,
Jusqu'à se révolter contre le diadême,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURÉNA.

Oui, mais quand de son maître on lui fait un rival
Qu'il aimoit le premier, qu'en dépit de sa flamme
Il céde, aimé qu'il est, ce qu'adore son ame,
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion,
Est-il digne de grace, ou de compassion?

PACORUS.

Qui céde ce qu'il aime est digne qu'on le loue,
Mais il ne céde rien quand on l'en désavoue;
Et les illusions d'un si faux compliment
Ne méritent qu'un long, & vrai ressentiment.

SURÉNA.

Tout-à-l'heure, Seigneur, vous me parliez de grace,
Et déjà vous passez jusques à la menace:
La grace est aux grands cœurs honteuse à recevoir,
La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma suite est dispersée,
Que la garde au dedans par Sillace est placée,

Que le peuple s'attend à me voir arrêter ;
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête ;
Dites un mot, Seigneur, & l'une & l'autre est prête.
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi,
Et, si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falloit vivre ;
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre ;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces maniéres.
Ce sont fausses vertus que des vertus si fiéres.
Après tant de hauts faits, & d'exploits signalés,
Le roi ne peut douter de ce que vous valez ;
Il ne veut pas vous perdre, épargnez-vous la peine
D'attirer sa colere, & mériter ma haine :
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plûtôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il sied bien aux grands cœurs de paroître intrépides ;
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides ;
Mais souvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour,
A paroître au besoin maitres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidéle,
Ce soir la reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le secret de vos feux ;
Mais songez bien qu'un roi, quand il dit, *Je le veux*....
Adieu, ce mot suffit, & vous devez m'entendre.

SURÉNA.

Je fais plus, je prévoi ce que j'en dois attendre,
Je l'attens sans frayeur, &, quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

Ne me l'avouez point, en cette conjoncture
Le ſoupçon m'eſt plus doux que la vérité ſûre ;
L'obſcurité m'en plaît, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laiſſe encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes ;
Et d'un amant ſuſpect diſperſé les eſcortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allât, & malgré vous, juſqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors céde à la force,
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce ;
Que le plus grand courroux qu'on voit y ſuccéder
N'aſpire qu'aux douceurs de ſe raccommoder.
Il n'eſt que trop aiſé de juger quelle ſuite
Exigeroit de moi l'éclat de cette fuite ;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes ſûretés.

EURIDICE.

A ces précautions je ſuis trop redevable,
Une prudence moindre en ſeroit incapable,
Seigneur, mais dans le doute où votre eſprit ſe plaît,
Si j'oſe en ce héros prendre quelque intérêt,
Son ſort eſt plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous répons point ſur cet enlévement,
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément,
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le ſai, de l'amour je ſai quelle eſt l'amorce,

Mais contre tous les deux l'orgueil peut ſecourir,
Et rien n'en eſt à craindre alors qu'on ſait mourir:
Je ne ſerai qu'au prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, Madame;
A quand cet heureux jour, que de toute ſon ame....

EURIDICE.

Il ſe verroit, Seigneur, dès ce ſoir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curioſité s'eſt trop embarraſſée
D'un point dont il devoit éloigner ſa penſée;
Il ſait que j'aime ailleurs, & l'a voulu ſavoir,
Pour peine, il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, Madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme,
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans;
Et quand on veut ſe vaincre, il y faut peu de temps.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut ſuffire,
Un de ces bons momens qu'un cœur n'oſe en dédire.
S'il ne ſuit pas toujours nos ſouhaits & nos ſoins,
Il arrive ſouvent quand on l'attend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame ſi peu tranquille;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laiſſera dans l'alarme où je ſuis.

ORODE.

Le ſort de Suréna vous met donc en alarme?

EURIDICE.

Je voi ce que pour tous ſes vertus ont de charme;
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colere, ou d'un rival jaloux.
Ce n'eſt point toutefois l'amour qui m'intéreſſe,
C'eſt.... Je crains encor plus que ce mot ne vous bleſſe,

Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour ;
Que d'en mettre, & si-tôt, le vrai sujet au jour.

ORODE.

Non, Madame, parlez, montrez toutes vos craintes
Puis-je, sans les connoître, en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai reméde aux maux que vous cachez ?

EURIDICE.

Mais si je vous disois que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine,
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un scéptre que son bras a remis en vos mains,
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mithradate,
Exposer avec vous Pacorus & Phradate,
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui
Vous renvoie à l'éxil où vous seriez sans lui ?
Seigneur, ce seroit être un peu trop téméraire,
J'ai dû le dire au prince, & je dois vous le taire,
J'en doi craindre un trop long & trop juste courroux ;
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, Madame, est-ce à vous d'être si politique ?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?
Et trouvez-vous par là sa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus son maître qu'en idée ?
A vouloir qu'à ses loix j'obéisse à mon tour ?
Ce discours iroit loin, revenons à l'amour,
Madame, & s'il est vrai qu'enfin....

EURIDICE.

Laissez-m'en faire ;
Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'espere,
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi ;
Mais je veux que le temps en dépende de moi.

ORODE.

C'est bien parler en reine, & j'aime assez, Madame ;
L'impétuosité de cette grandeur d'ame ;

Cette noble fierté que rien ne peut domter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.
Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive,
Ils sauront quels respects a montrés pour sa main
Cet intrépide effroi de l'empire Romain,
Mandane en rougira le voyant auprès d'elle,
Phradate est violent, & prendra sa querelle,
Près d'un esprit si chaud, & si fort emporté
Suréna dans ma cour est-il en sûreté ?
Puis-je vous en répondre à moins qu'il se retire?

EURIDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire!
Vous le pouvez, Seigneur, & vous étes son roi;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose,
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît, faites-vous-en justice,
Punissez, exilez, il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur, & jusque-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouser le prince en sa présence?

EURIDICE.

Je ne sai, mais enfin je hai la violence.

ORODE.

Empêchez-la, Madame, en vous donnant à nous;
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs,
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen. Choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins, jusqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je sai tenir, Seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrois en vain de ne le voir jamais,
Moi, qui sai que bien-tôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins nécessaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, Madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la nécessité.
Je vous laisse avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

SEigneur, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane,
Le refus n'en sauroit demeurer impuni;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous étes banni.

SURÉNA.

Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime:
Vous m'aimez, ce n'est point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui;
Et c'est de-là que part cette secrette haine
Que le temps ne rendra que plus forte & plus pleine.
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr,
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir,
Mon visage l'offense, & ma gloire le blesse,
Jusqu'au fond de mon ame il cherche une bassesse,
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur,

Comme ſi par ſes dons il pouvoit me ſéduire,
Ou qu'il pût m'accabler, & ne ſe point détruire.
Je lui dois en ſujet tout mon ſang, tout mon bien,
Mais ſi je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats ſur de plus doux hommages.
Cependant pour jamais il faut nous ſéparer
Madame.

EURIDICE.

Cet éxil pourroit toujours durer?

SURÉNA.

En vain pour mes pareils leur vertu ſollicite,
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet éxil toutefois n'eſt pas un long malheur,
Et je n'irai pas loin ſans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah, craignez de m'en voir aſſez perſuadée
Pour mourir avant vous de cette ſeule idée,
Vivez, ſi vous m'aimez.

SURÉNA.

Je vivrois pour ſavoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre perſonne
Pacorus ſera maître, ou plûtôt ſa couronne?
Ce penſer m'aſſaſſine, & je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'éxil, Madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre,
Ou de n'être à perſonne, ou d'être l'un à l'autre!

SURÉNA.

Falloit-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité!

EURIDICE.

Cette inégalité me ſouffroit l'eſpérance.
Votre nom, vos vertus valoient bien ma naiſſance;
Et Craſſus a rendu plus digne encor de moi
Un héros dont le zéle a rétabli ſon roi.

Dans les maux où j'ai vû l'Arménie exposée,
Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étois répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême
S'y rend inéxorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis, mais, hélas!
Quand j'ai promis, Seigneur, je ne vous voyois pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je differe à donner le bien que je vous ôte,
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer,
C'est de toujours promettre, & toujours différer.

SURÉNA.

Que je serois heureux... Mais qu'osai-je vous dire?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aspire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir;
Songez à vivre heureuse, & me laissez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui régle le destin du reste des humains,
Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

EURIDICE.

J'envisage ce trône & tous ses avantages,
Et je n'y vois par tout, Seigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et, dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah, Seigneur!

SURÉNA.

Epargnez la douleur qui me presse,
Ne la ravalez point jusques à la tendresse,
Et laissez-moi partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donne tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'apperçoi Palmis qui vient vous dire adieu,
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques momens encor jouir de votre vûe.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA, PALMIS.

PALMIS.

On dit qu'on vous éxile à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le roi daigne vous proposer.

SURÉNA.

Non, mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez ?

SURÉNA.

Je pars.

PALMIS.

Et, malgré son courroux,
Vous avez sûreté d'aller jusque chez vous ?
Vous étes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre sorte une telle disgrace ?
Et, s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
Il n'est point de poisons, il n'est point d'assassins ?

SURÉNA.

Le roi n'a pas encore oublié mes services,
Pour commencer par moi de telles injustices,
Il est trop généreux pour perdre son appui.

PALMIS.

S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui ?
Est-il aucun flatteur, Seigneur, qui lui refuse
De lui prêter un crime, & lui faire une excuse ?
En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour,
N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte, alors qu'on désavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on se loue ;

Et qu'une absence élude attendant le moment
Qui laisse évanouir ce faux ressentiment.

SURÉNA.

Ces courroux affectés, que l'artifice donne,
Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
Si ma mort plaît au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hazard;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impose la nature & régle la fortune;
Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
Devienne abominable à tout le genre humain;
Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles,
Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à son plus haut point,
Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point,
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En consoleroit mal & la sœur, & l'amante.

SURÉNA.

Que faire donc, ma sœur?

PALMIS.

Votre asyle est ouvert.

SURÉNA.

Quel asyle?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre....

SURÉNA.

Et c'est ma sœur qui m'y condamne;
C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité,
Aux yeux de ma Princesse une infidélité!

PALMIS.

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidéle aux dépens de sa vie?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,
Vous, qui d'un seul regard pourriez tout décider.
Madame, ses périls ont-ils de quoi vous plaire?

EURIDICE.

EURIDICE.

Je croi faire beaucoup, Madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien;
C'eſt tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il ſe peut, au nœud que je déteſte,
Je vous laiſſe en parler, diſpenſez-moi du reſte,
Je n'y mets point d'obſtacle, & mon eſprit confus....
C'eſt m'expliquer aſſez, n'exigez rien de plus.

SURÉNA.

Quoi! Vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte eſt jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré ſa nature, en dépit de ſes loix,
Le parricide a fait la moitié de nos rois?
Qu'un frere pour régner ſe baigne au ſang d'un frere?
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un pere?
Notre Orode lui-même où ſeroit-il ſans moi?
Mithradate pour lui montroit-il plus de foi?
Croyez-vous Pacorus bien plus ſûr de Phradate?
J'en connois mal le cœur, ſi bien-tôt il n'éclate;
Et ſi de ce haut rang, que j'ai vû l'éblouir,
Son pere & ſon aîné peuvent long-temps jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défenſe,
Car enfin mes refus ne font pas mon offenſe,
Mon vrai crime eſt ma gloire, & non pas mon amour;
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour.
Plus je les ſervirai, plus je ſerai coupable;
Et, s'ils veulent ma mort, elle eſt inévitable.
Chaque inſtant que l'hymen pourroit la reculer
Ne les attacheroit qu'à mieux diſſimuler,
Qu'à rendre, ſous l'appas d'une amitié tranquille;
L'attentat plus ſecret, plus noir, & plus facile.
Ainſi, dans ce grand nœud chercher ma ſûreté,
C'eſt inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enſeveli ma gloire ſous ma chûte.

Mais, dieux, se pourroit-il, qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi?
Non, non, c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde,
Je suis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus son courroux;
S'il vous faisoit garder, il répondroit de vous.
Mais pouvez-vous, Seigneur, rejoindre votre suite?
Etes-vous libre assez pour choisir une fuite?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre....

SURÉNA.

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros,
Il est douteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et parmi la douceur des plus illustres flammes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi! Vous pourriez...

SURÉNA.

Adieu, le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

IL court à son trépas, & vous en serez cause,
A moins que votre amour à son départ s'oppose;
J'ai perdu mes soupirs, & j'y perdrois mes pas:
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas,

Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'est pas assez;
Vous avez tant d'amour, Madame, & balancez!

EURIDICE.

Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre!

PALMIS.

C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre;
De quoi lui servira notre mortel ennui?
De quoi nous servira de mourir après lui?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop, le roi dans sa colere
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un trône où ce héros a sû le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer?
Le pourroit-il sans honte, & pourrez-vous attendre
A prendre soin de lui, qu'il soit trop tard d'en prendre?
N'y perdez aucun temps, partez, que tardez-vous?
Peut-être en ce moment on le perce de coups,
Peut-être...

EURIDICE.

Que d'horreurs vous me jettez dans l'ame!

PALMIS.

Quoi? Vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, Madame?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque-là pût jamais se trahir?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime
C'est de ma propre main m'assassiner moi-même?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez?

EURIDICE.

Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Orméne vient à nous, & lui peut aller dire
Qu'il épouse... Achevez tandis que je soupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs!

SCENE DERNIERE.

EURIDICE, PALMIS, ORMÉNE.

ORMÉNE.

Qu'il vous en va coûter!
Et que pour Suréna...

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter?

ORMÉNE.

A peine du palais il sortoit dans la rue,
Qu'une fléche a parti d'une main inconnue;
Deux autres l'ont suivie, & j'ai vû ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avoient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURIDICE.

Hélas!

ORMÉNE.

Songez à vous, la suite vous menace;
Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprit à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat! Lâche roi! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre,

Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrafés,
Si de pareils tyrans n'en font point écrafés ?
Et vous, Madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquille,
Vous, qui brûlant pour lui, fans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'affaffiner ;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi ! Vous caufez fa perte, & n'avez point de pleurs ?

EURIDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.
Orméne, foutiens-moi.

ORMÉNE.

Que dites-vous, Madame ?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçoi toute mon ame.

ORMÉNE.

Emportons-la d'ici pour la mieux fecourir.

PALMIS.

Sufpendez ces douleurs qui preffent de mourir,
Grands dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne fouffrez point ma mort que je ne fois vengée.

FIN.

ŒUVRES
DIVERSES
DE PIERRE
CORNEILLE

LES VICTOIRES DU ROI

SUR LES ÉTATS DE HOLLANDE;

EN L'ANNEE M. DC. LXXII. *

Par PIERRE CORNEILLE.

LES douceurs de la paix, & la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la France,
Suspendoient le courroux du plus grand des rois;
Ce courroux sûr de vaincre, & vainqueur tant de fois.
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainault, Lorraine.
L'Espagne & sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de nations
Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile, & si prompte victoire
Pour le Victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls, & du pénible honneur,
Il ne sauroit goûter ce rapide bonheur:

* Ces vers furent imprimés à Paris, chez Luyne & Benard, avec le latin du Pere de la Rue, en 1672. in-8.

Il ne sauroit tenir pour illustres conquêtes
Des murs qui trébuchoient sans écraser de têtes;
Des forts avant l'attaque entre ses mains remis,
Ni des peuples tremblans, pour justes ennemis.
Au moindre souvenir qui peigne à sa vaillance
Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en balance,
Les triomphes sanglans, & long-temps disputés,
Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés.
Sa gloire inconsolable après ces hauts exemples,
Brûle d'en faire voir d'égaux, ou de plus amples;
Et jalouse du sang versé par ses guerriers,
Se reproche le peu que coûtent ses lauriers.

Pardonne, grand Monarque, à ton destin propice,
Il va de ses faveurs corriger l'injustice;
Et t'offre un ennemi fier, intrépide, heureux,
Puissant, opiniatre, & tel que tu le veux.
Sa fureur se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Au Levant, au Couchant elle a porté la guerre;
L'une & l'autre Java, La Chine, & le Japon,
Frémissent à sa vûe, & tremblent à son nom.
C'est ce jaloux ingrat, cet insolent Batave,
Qui te doit ce qu'il est, & hautement te brave;
Il te déchire, il arme, il brigue contre toi,
Comme s'il n'aspiroit qu'à te faire la loi.

Ne le regarde point dans sa basse origine,
Confiné par mépris aux bords de la marine;

S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poiſſons,
S'il n'y connut le fer que par ſes hameçons ;
Sa fierté maintenant au-deſſus de la roue
Méconnoit ſes ayeux qui rampoient dans la boue.
C'eſt un peuple ennobli par cent fameux exploits,
Qui ne veut adorer, ni vivre qu'à ſon choix ;
Un peuple qui ne ſouffre autels ni diadêmes,
Qui veut borner les rois, & les régler eux-mêmes :
Un peuple enflé d'orgueil, & gorgé du butin,
Que ſon bras a rendu maître de ſon deſtin ;
Pirate univerſel, & pour gloire nouvelle,
Aſſocié de l'Eſpagne, & non plus ſon rebelle.
Sur ce digne ennemi venge le ciel, & toi,
Venge l'honneur du ſcéptre, & les droits de la foi.
Tant d'illuſtres fureurs, tant d'attentats célébres,
L'ont fait aſſez gémir chez lui dans les ténébres ;
Romps les fers qu'elle y traîne, & rens-lui le plein jour,
Régne, & fais-y régner le vrai culte à ſon tour.
Ce grand Prince m'écoute, & ſon ardeur guerriére
Le jette avidement dans cette âpre carriére,
La juge avantageuſe à montrer ce qu'il eſt,
Et plus la courſe eſt rude, & plus elle lui plaît.
Il s'oppoſe déja des troupes formidables,
Des Oſtendes, trois ans à tout autre imprenables ;
Des fleuves teints de ſang, des champs ſemés de corps,
Cent périls éclatans, & mille affreuſes morts.

Car enfin, d'un tel peuple, à lui rendre justice;
Après une si longue & si dure milice;
Après un siécle entier perdu pour le domter,
Quelle plus foible image ose se présenter?
Des orageux reflus d'une mer écumeuse;
Des trois canaux du Rhin, de l'Issel, de la Meuse;
De ce climat jadis si fatal aux Romains,
Et qui défie encor tous les efforts humains:
De ces flots suspendus, où l'art soutient des rives
Pour noyer les vainqueurs dans les plaines captives;
De cent bouches par tout si prêtes à tonner,
Qui peut se former l'ombre, & ne pas s'étonner?
Si ce peuple au secours attire l'Allemagne,
S'il joint le Mein au Tage, & l'Empire à l'Espagne;
S'il fait au Dannemarck craindre pour ses deux mers;
Si contre nous enfin il ligue l'univers,
Que sera-ce? Mon Roi n'en conçoit point d'alarmes,
Plus l'orage grossit, plus il y voit de charmes:
Son ardeur s'en redouble au lieu de s'arrêter,
Il veut tout reconnoître, & tout exécuter,
Et présentant le front à toute la tempête,
Agir également du bras, & de la tête.
La même ardeur de gloire emporte ses sujets,
Chacun veut avoir part à ses nobles projets;
Chacun s'arme, & la France en guerriers si féconde,
Jamais sous ses drapeaux ne rangea tant de monde.

L'Anglois couvre pour nous la mer de cent vaisseaux ;
Cologne après Munster nous prête ses vassaux ;
Ces prélats, pour marcher contre des sacriléges ;
De leur sacré repos quittent les priviléges ;
Et pour les intérêts d'un Dieu leur souverain,
Se joignent à nos lys, le tonnerre à la main.
Cependant la Hollande entend la renommée
Publier notre marche, & vanter notre armée.
Le nautonnier brutal, & l'artisan sans cœur,
Déja de sa défaite osent se faire honneur ;
Cette ame du parti, cet Amsterdam, qu'on nomme
Le magasin du monde, & l'émule de Rome,
Pour se flatter d'un sort à ce grand sort égal,
S'imagine à sa porte un second Annibal ;
S'y figure un Pyrrhus, un Jugurthe, un Persée,
Et sur ces rois vaincus promenant sa pensée,
S'applique tous ces temps, où les moindres bourgeois
Dans Rome avec mépris regardoient tous les rois :
Comme si son trafic, & des armes vénales,
Lui pouvoient faire un cœur, & des forces égales.
Voyons, il en est temps, fameux Républicains,
Nouveaux enfans de Mars, rivaux des vieux Romains,
Tyrans de tant de mers, voyons de quelle audace
Vous détachez du toit l'armet & la cuirasse,
Et rendez le tranchant à ces glaives rouillés,
Que du sang Espagnol vos peres ont souillés.

Juste ciel! me trompai-je, ou si déja la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonnerre?
CONDÉ presse Vesel, tandis qu'avec mon Roi
Le généreux PHILIPPE assiége & bat Orsoi:
Ce Monarque avec lui devant Rhimbergue tonne,
Et TURENNE promet Buric à sa couronne.
Quatre siéges ensemble, où les moindres remparts
Ont bravé si long-temps nos modernes Césars,
Où tout défend l'abord, (qui l'auroit osé croire!
Mon prince ne s'en fait qu'une seule victoire.
Sous tant de bras unis il a peur d'accabler,
Et les divise exprès pour faire moins trembler:
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage,
Pour faire plus d'éclat, il prend moins d'avantage;
Et n'envoyant par tout que des partis égaux,
Il cherche à voir par tout répondre à ses assauts.
Que te sert, ô grand Roi, cette noble contrainte!
Partager tes drapeaux, c'est partager la crainte;
L'épandre en plus de lieux, & faire sous tes loix
Tomber plus de remparts & de peuple à la fois.
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre;
Ta fortune par tout fait l'art de te rejoindre:
L'effet est sûr au bras dès que ton cœur résout,
Tu ne bats qu'une place, & tes soins vont par tout;
Par tout on croit te voir, par tout on t'appréhende,
Et tes ordres font tout, quelque chef qui commande.
Ainsi tes pavillons à peine sont plantés,
A peine vers les murs tes canons sont pointés;

Que l'habitant s'effraye, & le ſoldat s'étonne;
Un baſtion le couvre, & le cœur l'abandonne;
Et le front menaçant de tant de boulevarts,
De tant d'épaiſſes tours qui flanquent ſes remparts;
Tant de foudres d'airain, tant de maſſes de pierre,
Tant de munitions, & de bouche, & de guerre,
Tant de larges foſſés qui nous ferment le pas,
Pour tenir quatre jours ne lui ſuffiſent pas.
L'épouvante domine, & la molle prudence
Court au-devant du joug avec impatience;
Se donne à des vainqueurs que rien n'a ſignalés;
Et leur ouvre des murs qu'ils n'ont pas ébranlés.
Miſérables! quels lieux cacheront vos miſeres;
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos peres,
Qui morts pour la patrie, & pour la liberté,
Feront un long reproche à votre lâcheté?
Cette noble valeur autrefois ſi connue,
Cette digne fierté, qu'eſt-elle devenue?
Quand ſur terre & ſur mer vos combats obſtinés
Briſoient les rudes fers à vos mains deſtinés;
Quand vos braves Naſſaus, quand Guillaume & Maurice,
Quand Henri vous guidoit dans cette illuſtre lice,
N'aviez-vous que les cœurs, que les bras d'aujourd'hui,
Quand du ſceptre Danois vous paroiſſiez l'appui?
Mais n'en réveillons point la mémoire importune,
Vous n'êtes pas les ſeuls, l'habitude eſt commune;
Et l'uſage n'eſt plus d'attendre ſans effroi
Des François animés par l'aſpect de leur Roi.

Il en rougit pour vous, & lui-même il a honte
D'accepter des ſujets que le [redacted]
Et vainqueur malgré lui, ſans avoir combattu,
Il ſe plaint du bonheur qui prévient ſa vertu.

Peuples, l'abattement que vous faites connoître
Ne fait pas bien ſa cour à votre nouveau maître,
Il veut des ennemis, & non pas des fuyards,
Que ſaiſit l'épouvante à nos premiers regards:
Il aime qu'on lui faſſe acheter la victoire,
La diſputer ſi mal, c'eſt envier ſa gloire;
Et ce tas de captifs, cet amas de drapeaux,
Ne font qu'embarraſſer ſes projets les plus beaux.

Conſole-t-en, mon Prince, il s'ouvre une autre voie
A te combler de gloire, auſſi-bien que de joie;
Si ce peuple à l'effroi ſe laiſſe trop domter,
Ses fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
Ils ont fait aux Romains aſſez de réſiſtance,
Pour en eſpérer une en faveur de ta France;
Et ces bords où jamais l'Aigle ne fit la loi,
S'oſeront quelque temps défendre contre toi.
A ce nouveau projet le monarque s'enflamme;
Il l'examine, tâte, & réſout en ſon ame,
Et tout impatient d'en recueillir le fruit,
Il part dans le ſilence, & l'ombre de la nuit.
Des guerriers qu'il choiſit l'eſcadron intrépide,
Glorieux d'un tel choix, & ravi d'un tel guide,
Marche incertain des lieux où l'on veut ſon emploi,
Mais aſſuré de vaincre où l'emploira ſon roi.

Le jour à peine luit, que le Rhin se rencontre ;
Tholus frappe les yeux, le fort de Skeink se montre :
On s'apprête au passage, on dresse les pontons,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerriére
Prend les devants sur elle, & passe la premiére :
Le tumulte à sa suite, & sa confusion
Entraîne le désordre & la division.
La discorde effarée à ces monstres préside,
S'empare au fort de Skeink des cœurs qu'elle intimide ;
Et d'un cor enroué fait sonner en ces lieux
La fureur des françois, & le courroux des cieux,
Leur étale des fers, & la mort préparée,
Et des autels brisés la vengeance assurée.
La vague au piéd des murs à peine ose frapper,
Que le fleuve alarmé ne sait où s'échapper :
Sur le point de se fendre, il se retient, & doute
Ou du Rhin, ou du Val, s'il doit prendre la route.

Les tremblemens de l'Isle ouvrant jusqu'aux enfers,
(Ecoute, Renommée, & repéte mes vers,)
Le grand nom de LOUIS, & son illustre vie
Aux champs Élysiens font descendre l'envie,
Qui pénétre à tel point les manes des héros,
Que pour s'en éclaircir ils quittent leur repos.
On voit errer par tout ces ombres redoutables,
Qu'arrêterent jadis ces bords impénétrables ;

Druſus marche à leur tête, & ſe poſté au foſſé
Que pour joindre l'Iſſel au Rhin il a tracé :
Varus le ſuit tout pâle, & ſemble dans ces plaines
Chercher le reſte affreux des légions Romaines :
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus :
Le fameux Jean d'Autriche, & le cruel Tolède,
Sous qui des maux ſi grands crurent par leur remede;
L'invincible Farnéſe, & les vaillans Naſſaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant ſoutenu d'aſſauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon Roi, ce qu'eux tous n'ont pû faire;
Eux-mêmes s'en convaincre, & d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.

Il range cependant ſes troupes au rivage,
Meſure de ſes yeux Tholus, & le paſſage;
Et voit de ſes héros Ibères, & Romains,
Voltiger tout autour les ſimulachres vains.
Cette vûe en ſon ſein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire & ſi haute, & ſi belle,
Que devant ces témoins à le voir empreſſés,
Elle ait de quoi ternir tous les ſiécles paſſés.
Nous n'avons plus, dit-il, affaire à ces Bataves,
De qui les corps maſſifs n'ont que des cœurs d'eſclaves :
Non, ce n'eſt plus contre eux qu'il nous faut éprouver,
C'eſt Rome, & les Céſars que nous allons braver.

De vos ponts commencés, abandonnez l'ouvrage,
François, ce n'[illegible] fleuve, il faut paſſer à nage,
Et laiſſer en dépit des fureurs de ſon cours,
Aux autres nations un ſi tardif ſecours.
Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'eſt Dieu que vous ſervez, c'eſt moi qui vous envoie,
Allez, & faites voir à ces flots ennemis
Quels intérêts le ciel en vos mains a remis.
C'étoit aſſez en dire à de ſi grands courages,
Des barques & des ponts on hait les avantages;
On demande, on s'efforce à paſſer des premiers,
GRAMMONT ouvre le fleuve à ces bouillans guerriers:
VENDOSME, d'un grand Roi race toute héroïque,
VIVONNE, la terreur des galeres d'Afrique,
BRIOLE, CHAVIGNY, NOGENT, & NANTOUILLET,
Sous divers aſcendans montrent même ſouhait.
DE TERMES, & COASLIN, & SOUBISE, & LA SALLE,
Et DE SAULX, & REVEL, ont une ardeur égale;
Et GUITRY, que la Parque attend ſur l'autre bord,
SALLART & BÉRINGHEN font un pareil effort.
Je n'acheverois point, ſi je voulois ne taire
Ni pas un commandant, ni pas un volontaire.
L'hiſtoire en prendra ſoin, & ſa fidélité
Les conſacrera mieux à l'immortalité.

De la maiſon du roi l'eſcadre ambitieuſe
Fend après tant de chefs la vague périlleuſe,
Suit l'exemple avec joie, & peut-être, grand Roi
Avois-je là quelqu'un qui te ſervoit pour moi;
Tu le ſais, il ſuffit. Ces guerriers intrépides
Percent des flots grondans les montagnes liquides;
La tourmente & les vents font horreur aux courſiers,
Mais cette horreur en vain réſiſte aux cavaliers:
Chacun pouſſe le ſien au travers de l'orage,
Le péril redoublé redouble le courage;
Le gué manque, & leurs piéds ſemblent à pas perdus
Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus.
Ils battent l'eau de rage, & malgré la tempête
Qui bondit ſur leur croupe, & mugit ſur leur tête;
L'impérieux éclat de leurs henniſſemens
Veut impoſer ſilence à ſes mugiſſemens.
Le gué renaît ſous eux. A leurs crins qu'ils ſecouent;
Des reſtes du péril on diroit qu'ils ſe jouent;
Ravis de voir qu'enfin leur piéd mieux affermi,
Victorieux des flots n'a plus qu'un ennemi.
Tout à coup il ſe montre, & de ſes embuſcades
Il fait pleuvoir ſur eux cent & cent mouſquetades:
Le plomb vole, l'air ſiffle, & les plus avancés
Chancellent ſous les coups dont ils ſont traverſés.
Nogent, qui flotte encor dans les gouffres de l'onde,
En reçoit dans la tête une atteinte profonde;
Il tombe, l'onde achéve, & l'éloignant du bord
S'accorde avec le feu pour cette double mort.

Que vois-je ? Les chevaux que leur ſang effarouche,
Bouleverſent leur charge, & n'ont ni frein, ni bouche,
Et le fleuve groſſit ſon tribut pour Thétis
De leurs maîtres & d'eux pêle-mêle engloutis.
Le mourant qui ſe noye, à ſon voiſin s'attache,
Et l'entraîne après lui ſous le flot qui le cache.
Quel ſpectacle d'effroi, grand Dieu ! ſi toutefois
Quelque choſe pouvoit effrayer des François.
Rien n'étonne, on fait alte, & toute la ſurpriſe
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de re-remiſe,
Attendant qu'on les joigne, & qu'un gros qui les ſuit
Enfle leur battaillon que l'œil du Roi conduit.
Le bataillon groſſi gagne l'autre rivage,
Fond ſur ces faux vaillans, leur fait perdre courage;
Les pouſſe, perce, écarte, & maître de leur bord,
Leur porte à coups preſſés l'épouvante, & la mort.
Tel eſt ſur tes François l'effet de ta préſence,
Grand Monarque, tels ſont les fruits de ta prudence,
Qui par des feints combats prit ſoin de les former
A tout ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.
Tu les faiſois dès-lors à ce qu'on leur voit faire;
Et l'eſpoir d'un grand nom, ni celui du ſalaire,
Ne font point cette ardeur qui régne en leurs eſprits;
Tu les vois, c'eſt leur joie, & leur gloire, & leur prix.

Tandis que l'eſcadron fier de cette déroute,
Mêle au ſang Hollandois les eaux dont il dégoûte
De honte & de dépit les manes diſparus,
De ces bords aſſervis qu'en vain ils ont courus,
Y laiſſent à mon Roi pour éternel trophée,
Leurs noms enſevelis, & leur gloire étouffée.
Mais qu'entens-je, & d'où part cette grêle de coups ?
Généreuſe Nobleſſe, où vous emportez-vous ?
La troupe qu'à paſſer vous voyez empreſſée
A courir les fuyards s'eſt toute diſperſée;
Et vous donnerez ſeuls dans cé retranchement
Où l'embûche eſt dreſſée à votre emportement.
A peine y ſerez-vous cinquante contre mille.
Le vent s'eſt abattu, le Rhin s'eſt fait docile;
Mille autres vont paſſer, & vous ſuivre à l'envi;
Mais je donne un avis que je vois mal ſuivi.
GUITRY tombe par terre, ô ciel, quel coup de foudre!
Je te vois, LONGUEVILLE, étendu ſur la poudre,
Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laiſſe périr le nom & le ſang des Dunois:
Et ces dignes ayeux qui te voyoient les ſuivre
Perdent, & la douceur, & l'eſpoir de revivre.
CONDÉ, va te venger, CONDÉ dont les regards
Portent toute Norlinghe, & Lens aux champs de Mars;
Il ranime, il ſoutient cette ardente Nobleſſe
Que trop de cœur épuiſe, ou de force, ou d'adreſſe;

Et son juste courroux par de sanglans effets
Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.
L'ennemi qui recule, & ne bat qu'en retraite
Remet au plomb volant à venger sa défaite :
On l'enfonce. Arrêtez, héros, où courez-vous ?
Hazarder votre sang, c'est les exposer tous,
C'est hazarder ENGUIEN, votre unique espérance,
ENGUIEN, qui sur vos pas à pas égaux s'avance :
Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect,
Mais le plomb n'a point d'yeux, & vole sans respect,
Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,
Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate ;
Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers,
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'univers.
Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde,
D'avoir rougi vos champs du premier sang du monde :
Les plus heureux climats en vont être jaloux,
Et quoi que vous perdiez, nous perdons plus que
vous.

La Hollande applaudit à ce coup téméraire,
Le François indigné redouble sa colere ;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit,
Arnheim qui l'ose attendre, en deux jours est ré-
duit,
Et ce fort merveilleux, sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-temps toute la Batavie,
Qui de tous ses vaillans onze mois fut l'écueil,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup d'œil.

Que peut Orange ici pour essai de ses armes,
Que dérober sa gloire aux communes alarmes,

Se ſéparer d'un peuple indigne d'être à lui,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui ?
La rive de l'Iſſel ſi bien fortifiée,
Par ce juſte mépris à nos mains confiée,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ſes retranchemens, & de ſes déſerteurs.
Iſſel trop redouté, qu'ont ſervi tes menaces ?
L'ombre de nos drapeaux ſemble charmer tes places :
Loin d'y craindre le joug, on s'en fait un plaiſir
Et ſur tes bords tremblans nous n'avons qu'à choiſir.
Ces troupes qu'un beau zéle à nos deſtins allie,
Font dans l'Ouver-Iſſel régner la Weſtphalie ;
Et Grolle, Swol, Kempen montrent à Deventer
Qu'il doit craindre à ſon tour les bombes de Munſter.
Louis porte à Doësbourg ſa Majeſté ſuprême,
Et fait battre Zuphen par un autre lui-même.
L'un ouvre, l'autre traite, & ſoudain s'en dédit :
De ce manque de foi Philippe le punit,
Jette ſes murs par terre, & le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.
Ces coloſſes de chair robuſtes, & peſans,
Admirent tant de cœur en de ſi jeunes ans :
D'un héros dont jamais ils n'ont vû le viſage
En cet illuſtre frere ils penſent voir l'image,
L'adorent en ſa place, & recevant ſa loi
Reconnoiſſent en lui le ſang d'un ſi grand Roi.
Ainſi lorſque le Rhin maître de tant de villes,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles,

Enflé

Enflé des eaux de ſource, & de eaux de tribut,
Approche de la mer que ſa courſe a pour but :
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde ;
Il prête au Vhal, ſon frere, une part de ſon onde.
Le Vhal qui porte ailleurs cet éclat emprunté,
En ſoutient à grand bruit toute la majeſté,
Avec pareil orgueil précipite ſa courſe,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même ſource;
Qu'il a part aux grandeurs de ſon être divin,
Et ſous un autre nom fait adorer le Rhin.
Qu'il m'eſt honteux, grand Roi, de ne pouvoir te ſuivre
Dans Nimégue qu'on rend, dans Utrecht qu'on te livre,
Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la foi
Sortir de ſes cachots, triompher avec toi,
Et de ſes droits ſacrés par ton bras reſſaiſie,
Chez tes nouveaux ſujets détrôner l'héréſie !
La victoire s'attache à marcher ſur tes pas,
Et ton nom ſeul conſterne aux lieux où tu n'es pas.
Amſterdam & la Haye en redoutent l'inſulte,
L'un t'oppoſe ſes eaux, l'autre eſt toute en tumulte ;
La noire politique à des ſecrets reſſorts,
Pour y forcer le peuple aux plus injuſtes morts,
Les meilleurs citoyens aux mutins ſont en butte,
L'ambition ordonne, & la rage exécute ;
Et qui n'oſe ſouſcrire à leurs ſanglans arrêts,
Qui s'en fait un ſcrupule, eſt dans tes intérêts.
Sous ce cruel prétexte, on pille, on aſſaſſine,
Chaque ville travaille à ſa propre ruine,

Chacun veut d'autres chefs pour calmer ſes terreurs;
Laiſſe-les, grand vainqueur, punir à leurs [redacted]
Laiſſe leur barbarie arbitre de la peine
D'un peuple qni ne vaut ni tes ſoins, ni ta haine,
Et tandis qu'on s'acharne à s'entredéchirer,
Pour quelque mois ou deux laiſſe-moi reſpirer.

LUDOVICO MAGNO

POST EXPEDITIONEM

BATAVICAM,

EPINICIUM.

Autore CAROLO RUÆO, Societatis Jesu.

PAcificus labor, & longæ comes aurea pacis
Copia, victrices LODOICI *mulserat iras:*
Mille triumphatæ suadebant otia gentes;
Et Lothari, & Belgæ, & frustrà cunctator Iberus.
Non tamen illa, licet geminum celebrata per orbem,
Laudis inexpletum satiabat gloria pectus.
Jamque adeò facilis vilescunt præmia belli:
Victoremque piget, quod Martem prævenit hostis
Obsequio; quod præcipites in vincula turmæ,
Totque suis ultrò veniant cum civibus urbes,
Tùm si quando animo priscæ virtutis imago
Incidit, & veterum pervolvens acta parentum
Quæsitas per multa videt discrimina lauros,
Errantemque diù media inter prælia Martem;
Uritur exemplis tacitè, heroumque periclis
Invidet, & partos secum fastidit honores.
Ergo age, tàm lætis ultrà ne irascere fatis:
En fortuna tibi, quantùm appetis, annuit hostem.

Ille per errato jam formidabilis orbi
Contemptor superûm Batavus, quem Seres, & Indi;
Extremisque hominum Japones, quem dives adorat
Africa, cui rutilas America expendit arenas,
Cujus & ipse jugum placido subit æquore Nereus;
Ille tibi probris jamdudùm infestus & armis
Imminet, ille Dei dono tibi debitus hostis.
Nec te humiles ortus, generisque infamia primi
Avocet incœpto, fuerint huic rustica curæ
Quondam opera, & duræ piscosis amnibus artes;
Arma modo, & rigidos intentans undique fasces
Imperium in magnum terra grassatur & undis,
Nec jam novit avos; audax & ludere regum
In capita, & belli pacisque imponere leges;
Hispano socius, nec tantùm impunè rebellis.
Exorere ô tandem spretis pro regibus ultor,
Rumpe moras, LODOICE. *Vides, ut pulsa tot annos*
Religio, trepidisque fides malè tuta latebris,
Regalem implorant solvenda in vincula dextram.
Nulla mora in MAGNO *: placet hic, quia durior hostis.*
Jamque sibi immensas acies, jamque horrida centum
Prælia, difficilesque aditus, largaque rubentes
Cæde virûm fluvios, & inhospita littora fingit;
Scilicet, exultatque fremens. Nam quid sibi quisquam,
Et studia expendens, & opes, & robora gentis,
Informetque animo levius, speretve futurum?
Quis vaga tergemini non horreat ostia Rheni,
Æquoreosque Mosæ fremitus, Vahalimque sonantem,

Nomina tot nuribus quondam execrata Latinis?
Adde Isalam vellis defensum, adde ænea mille
Hostis in occursum tormenta tonantia ripis;
Tot validas urbes, tot propugnacula passim
Obvia, tot riguis arva intercisa fluentis,
Totque lacus, tantosque. Adde & frænata per artem
Æquora, luctantesque adversa in claustra procellas,
Rumpendosque obices, refluique pericula ponti.
Quid si præterea vicino emota tumultu
Conjurata ruat Germania, si metus acres
Idem agitet Danos, Batavûm si fraudibus orbis
Excitus in Gallos socialibus ingruat armis?
At neque sit LODOICI *alacer deferveat ardor:*
Ignoscit magis, idem animo nosse omnia promptus,
Et præstare manu. Simul undique buccina Martem
Increpuit, simul agminibus coït ultima junctis
Gallia, quod fœto bellatrix patria nusquam
Fuderat antè sinu, ratibus simul æquora centum
Anglusque, Francusque tegunt; ruit Itala pubes,
Helvetiusque ferox, Bavarisque colonia signis,
Et sacros acuens jamdudum Wesphalus enses.
Nec benè collectæ terraque marique rapinæ
Unius in Francæ cessissent præmia gentis:
Tot populos inter communis præda jacere
Debuit, occidui populator & orbis Eoi.
Interea Batavas crebrescit fama per urbes,
Et propius belli fragor intonat. Ocyus omnes
Incaluere animis, operumque ignobile vulgus

Perpetuum tanto sperat sibi nomen ab hoste.
Imprimis rerum illa potens, validisque superba
Classibus, & magnæ, si dîs placet, æmula Romæ
Curia, prisca sequens Latiæ vestigia laudis,
Porsennam ad muros iterùm, Pyrrhique elephantos,
Annibalisque minas, & divitis agmina Persei,
Tot regum clades, & tot fœcunda triomphis
Sæcla putat spatiis iterùm volvenda remensis;
Demens, quæ Latii viresque, animosque senatus
Mercatu simulet turpi, & venalibus armis.
Quin agite, Æneadis suppar genus, & nova Martis
Progenies, belli ferratos rumpite postes,
Tela focis rapite, & galeas ensesque parentum
Induite? Austriacæ scabros rubigine cædis.
Ludimur? an gemino Rheni de littore clamor
Insonuit? Jam Vesaliæ furit acer in arces
CONDÆUS, *jam Buricio* TURENNIUS *instat,*
Jam simul Orsoyam LODOIX *cum fratre* PHILIPPO
Rhimbergamque premunt. Quippe uni insistere lentum èst
Ignavumque operi: numero neve obruat hostes,
Partiturque aciem & curas divisus in omnes
Fit minor, ut paribus sese hosti accommodet armis;
Æquior & veniat, nec jam sine sanguine, palma.
Parce tamen, LODOICE, *etiam divisus, ubique*
Magnus es, & spatio dum distrahis arma, timorem
Distrahis in plures, atque omnibus ingruis absens.
Aspice, vix arces fulserunt signa sub ipsas,

Primaque vicino steterunt tentoria campo ;
Jamque timor cives quatit intus, & ipse fatiscit
Clausus adhuc miles. Non illi patria virtus,
Aut Cereris vis ampla, aut belli immensa supellex,
Aut vigor, aut numerus : non vivo condita saxo
Mœnia, non plenis undantia flumina fossis
Dant animos, acuuntve ; novo juvat obvia ferre
Colla jugo, juvat enerves in vincula dextras,
Nec dum tentatos victori pandere muros.
Quo fugitis Batavi ? non est satis apta triumpho
Materies, quatuor, totidem nec solibus, urbes
Hostis in imperium, peregrinaque cedere jura ?
Reza quid, & vacuo patet insuper Embrica vallo ?
Prohi pudor ! Egregios cineres, albentiaque ossa,
Proque focis quondam, pro libertate cadentum
Magnorum tumulos pedibus pulsatis avorum,
Hac quacumque fuga est. At quo gens Martia vobis
Auriaci proceres, vanæque superbia mentis,
Quonam abiit ? quonam ille mari tam nobilis ardor,
Et nuper Dani servatrix dextera septri ?
Nil agimus monitis : casus malaque omnia contrà
Hactenus esse viros licuit, fortesque videri :
Nunc alio res versa, neque est ignavia probro ;
Ducitur in morem populis, ubi Gallicus ensis
Imminet, & Gallos urget præsentia Regis.
Ipse autem attonitus cœpit atque omine belli
Fortunam incusat, quod tam pernicibus alis
Antevolet virtutem, & votis prælia desint.
Nam neque captivi peditumque equitumque ducumque

Mille greges, neque rapta placent Marvortia signa,
Exuviæ indecores. Hostem, non vilia quærit
Servitia, infamem censeri digna sub hastam:
Nec prædæ sitis, at laudum generosa cupido
Hos illum in fines, atque hæc in bella vocavit.

Ergo tibi alterius via laudis, & altera MAGNE,
Alea pertentanda; fuga tibii cessit inermi
Degener Hollandus; sed non sic flumina cedent
Romanus ut quondam, & nunc impervia Francis.
Hic labor, hic decus est. Stimulis ille acribus intus
Accensus, tacitumque alto sub pectore versans
Consilium, & placidæ subducens membra quieti,
Lecta virûm capita & primam rapit agmina secum
Sub noctem, dux ipse operis, sociusque pericli.
Incedunt densi ordinibus per opaca viarum,
Incerti quò jussa trahant, sed vincere certi
In quoscumque trahant casus. Et jam nova cœlo
Cœperat ire dies, dubiaque albescere luce;
Insula cum Batavûm, & bifidis apparuit ingens
Rheni aquis, vacuasque acies insedit arenas
Tholusium contrà, & Skinki memorabile vallum.
Nec mora pars manibus glebas & grandia ligna,
Provisamquè struem ponti, pars ærea plaustris
Fulmina convolvunt. Lacero simul horror amictu
Et pavor, & rigidos vellens discordia crines
Prævolat, & Skinki summas evadit in arces.
Inde cavo stridens per propugnacula cornu,
Intima jam patriæ labentem in viscera Francum,
Ultores superos invictaque fata parentem,
Et letum antè oculos, & ferrum, & vincula, & igne.

Occinit. Æthereas it raucus clangor in auras,
Insula quo longe tremit omnis, & omnibus horrens
Pressit corda gelu; stupet hinc atque inde refusum
Flumen, & allapsi nota ad divortia fluctus
Hærent ambigui quo sit fuga tutior amne,
Quos teneant cursus, Rhenum Vahalimne sequantur.
Quin & inaccessos fines lœtumque pererrans
Elysium, & clausos æterna nocte recessus,
Insignes ea fama animas atque invidus ardor
Elicit in lucem. Volitant exanguia ripis
Heroum simulacra, impacatique Sicambri,
Cæsareumque genus, nomenque insigne Nerones,
Effossor Drusus fluviorum, & squalidus ora
Varus, & ultrici fervens Germanicus ira.
Tu quoque sanguineas quatiens Albane secures,
Tu Farnesi, atque Austriadum tu gloria Jane,
Nassaviique: omnes, dum sors & vita sinebat,
His olim insignes terrarum in finibus, omnes
Nunc unum in juvenem defixi obtutibus hærent,
Miranturque suas coram decrescere laudes.
Ut stetit, & validos famoso in littore MAGNU
Explicuit cuneos, Rhenumque immensa fluentem
In spatia, & rapido surgentem murmure vidit;
Continuo ingentes umbræ, circumflua turba,
Heroumque altrix menti sese obtulit ætas,
Et mentem subitus calor insilit; ardet inausum
Moliri facinus, veterumque lacessere famam
Æmulus, & priscis unum se opponere sæclis.
Ergo pares gaudens tandem delapsus in hostes,
Nec fore cum Batavis, sed Roma & Cæsare bellum,

Ite, ait, inceptum Franci dimittite pontem,
Hoc egeant aliæ tardo molimine gentes;
Certa mihi vobisque via est, hac quà via cùmque
Esse potest ferro: tumidos pervadite fluctus,
Ite, fugas Batavus inimicaque sentiet unda
Meque, Deumque ducem. Nec plura effatus, & ingens
Lætantum exoritur clamor, primique petentum
Laudem aditus: reliquos fortis GRAMMONTIUS *anteit*
Agmen agens equitum, loricatosque maniplos.
Hunc & Borbonidas referens ab origine reges
VENDOCINUS, *Libycæque* VIVONIUS *arbiter undæ,*
SUBISIUSQUE, COESLINUSQUE, *&* SALLEÜS, *& tu*
THERMIADE, SALLARTUSQUE, *&* CHAVINIUS *audax,*
Et BRIOLUS, REVELUSQUE, *&* LESDIGUERIA *proles*
SALSIUS, *adversamque haud emersurus in oram*
NOGENTUS *sequitur: tum* NANTULIETUS, *& ardens*
BERENGHENUS, *& examines mox inter acervos*
GUITRIUS *hostili victor sternendus arena;*
Inde alii centum, atque alii, quos æmula virtus
Excitat. Olli alacres, quanquam refugique tremiscant
Alipedes, ventoque tumens immugiat unda,
Invadunt fluvium. Strictis læva instat habenis,

Dextera ſublato micat enſe, nec uſus in armis
Eſt ſuper. At, collum quà thorax preſſior ambit,
Ignivomos texere tubos, nitrataque flammæ
Semina, ne madido vaneſcant uda liquore,
Implicuere comis & ſummo in vertice geſtant.
Jam ſola deſeruere, & jam vacua omnia nutant
Sub pedibus; timido lymphas ruit ungula pulſu,
Incertuſque jubas ſonipes quatit, & caput alto
Arduus innitu: vix illum fræna coërcent
Frendentem, & patulis ructantem naribus undas.
His adeo incenſis numero plauſuque ſequentum
Ripa recedebat longè, mediumque tenebant
Infrænum curſu vaſtaque voragine flumen.
Ecce autem è latebris acies inimica repente
Cum ſonitu erumpens & barbarico ululatu,
Adverſum obvallat numeroſo milite littus.
Mox, patriam ulciſci quando pudor ultimus urget,
Præcipitant in aquas, & certa in vulnera proni
Sulphureum excutiunt cannis feralibus imbrem.
Fit fragor, ignito ſtridens it limite plimbum
NOGENTI *in frontem, ruit ille, hauſtuſque fluento*
Morte perit gemina: paribus cadit undique fatis
Turba frequens, mixtique viris, paſſimque ſoluti
Per medios rapiuntur equi: ſpumantia fervent
Cærula, & emotis exæſtuat amnis arenis;
Horrendum! ſcirent ſi quicquam horreſcere Galli.
Aſt illi capti inſidiis ſubſiſtere primum,
Dum coëat latis diſperſum fluctibus agmen.
Tum certi inter ſe, collectoque impete, leti
Mille minas inter volucriſque tonitrua flammæ,

Deproperare viam, & cœco vada sternere cursu.
Instigant studiis socii, & spectator adurget
M A G N U S. *Hic irato luctantes aspicit amni,*
Agnocitque suos, & quas ipse indidit artes,
Quos animos, quas ante manus in bella, per æstus
Perque hyemes, fictis toties formavit in armis,
Nunc usu probat, & vero discrimine gaudet.
Ilicet, haud telis & adacto saucius igne
Terga dedit Batavus; cunctantem audacia victrix
Expulit. Incurrunt juvenes, ausòque potiti
Perrumpunt aditum, atque alto se gurgite tollunt
Manantes rivis, nec segnius arma frementes.
Quæ nunc prima loquar? Famamne remota petentem
Terrarum, & plena fluviorum effracta sonantem
Claustra tuba? refugosne sua in penetralia Manes,
Nudatos titulis & priscæ laudis honore?
An magis immensam bellantum ex ordine gentem;
Totaque sub signis ducibusque natantia castra,
Jam docili Rheno, jam languescentibus undis?
An potius, sœca insidias in valle parantem,
Arboribus tutum dubiisque anfractibus hostem,
Mille viros: huc immissis erumperere frænis
Nobilium impavidam, turma licet impare, pubem;
Scrutarique vepres gladio, palisque revulsis
Cominus extremos Batavûm stimulare furores?
Audio displosos inimicæ grandinis ictus,
Pugnantumque minas, suspiriaque ægra cadentum.
Tene etiam in mediis L O N G A V I L L Æ *jacentem,*

Tecum atavos, tecum ah! nomen Dunense sepultum
Aspecto? Tene augustis in rebus, iniquo
Congressos numero proceres, juveniliaque ausa
Sustentantem animis video, CONDÆE? Feraque
Strage virum longæ redimentem tædia pacis?
Qua ruis, impulsos repetito vulnere cædis
Obstantum cuneos; qua non ruis, ignea vultus
Fulgura semotos etiam sine vulnere cædunt:
Multa oculis Norlinga, & Lentia multa recursat.
Nec jam audent conferre manum, tantum eminus imbrem
Fatiferum ingeminant. Ah! te ne ferrea lædat
Tempestas neu te, neu tecum passibus æquis
Currentem ENGUINEUM tantis immitte periclis.
H scelus! infami violatur pervia glande
Læva manus. Victas Batavi ne plangite ripas,
Concisasque acies, & cæde natantia rura.
Borbonio maduit tellus captiva cruore:
Hoc vinci decuit pretio, cladisque pudorem
Eluit, hic vestro commixtus sanguine sanguis.

Non impune tamen, nec erit sine vindice vulnus.
Crudescunt iræ Francorum, & promptius arces
Itur in adversas. Vix Knozemburgica noctem,
Vix lucem geminam Arnhemum, vix detinet unam
Ille olim Batavæ scopulus virtutis, & unus
Undecimum in mensem belli mora, Skinkius agger.
Ipse fugam Auriacus te tergo inopinus inhærens
Præripiat victor, versis prius occupat armis,
Hostiles etiam ante minas: deserta patescunt
Munimenta Isalæ, & fragili congestus arena
Cespitibusque labor Gallo fit ludus inermi.

Hinc Isalæ impositas idem rapit impetus urbes,
Kempenque Zwolamque: jugum Daventria fessis
Pastorale subit, Grollæque exterrita casu
Wesphalicum avertit tectis flagrantibus ignem.
Fulminat ante alios LODOICUS, *& edita Druso*
Mœnia Dosburgi proprio dum numine terret;
Lectam aciem tradens & prospera fata PHILIPPO,
Zutphaniæ quassat fraterno numine muros.
His ille auspiciis commissoque agmine lætus
Nutantem, inque ipsa jam deditione rebellem
Castigat populum. Mirantur inertia vulgi
Pectora robustis nequicquam obducta lacertis,
Tantùm animi, tantas tam pulchro in corpore vires,
Tam vigiles numeri cœpta ad castrensia curas:
Heroumque genus, Regemque in fratre pavescunt.
Sic postquam anfractu vario centumque volutus
Urbibus, extremum properat jam Rhenus in orbem;
Nativisque tumens & vectigalibus undis
Germanum in Vahalim diviso gurgite fluctus
Exonerat: sonat ille vadis, fratrisque timendæ
Majestate ferox, fremitumque imitatus & iras,
Communes probat æternis è fontibus ortus,
Et Divum Deus ipse refert, aliisque colendum
Ostentat populis alio sub nomine Rhenum.
Nec satis est animos passim trepidare labentes
Inque novos mores urbes transire coactas:
Sub juga jam totis regionibus itur.
Cessit & Austrini latus æquoris, ardua cessit
Neumagus, & magnæ Trajectum nobile gentis

Tota adeo cum gente caput. Micat eruta fracto
[illegible] Belligi[illegible] [illegible]que per oppida pompa
P[illegible]la situ longo patrum delubra revisens
Expiat : erepta fugiunt mendacia larva.
Francum urbes, Francum arva sonant, Francum alta volutant
Littora : discordi convellitur Haga tumultu,
Et vinci impatiens, prodi se curia jactat.
Nulla fides : Gallus jam quisque nocensque putatur
Ni furat in proceres, & vulgi exempla secutus
Sese odiis turpique probet formidine civem :
Nec furiis modus. Ipsa manu subvertere claustra
Admissoque lubet sola naufraga mergere ponto :
Et miseris ea visa salus. Labor omnibus, aurum
Defodere, inque alios subvectum avertere fines :
Et servire leve est, dum ne victoris in usus
Tot captiva cadant aggesta pondera gazæ :
Tanta fames auri, veræque oblivio laudis.
At non idem animus tamen omnibus, aut furor idem :
Sunt qui fraude suis quærant solatia rebus.
Ergo pacem alii verbis & supplice cultu,
Victoris fusi ante pedes, veniamque precantur
Exosi veniam, legesque eludere certi :
Bella alii, sociasque Aquilas, fædusque minantur
Martis inexperti, peregrino at Marte feroces.
Nec regem latuere doli : fallacia gentis
Vota, levesque minas, paci belloque paratus
Despicit : & veniæ sic nomine noditis, inquit ?
Nec venia, Batavi, nec vos dignabimur ira.
Nam quid iners ultra, socii, nos detinet hostis ?

Parcamus ferro : Franca cecidisse superbum est
Regalique manu ; proprio ruat [redacted]
Vertat & imbellem scelerata in viscera dextram ,
Hostibus haud aliis , alioque haud funere dignus.
Dixit , & excitum Stygiis è faucibus agmen
Civilesque trahens secum discordia pestes
Infaustas populat , quibus heros abstinet , oras.
Hic patriæ fines , votisque vocantia regna
Securus rerum spoliisque revisit onustus.
Intremuit tellus , abeuntique alta Genapi
Culmina , & irrigui princeps Bommelia tractus ,
Et Vornum , & Gravia , & Crepicordi nobile vallum
Se simul advolvêre , & iter stravêre ruinâ.
* *Tu tamen ignavam ne sperne evertere gentem.*
Non alio , LODOICE *datum est tibi vincere fato ;*
Credo equidem. Deceant alios ea prælia reges ,
Ipse ubi cum victis partitur victor honorem :
Certa tibi laus tota. Cadunt , quoscumque lacessis ,
Indecores ; tibique in partem titulumque triumphi
Non fusæ veniunt acies , non eruta tantum
Oppida ; fracta etiam virtus , deletaque fama
Nominis , & victæ si quæ sit gloria genti ,
His quoque victor ovas spoliis ; nec se tibi quicquam
Subducit , toto vinci quod possit in hoste.
Hæc tua sors : tali tibi se victoria lege
Despondit famulam ; sit talia bella recusas ,
Stat tibi perpetuæ decus inviolabile pacis.

C. DE LA RUE, S. J.

* Les vers suivans ont été supprimés dans la sixiéme édition des poësies du Pere de la Rue , faites à Anvers en 1693.

SONNET *

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

Grand Roi, Maſtricht eſt pris, & pris en treize
jours;
Ce miracle étoit ſûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuſe ſuite,
Qui de tes grands deſtins enfle le juſte cours.

La Hollande qui voit, du reſte de ſes tours,
Ses amis conſternés, & ſa fortune en fuite,
N'aſpire qu'à baiſer la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés ſon unique recours.

Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre provin-
ces,
Tu ne prens qu'une place & fais trembler cent prin-
ces;
De l'Eſcaut juſqu'à l'Ebre en rejaillit l'effroi.

Tout s'alarme, & l'Empire à tel point ſe ména-
ge,
Qu'à ſon aigle lui-même il ferme le paſſage,
Dès que ſon vol jaloux oſe tourner vers toi.

* Ce Sonnet fut imprimé en 1674. dans le Mercure Galant.

AU ROI

Sur la libéralité envers les Marchands de la ville de Paris.

CHantez, peuple, chantez la valeur libérale;
La bonté de Louis à ſon grand cœur égale:
Du trône, d'où ſes ſoins inſultent les remparts,
Forcent les baſtions, briſent les boulevarts,
Il vous tend cette main qui lance le tonnerre;
Et quand vous lui portez des ſecours pour la guerre
Qu'à tout donner pour lui vous vous montrez tous prêts,
Il vous rend, & vos dons, & d'heureux intérêts.
Ainſi quand du ſoleil la courſe rayonnante
Fait rouler dans les cieux ſa pompe dominante,
Qu'en maître ſouverain de ce brillant ſéjour
Il régle les ſaiſons & diſpenſe le jour;
Il ne dédaigne point d'épandre ſes lumiéres
Sur les ſables déſerts & les triſtes bruyéres:
Et ſans que pour régner il veuille aucun appui,
Il aime à voir l'amour que la terre a pour lui.
La terre qui l'adore exhale des nuages,
Qui du milieu des airs lui rendent ſes hommages;
Mais il n'attire à lui cette ſemence d'eaux,
Que pour la diſtiller en de féconds ruiſſeaux:
Et de tous les préſens que lui fait la nature,
Il n'en reçoit aucun ſans rendre avec uſure.

O vous, célébre corps, à qui de l'univers
Tous les bords ſont connus, & tous les ports ouverts;
Vous, par qui les tréſors des plus heureuſes plages
Viennent de notre France enrichir les rivages;
Oyez ce qu'au milieu du bruit de cent canons
Votre grand roi prononce en faveur de vos dons;
Ce qu'en votre faveur la muſe me révele.
Peuples, dit ce héros, je connois votre zéle,
J'en aime les efforts, & dans tout l'avenir
J'en ſaurai conſerver l'amoureux ſouvenir.
Vous n'avez que trop vû ce qu'oſe l'Allemagne,
Ce que fait la Hollande, & qu'a tramé l'Eſpagne,
Ce que leur union attente contre moi;
Plus l'attentat eſt grand, plus grande eſt votre foi:
Et vous n'attendez point que je vous faſſe dire
Comme il faut ſoutenir ma gloire & mon empire;
Vous courez au-devant, & prodiguez vos biens
Pour en mettre en mes mains les plus aiſés moyens.
C'eſt votre ſeul devoir qui pour moi s'intéreſſe,
C'eſt votre pur amour qui pour moi vous empreſſe.
Je le vois avec joie. A ces mots ce vainqueur,
Sur ſon peuple en vrai pere épanchant ſon grand cœur,
Fait prendre ces préſens, qu'un léger intervalle
Renvoye accompagnés de ſa bonté royale.
C'eſt aſſez, pourſuit-il, d'avoir vû votre amour;
La tendreſſe du mien veut agir à ſon tour.
Pour rendre cette guerre à ſes auteurs funeſte,
Sujets dignes de moi, j'ai des tréſors de reſte:

J'en ai de plus sûrs même, & de beaucoup plus
grands,
Que ceux que vous m'offrez, que ceux que je vous
rends.
J'ai le fond de vos cœurs, & c'est de quoi suffire
Aux plus rares exploits où mon courage aspire:
C'est aux ordres d'un roi ce qui donne le poids,
C'est là qu'est le trésor, qu'est la force des rois.
Reprenez ces présens dont l'offre m'est si chere:
Si je les ai reçûs, c'est en dépositaire,
Et je saurai sans eux dissiper les complots,
Que la triple alliance oppose à mon repos.
Ce fruit de vos travaux destiné pour la guerre,
Ces tributs que vous font, & la mer, & la terre,
Votre amour, votre ardeur à servir mes desseins,
Les rend assez à moi tant qu'ils sont en vos mains.
Mes troupes par moi-même au péril animées
Renverseront sans eux les murs & les armées,
J'en ai la certitude, & de vous, je ne veux
Aucun autre secours que celui de vos vœux.
Offrez-les sans relâche au grand Dieu des batailles
Tandis que mes canons foudroyront les murailles,
Et devant ses autels prosternés à genoux
Invoquez-le pour moi, je combattrai pour vous.
Là se taît le monarque, & sûr de ses conquêtes
Aux triomphes nouveaux il tient ses armes prêtes.
Cet éclat surprenant de magnanimité
Par-là nymphe à cent voix en tout lieux est porté.
Que de ravissemens suivent cette nouvelle!
COLBERT y met le comble en ministre fidéle:

Ce grand homme ſous lui maître de ſes tréſors,
Manie par ordre exprès ce grand & nombreux corps,
Le force d'admirer des bontés ſans meſure,
Et remet en ſes mains ces dons avec uſure.
De-là ces doux tranſports, ces prompts frémiſſemens,
Qui pouſſent juſqu'au ciel mille applaudiſſemens,
Ces vœux ſi redoublés qui hâtent ſa victoire,
Ces titres par avance élevés à ſa gloire.
On voit Paris en foule accourir aux autels,
Implorer le grand maître, & tous les immortels:
Ses temples ſont ornés, des lumiéres ſans nombre
Y redoublent le jour, y font des nuits ſans ombre;
Son prélat donne l'ordre, & par un ſaint emploi,
Répond aux dignités dont l'honore ſon roi.
L'effet ſuit tant de vœux: Les plus puiſſantes villes
Semblent n'avoir pour nous que des remparts fragiles:
On les perce, on les briſe, on écraſe les forts,
Il y pleut mille feux, il y pleut mille morts.
Les fleuves, les rochers, ne ſont que vains obſtacles,
Notre camp à toute heure eſt fertile en miracles;
Et l'exemple d'un roi qui ſe mêle aux dangers,
Enflant les cœurs aux ſiens, l'abat aux étrangers.
BEZANÇON voit bien-tôt ſa citadelle en poudre;
DOLE avertit SALINS de ce que peut ſa foudre:
Et toute la Comté pour la ſeconde fois
Rentre ſous l'heureux joug du plus juſte des rois.

Mais ce n'eſt encor rien, & tant de murs par terre
N'étalent aux regards que l'eſſai d'une guerre;
Où le manque de foi qu'il commence à punir
Voit le prélude affreux d'un plus rude avenir.
 Généreux citoyens de cette immenſe ville,
A qui par ce grand roi tout commerce eſt facile:
Vous, qui ne trouvez point de bords ſi peu connus
Où ſon illuſtre nom ne vous ait prévenus:
Si vous n'expoſez point de ſang pour ſa victoire,
Vos cœurs, vos dons, vos vœux, ont du moins cette gloire,
Que votre exemple montre au reſte des ſujets
Comme il faut d'un tel prince appuyer les projets.
Plus à ſes ennemis il fait craindre ſes armes,
Plus la paix qu'il ſouhaite aura pour vous de charmes.
Ce ſera, peuple, alors que par d'autres vertus
Ses loix triompheront des vices abattus:
Chaque jour, chaque inſtant lui fournira matiére
A déployer ſur vous ſa bonté toute entiére.
Les malheurs que la guerre aura trop fait durer
Cette même bonté ſaura les réparer.
Pour augure certain, pour aſſuré préſage,
Dans ces dons qu'il vous rend il vous en donne un gage;
Et ſi jamais le ciel remplit ce doux ſouhait,
Vous voyez ſon amour, vous en verrez l'effet.

Préſenté par les gardes des marchands de la ville de Paris.

REGIS

PRO SUA ERGA URBIS MERCATORES amplioris ordinis munificentia.

ENCOMIUM. *

Non frustra est, tanto quod ferveat undique plausu
Urbs omnis, lætique novum per compita Cives
Festum agitent: solio nuper vos magnus ab alto
Respexit LODOICUS, *& inter Martia signa*
Nunc Bellator, opes castris, Martique dicatas,
Quas ideo fertis, MAGNO CUM FOENORE REDDIT.
Sic ubi sideros lustrat Sol aureus orbes,
Cœlestesque plagas, & lucida regna pererrat:
Nil telluris egens, patrio cum solus Olympo
Jam valeat sese asserere, & regnare per astra;
Ille tamen steriles non dedignatur arenas
Respicere, & campos radiis recreare jacentes.
Quod si forte novo tellus afflata calore
In tenuem exhalet nebulam imbriferumque vaporem
(Grata quidem, supero sed inania munera Soli)
Excipit hunc primum, radioque humente tepentis
Semina cogit aquæ nutrique, fovetque propinquam

* Ces vers furent imprimés avec la traduction de Corneille en 1674. chez Pierre le Petit, *in*-8. avec une figure de Chauveau, qui représente la ville de Paris.

Desuper irradians nubem ; quam deinde refundit
Prodigus , & terras MELIORI NUMERE DITAT.
O fortunati tanto sub Principe Cives !
Optima pars Urbis , gemino gens nota sub axe ,
Quorum nominibus sese ultima littora , & omnes
Undique se portus , sese Maria omnia pandunt ,
Per vos , dicam equidem , spoliis Orientis onusta ,
Barbaricisque superba opibus , jam Gallica puppis
Post tot vota redux Francis allabitur oris.
Huc omnes huc ferte pedem : rex ipse tubarum
Clangores inter medios , bellique tumultus
Alloquitur , vos ô memores mihi dicite musæ ,
Vos , audistis enim , Regales dicite Vati
Affatus : vestri non muneris immemor , inquit ,
O Cives , dum sævit atrox conjunctus Ibero
Germanus , Batavique truces sua fœdera jactant ;
Pro decore imperii , pro majestate tuenda ,
Omnes thesauros , omnes effundere gazas ,
Certatim vobis fuit omnibus una voluntas ,
Idem animus : sensus agnosco hoc munere vestros.
Hoc vestrum officium velit , & mea gloria poscat.
Muneris id quodcumque , & vestri pignus amoris
Accipio lætus (Regis quam provida cura !)
Ille quidem , secum belli dum fata volutat ,
Urbis amore suæ victus , pectusque paternum.
In Populum accipiens , COLBERTO *credidit ingens*
Jam jam pensandum Regali munere munus
Depositum vocat ; hac dextra , his victricibus armis
Bellandum est inquit : sat erit mihi Martia virtus
Qua

Quæ conjuratas triplici sub fœdere gentes
Protinus abrumpam, meque in mea jura reponam.
Quas Populus sibi quærit opes, quas anxia cura,
Et quas mille artes, terraque marique petitas
Accumulant; vester, tanti in dispendia belli.
Communes mihi fecit amor, jam ponite curas,
Quæ Populos, eadem Reges opulentia ditat.
Unum oro, dum me implicitum ferra bella tenebunt
Multa implorantes suspensi hærebitis aris,
Ille Deus bellorum, unus qui præsidet armis,
Hostiles Deus ille dabit perrumpere turmas.
Conticuit, regidisque heros se involvit in armis
Securus fatorum, & jam prænuncia fama
Ibat per Populos, & splendida numera Regis
Vulgabat, lætis Cives rumoribus acti
Confusos Urbis strepitus prona aure bibebant,
Cum pulchro accensus patriæ COLBERTUS *amore*
COLBERTUS, *gazæ cui credita cura tuendæ*
Conscius ingentis facti, (sic jussa ferebant)
Congestas tot opes populorum inopinaque dona
Ingens depositum, MAGNO CUM FOENORE REDDIT.
Hinc subiti plausus, hinc publica gaudia vulgi,
Undique lætitiæ fremitus, votisque triumphos
Accelerant victoris, & amplam inscribere certam
Nobilibus titulis & belli insignibus Urbem.
Templa adeunt, onerantque aras & fronde coronant.
Aspiceres Populos concursu accedere magno,
Et manibus passis omnes exposcere divos,

Omnes cœlicolas : appensi altaribus ignes
Dant lucem latè, & largo loca lumine complent.
Ipse aderat mitrâ effulgens, & vestibus aureus,
Longe omnes supra, media inter vota Sacerdos :
Hic ille est, magnis quem Rex præfecerat aris
H A R L Æ U S, *titulisque novis, & honoribus auctus.*

Audivere omnes superi, qui præsidet armis
Audiit ipse Pater, dexter jam vota secundat.
Ecce ruunt magnæ concussis mœnibus Urbes,
Rumpunturque obices : de collibus intonat altis
Mille neces & mille ferens incendia fulmen.
Luctus ubique & ubique fragor, jam Gallica castra
Montis inaccessas præruptis rupibus arces
Invadunt, Rex ipse subit discrimina Martis,
Unde pavor victis, victoribus inde furores ;
Jam superant fossas, non agger ab aggere tutus,
Non juga, non amnes, non propugnacula tardant.
Obstupuere cavis maletuti turribus hostes ;
Suppliciter tenduntque manus, veniamque precati
Disjectis gaudent victorem admittere muris.
I, nunc antiquas jacta V E S U N T I O *turres,*
Et tua nequicquam celsæ capita ardua rupis ;
Et G R Æ U M, *&* D O L A M, *& salibus loca fœta* S A L I N A S,
Et bis capta tuas jacta B U R G U N D I A *vires.*
Exigua ingentis sunt hæc præludia belli.
Felices Populi, Regi jam plaudite vestro,
Vosque Parisiaci nova per commercia Cives,

Quo victor penetrat famâ & velocibus armis,
Ultra Indos, Arabesque, & arenivagos Garamantas;
Quo vos, ingentem benefacti extendite famam.
Nec vos officio pigeat certasse priores.
Si belli expertes non diro occurritis hosti,
Saltem animis, vestrisque opibus, votisque favetis.
Hostibus incussit terrorem armatus, inermis
Conciliare animos, vos devincire merendo
Gestiet, & bello quondam perfunctus & armis
Ditabit populos, defendet legibus urbes.
Et res afflictas per tot discrimina belli
Restituet bonus, & fata ad meliora vocabit:
Hæc certa auguria, & longæ læta omnia pacis
Augustus Princeps augusto hoc munere firmat.

Offerebant amplioris Mercaturæ
Præfecti & Custodes.

AU ROI

SUR SON DÉPART POUR L'ARMÉE en 1676.

LE printemps a changé la face de la terre,
Il ramene avec lui la ſaiſon de la guerre;
Et nos champs reverdis font renaître, grand roi,
En ton cœur martial, des ſoins dignes de toi.
La trompette a ſonné, ſon armée intrépide,
Prête à marcher te demande pour guide;
Et tous ſes eſcadrons ſur ta frontiére épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta préſence & tes deſtins propices
Au zéle impatient qui preſſe leurs efforts:
Daigne ſervir de tête & d'ame à ce grand corps,
Et ſous tes illuſtres auſpices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle & folle confiance,
Obſtinés ennemis de nos plus doux ſouhaits,
Qu'enorgueillit une triple alliance
Juſques à dédaigner les bontés de la France:
Que de pleurs, que de ſang, que de cuiſans regrets
Vous va coûter ce refus de la paix!
Son vengeur à partir s'apprête,
Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que ſa main elle-même a cueillis
Sur autant de vos murs foudroyés par ſes lys.

Bellone qui l'attend au ſortir de ſon louvre
Veut tracer à ſes pas la carriére qu'elle ouvre ;
Son zéle impatient d'arborer ce grand nom
Pour conduire ſon char s'empare du timon ;
D'un prompt & ſûr triomphe écoutez le prélude ;
Et par quels vœux pouſſez tous à la fois
De ſes heureux ſujets la noble inquiétude
Hâte ſes glorieux exploits.
Parts, grand Monarque, & vole aux juſtes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages :
C'eſt ce que dit toute ſa cour.
Parts, grand Monarque, & vole aux conquêtes nouvelles,
Dont te répond l'amour de tant de cœurs fidéles :
C'eſt ce que dit tout Paris à ſon tour.
Il part, & la frayeur chez les ſiens inconnue
Annonce en même-temps parmi vous ſa venue :
La victoire le ſuit dans une majeſté,
Dont l'inéxorable fierté
Semble du ciel autoriſée
A venger le mépris d'une paix refuſée
Avec tant de témérité.
Et commençant par un miracle
Bellone fait par-tout retentir cet oracle :
Ennemis de la paix, vous la voudrez trop tard ;
Le ciel ne peut aimer ceux qui troublent la terre,
Et je vous le dis de ſa part :
La guerre punira ceux qui veulent la guerre.
L'Anglois avec chaleur ſouſcrit à cet arrêt
Au belliqueux Suédois également il plaît :

Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme,
Et pour nos François c'est un charme
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait
Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déja le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut dont le front jaune & cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vû brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache au plus creux de ses eaux;
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

REGI
Ad exercitum ineunte vere proficiscenti.
ODE. *
Auctore P. LUCAS Societatis Iesu.

FRugiferis rediere sua vice gramina campis,
Dudumque fixa postibus
Deripere arma jubet
Ver, bona tempestas bello. Nunc, Maxime Regum
Permitte dignis pectora
Sollicitudinibus.
Ut litui strepuere, coït, procul excita pubes,
Audere quidlibet ferox
Auspice te, duce te.

* Imprimée *in*-4. la même année, chez Simon Benard, avec la traduction de Corneille.

Posceris : en pendent centum tibi mille tuorum
Exertæ in ictus dexteræ.
His caput, his animam,
Fortunamque tuam, & præsentes adjice divos;
Ades, volabunt ilicet
Tela ministra necis,
Grandinis in morem, & nutus haud tarda regentis
Audire, quod minaberis
Cumque simul ferient.
O multum nobis dolituri pace negatâ
Nunc insolentes Austrii
Fœdere tergemino :
Mox aderit vindex. Olli pro casside laurus;
Centum quam nuper dabant
Oppida capta manu.
Non ut Thracio tunica est Adamantina Marti :
Hunc una magnæ protegit
Martia vis animæ.
Nulla mora est : addicta tibi, LODOICE, *jugales*
Bellona jungit igneos
Ante fores Luparæ.
Teque jubet medio sublimen insistere curru,
Et ambit aurigæ locum
Cedere læta suo.
Jam tenso temone rotæ crepat orbita primæ;
I, perge terror Austriæ,
Præsidiumque tuis,
Clamat venturis præludens aula triumphis.
I, perge sed nostri memor,
Ut citius redeas,

Aulæ non unquam discors Lutetia clamat.
Hæc inter, Euris ocyor
Per tremefacta sola
It currus. Pavor antevolat; victoria pacis
Ultra contemptum decus
Ponè fremens sequitur.
Quaque via est, Bellona truci intonat ore:
Belli ferent dispendia
Quos fera bella juvant:
Et fœdus sanxisse volent. Lætum accipit omen
Sequester Anglus fœderis;
Accipit Hermioni,
Et levibus Danis infensa Suecia; miles
Hoc noster omen accipit,
Quod dabit ipse ratum.
Et jam Mosa tremit, jam pallet Rhenus, & alto,
Qua parte nec noster fluit,
Gurgite Scaldis amat
Occulisse caput, non uno vulnere quassum
Et ante vulsis haud semel
Depile arundinibus.

VERS PRESENTÉS AU ROI

SUR SA CAMPAGNE DE 1676. *

ENnemis de mon roi, Flandre, Eſpagne, Allemagne,
Qui croyiez que Bouchain dût finir ſa campagne,
Et n'avanciez vers-lui que pour voir comme il faut
Régler l'ordre d'un ſiége, ou livrer un aſſaut;
Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
A prendre ſes leçons quand il vous prend des villes:
N'y perdez plus de temps; ſes François aujourd'hui
Sont les diſciples ſeuls qui ſoient dignes de lui,
Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces
D'embraſſer ſon exemple, & marcher ſur ſes traces.
Laſſez de toujours perdre, & fiers de ſon retour,
Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
Vous aviez eſpéré de voir par ſon abſence
Nos troupes ſans vigueur, & nos murs ſans défenſe:
Mais vous n'aviez pas ſû qu'un courage ſi grand,
De loin comme de près ſur les ſiens ſe répand:
De loin comme de près ſa prudence les guide,
De loin comme de près ſon deſtin y préſide.
Les rois ſavent agir tout autrement que nous;
Souvent ſans être en vûe ils frappent les grands coups.

* Imprimés la même année *in*-4. chez Guillaume de Luyne.

Dieu lui-même, ce Dieu dont ils sont les images,
De son trône en repos fait partir les orages,
Et jouit dans le ciel de sa gloire & de soi
Tandis que sur la terre il remplit tout d'effroi.
Mon prince en use ainsi : ses fêtes de Versailles
Lui servent de prélude à gagner des batailles ;
Et d'un plaisir pompeux l'éclat rejaillissant
Dissipe vos projets en le divertissant.

Muses, l'aviez vous crû, vous, qui faites les vaines
De prévoir l'avenir des fortunes humaines,
D'en percer le plus sombre & le plus épineux ?
Aviez-vous deviné que ce parc lumineux,
Ces belles nuits sans ombre ~~avec leurs jours~~ d'applique,
Préparoient à vos chants un objet ~~héroïque~~ ?
Dans ces délassemens où tant d'art a paru,
Voyez-vous Aire prise, & Mastricht secouru ?
C'étoit là toutefois, c'étoit l'heureuse suite
Qu'y destinoit dès-lors son auguste conduite.
Dans ce brillant amas de feux & de beautés,
Sa grande ame s'ouvroit à ses propres clartés ;
Au milieu de sa cour au spectacle empressée,
La guerre s'emparoit de toute sa pensée ;
Et ce qui ne sembloit que nous illuminer
Lui montroit des remparts ailleurs à fulminer.
J'en prens Aire à témoin, & les mers de Sicile,
L'esprit de liberté qui régne en toute l'isle ;
L'ame du grand Ruiter, & ses vaisseaux froissés,
Sous l'abri de Sardaigne à peine ramassés.

Votre orgueil s'en console, ennemis de la France,
A revoir Philisbourg sous votre obéissance;
L'empereur & l'Empire unis à l'investir,
Enfin au bout d'un an ont sû l'assujettir:
Mais l'effort d'une ligue en guerriers si féconde;
Devoit y consumer moins de temps & de monde:
Il falloit en dépit des plus hardis secours,
Comme notre Condé, le prendre en onze jours:
Et vous déshonorez vos belles destinées,
Quand l'œuvre d'onze jours vous coûte des années.

Cependant à vos yeux, & dans le même été,
Aire, Condé, Bouchain, n'ont presque rien coûté;
Et Mastricht voit tourner vos desseins en fumée;
Quand ce qu'il vous en coûte auroit fait une armée.
Ainsi, bien que la prise ait suivi le blocus,
Que devant Philisbourg nous paroissions vaincus;
Si pour rendre à vos loix cette place fameuse
Le Rhin vous favorise au refus de la Meuse;
Si pour d'autres exploits il anime vos bras,
Pour un peu de bonheur ne nous insultez pas;
Et sur-tout gardez-vous de le croire si ferme,
Que vous vous dispensiez de trembler pour Palerme,
Pour Ypre, pour Cambray; Saint-Omer, Luxembourg;
Tremblez même déja pour votre Philisbourg.

Le nom seul de mon roi vous est par-tout à craindre;
A triompher de vous ; cessez de le contraindre ;
Et jusques à la paix qu'il vous offre en héros,
Craignez sa vigilance, & même son repos.

AU ROI,

Sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Oedipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en Octobre 1676. *

Est-il vrai, grand Monarque, & puis-je me vanter,
Que tu prennes plaisir à me ressusciter?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Acheve : les derniers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre pere.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Oedipe & Rodogune
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.

* Imprimé d'après un manuscrit.

Sophonisbe à ſon tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une ſeconde vie;
Agéſilas en foule auroit des ſpectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des acteurs.
Le peuple, je l'avoue, & la cour les dégradent;
Je foiblis, ou du moins ils ſe le perſuadent,
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit;
Et les rides du front paſſent juſqu'à l'eſprit.
Mais contre cet abus que j'aurois de ſuffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuſe loi
Rameneroit bien-tôt, & peuple, & cour vers moi!
 Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athénes,
Tel bouillonnoit encor ſon vieux ſang dans ſes veines,
Diroient-ils à l'envi, lorſqu'Oedipe aux abois,
De ſes juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas ſi loin; & ſi mes quinze luſtres
Font encor quelque peine aux modernes illuſtres;
S'il en eſt de fâcheux, juſqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre,
C'eſt le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre.
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en ſoit, que mon ame ravie
Te conſacre le peu qui me reſte de vie.
L'offre n'eſt pas bien grande, & le moindre moment
Peut diſpenſer mes vœux de l'accompliſſement.

Préviens ce dur moment par des ordres propices ;
Compte mes bons desirs comme autant de services.
Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toi du sang dans nos combats.
J'en pleure encore un fils, & tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos & le nôtre :
Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'états les plus ardens souhaits.
Cependant s'il est vrai que mon service plaise,
SIRE, un bon mot, de grace, au Pere de la Chaise.

PLACET AU ROI *

PLaise au Roi ne plus oublier
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice, **
Et qu'il avoit chargé le feu Pere Ferrier
De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier :
Le Pere est mort, mais j'ose croire
Que si toujours sa Majesté
Avoit pour moi même bonté,
Le Pere de la Chaise auroit plus de mémoire ;
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand Roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

* Imprimé d'après un manuscrit.
** Le roi gratifia son fils à peu près vers l'année 1680. de l'abbaye *d'Aiguevive* près de *Tours*.

SUR LES VICTOIRES
DU ROI
EN L'ANNÉE 1677. *

JE vous l'avois bien dit, ennemis de la France ;
Que pour vous la victoire auroit peu de constance,
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la campagne aux zéphirs est ouverte ;
Et trois villes déja réparent notre perte ;
Trois villes, dont la moindre eût pû faire un état
Lorsque chaque province avoit son potentat ;
Trois villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le ciel à LOUIS ne les eût destinées ;
Et comme si leur prise étoit trop peu pour nous ;
Mont-Cassel vous apprend ce que pesent nos coups.
LOUIS n'a qu'à paroître, & vos murailles tombent ;
Il n'a qu'à donner l'ordre, & vos héros succombent ;
Et tandis que sa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de sa présence & l'effort de ses yeux ;
L'Ange de qui le bras soutient son diadême
Vous terrasse pour lui par un autre lui-même ;

* Imprimés la même année in-4.

Et Dieu pour lui donner un ferme & digne appui,
Ne fait qu'un conquérant de PHILIPPE & de lui.

Ainsi quand le soleil fait naître un parélie,
La splendeur qu'il lui prête à la sienne s'allie ;
Leur hauteur est égale, & leur éclat pareil,
Nous voyons deux soleils qui ne sont qu'un soleil :
Sous un double dehors il est toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique ;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ses soins
Ne brilleroit pas tant, s'il lui ressembloit moins.

Mais c'est assez, grand ROI, c'est assez de conquêtes,
Laisse à d'autres saisons celles où tu t'apprêtes :
Quelque juste bonheur qui suive tes projets,
Nous envions ta vûe à tes nouveaux sujets.
Ils bravent tes drapeaux, tes canons les foudroyent ;
Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voyent ;
Quel prix de leur défaite, & que tant de bonté
Rarement accompagne un vainqueur irrité !
Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vûe ;
Venge-nous du long-temps que nous l'avons perdue ;
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raison,
Ramene nos soleils dessus notre horison.
Quand on vient d'entasser victoire sur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire ;
Et je te le redis, nous devenons jaloux
De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux de ton Versailles
Forcer des bastions & gagner des batailles :

Et tes pareils, pour vaincre en ces nobles hazards,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.
C'est de ton cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes exemples,
Et par quel long tissu d'illustres actions
Ils sauront profiter de tes instructions.
Passez, héros, passez, venez courir nos plaines;
Egalez en six mois l'effet de six semaines;
Vous seriez assez forts pour en venir à bout,
Si vous ne trouviez pas notre grand Roi par-tout.
Par-tout vous trouverez son ame, & son ouvrage,
Des chefs faits de sa main, formés sur son courage,
Pleins de sa haute idée, intrépides, vaillans,
Jamais presque assaillis, toujours presque assaillans;
Par-tout de vrais François, soldats dès leur enfance,
Attachés au devoir, prompts à l'obéissance;
Par-tout enfin des cœurs qui savent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre & ne craindre que lui.
Sur le zéle, grand Roi, de ces ames guerriéres;
Tu peux te reposer du soin de tes frontiéres,
Attendant que leur bras, vainqueur de tes Flamands,
Méle un nouveau triomphe à tes délassemens.
Qu'il réduise à la paix la Hollande & l'Espagne;
Que par un coup de maître il ferme ta campagne
Et que l'aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des lions que tu viens de domter.

AU ROI

SUR LA PAIX DE 1678.*

CE n'eſt pas aſſez, grand Roi, que la victoire
A te ſuivre en tous lieux mît ſa plus haute gloire :
Il falloit, pour fermer ces grands événemens,
Que la paix ſe tînt prête à tes commandemens.
A peine parles-tu, que ſon obéiſſance
Convainc tout l'univers de ta toute-puiſſance ;
Et le ſoumet ſi bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.
Une ligue obſtinée aux fureurs de la guerre,
Mutinoit contre toi juſques à l'Angleterre :
Ces projets tout-à-coup ſe ſont évanouis,
Et pour toute raiſon, AINSI LE VEUT LOUIS ;
Ce n'eſt point une paix que l'impuiſſance arrache,
Et dont l'indignité ſous de faux jours ſe cache :
Pour la donner à tous ne conſulter que toi,
C'eſt-là réſoudre en maître, & l'impoſer en Roi ;
Et c'eſt comme un tribut que tes vaincus te rendent,
Si-tôt que par pitié tes bontés le commandent.
Prodige ! Ton ſeul ordre acheve en un moment
Ce qu'en ſept ans Nimégue a tenté vainement.

* Imprimés la même année *in*-4. chez Pierre le Petit.

Ce que des députés la fameuſe aſſemblée,
D'intérêts oppoſés trop ſouvent accablée;
Ce que n'eſpéroit plus aucun médiateur,
Tu le fais par toi-même, & le fais de hauteur.

On l'admire avec joie, & loin de t'en dédire,
Tes plus fiers ennemis s'empreſſent d'y ſouſcrire;
Un zéle impatient de t'avoir pour ſoûtien
Réduit leur politique à ne conteſter rien.
Ils ont vû tout poſſible à tes ardeurs guerriéres;
Et ſûrs que ta juſtice y mettra des barriéres,
Qu'elle ſe défendra de rien garder du leur,
Ils la font ſeule arbitre entre eux & ta valeur.

Qu'il t'épargne de ſang, Eſpagne! Il te veut rendre
Des villes qu'il faudroit tout un ſiécle à reprendre:
Il en eſt en *Haynaut*, en Flandre, que ſon choix,
En t'impoſant la paix, remettra ſous tes loix:
Mais au commun repos s'il fait ce ſacrifice,
En tous tes alliés il veut même juſtice,
Et qu'aux loix qu'il ſe fait leurs intérêts ſoumis
Ne laiſſent aucun lieu de plainte à ſes amis.

O vous qu'il menaçoit, & qui vous teniez prêtes
A l'infaillible honneur d'être de ſes conquêtes,
Places dignes de lui, Mons, Namur, plaignez-vous:
La paix vous ôte un maître à préférer à tous;
Et LOUIS au vieux joug vous laiſſe condamnées,
Quand vous vous promettiez nos bonnes deſtinées.
Heureux au prix de vous, Ypres, & Saint-Omer:
Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer,

Ils ont vû comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim & l'épouvante ;
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré ;
Ils ont mon Roi pour maître, & tout est réparé.
Ainsi fait le bonheur de l'Egypte inondée,
Du Nil impétueux la fureur débordee ;
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger,
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.
Consolezvous pourtant, places, qu'il abandonne,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa couronne ;
Charles, dont vous aurez à recevoir les loix,
Voudra d'un si grand maître apprendre l'art des Rois ;
Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude
S'attacher à le suivre avec exactitude.
Magnanime Dauphin, n'en soyez point jaloux ;
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous.
Il pourra faire un jour ce que déja vous faites ;
Etre un jour en vertus ce que déja vous étes :
Mais exprimer au vif ce grand Roi tout entier,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier :
Le privilége est grand, & vous serez l'unique
A qui du juste ciel le choix le communique.
J'allois vous oublier, Bataves généreux,
Vous, qui sans liberté ne sauriez vivre heureux ;
Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'état si long-temps balancé ;
Si tout ce reste suit ; vous avez commencé,

Et Louis qui jamais n'en perdra la mémoire,
Se promet de vous rendre à toute votre gloire,
De rétablir chez vous l'entiere liberté,
Mais ferme, mais durable à la postérité;
Et telle qu'en dépit de leurs destins séveres,
Vos ayeux opprimés l'acquirent à vos peres.
M'en désavoûras-tu, grand Roi, si je le dis?
Me pardonneras-tu, si par-là je finis?

Mille autres te diront, que pour ce bien suprême;
Vainqueur de toutes parts, tu t'es vaincu toi-même;
Ils diront à l'envi, les bonheurs que la paix
Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes sujets:
Ils diront les vertus que vont faire renaître
L'observance des loix, & l'exemple du maître;
Le rétablissement du commerce en tous lieux,
L'abondance par tout répandue à nos yeux,
Le nouveau siécle d'or qu'assure ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.

Moi, pour qui ce beau siécle est arrivé si tard,
Que je n'y dois prétendre ou point, ou peu de part;
Moi, qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie,
Quand il faut que je songe à sortir de la vie;
Je n'ose en ébaucher le merveilleux portrait,
De crainte d'en sortir avec trop de regret.

A MONSEIGNEUR, SUR SON MARIAGE.*

PRince, l'appui des lys, & l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'enfance,
Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du Souverain des rois un si bel avenir.
Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, & passer nos attentes,
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé,
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé!
D'autres y suppléront, & tout notre parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin, pleins de sang & d'effroi,
Je fis suivre à mes vers notre invincible Roi.
Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jetta sous ses loix tant de murs & de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir
D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir:
Je m'en plaignis dès-lors, & quoique leur histoire
A qui les écriroit, dût promettre de gloire,
Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans,
Qui ne m'en laissoient plus la force, ni le temps;
J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense,

* Ces vers furent imprimés *in*-4. sans date d'année.

Et ſans plus attenter aux miracles divers
Qui portent ſon grand nom au bout de l'univers,
J'eſpérai dignement terminer ma carriere,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche groſſiere,
Qui ſervît d'un modéle à la poſtérité
De valeur, de prudence, & d'intrépidité:
Mais comme je tremblois de n'y pouvoir ſuffire,
Il ſe laſſa de vaincre, & je ceſſai d'écrire;
Et ma plume attachée à ſuivre ſes hauts faits
Ainſi que ce héros acheva par la paix.

La paix, ce grand chefd'œuvre, où ſa bonté ſuprême,
Pour triomphe dernier, triompha de lui-même,
Il la fit, mais en maître; il en dicta les loix,
Il rendit, il garda des places à ſon choix.
Toujours grand, toujours juſte, & parmi les alarmes
Que répandoit par tout le bonheur de ſes armes,
Loin de ſe prévaloir de leurs brillans ſuccès,
De cette bonté ſeule il en crut tout l'excès;
Et l'éclat ſurprenant d'un vainqueur ſi modeſte
De mon feu preſque éteint conſuma l'heureux reſte.

Ne t'offenſe donc point ſi je t'offre aujourd'hui
Un génie épuiſé, mais épuiſé pour lui:
Tu dois y prendre part. Son trône, ſa couronne,
Cet amas de lauriers qui par tout l'environne,
Tant de peuples réduits à rentrer ſous ſa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conſerve pour toi;
Et mes vers à ſes pas enchaînant la victoire
Préparoient pour ta tête un rayon de ſa gloire.

Quelle gloire pour toi d'être choisi des cieux
Pour digne successeur de tous nos demi-dieux !
Quelle faveur du ciel, de l'être à double tître
D'un roi que tant d'états ont pris pour seul arbitre,
Et d'avoir des vertus prêtes à soutenir
Celles qui le font craindre, & qui le font bénir !
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espere
Quand elle admire en toi l'image d'un tel pere.
N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers:
Où trouveras-tu, Prince, à cueillir des lauriers,
Des peuples à domter, & des murs à détruire ?
Vois-tu des ennemis en état de te nuire ?
Son bras, ou sa valeur les a tous désarmés,
S'ils ont tremblé sous l'un, l'autre les a charmés.
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vûe,
Un respect amoureux y prévient ta venue;
Tous les murs sont ouverts, tous les cœurs sont soumis,
Et de tous ses vaincus il t'a fait des amis.
A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire,
Voi moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire;
La paix a ses vertus, & tu dois y régler
Cette ardeur de lui plaire, & de lui ressembler.
Voi quelle est sa justice, & quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux ramène l'abondance,
Rétablit le commerce, & quels heureux projets
Des charges de l'état soulagent ses sujets:
Par quelle inexorable & propice tendresse
Il sauve des duels le sang de sa noblesse;

Comme

Comme il punit le crime, & par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verſe l'horreur.
Par tout de ſes vertus tu verras quelque marque,
Quelque exemple par tout à faire un vrai monarque:
Mais ſais-tu quel ſalaire il s'en promet de toi?
Une poſtérité digne d'un ſi grand roi,
Qui faſſe aimer ſes loix chez la race future,
Et les donne pour régle à toute la nature.
C'eſt ſur ce digne eſpoir de ſa tendre amitié,
Qu'il t'a choiſi lui-même une illuſtre moitié.
Ses ancêtres ont ſû de plus d'une maniere
Unir le ſang de France à celui de Baviere;
Et l'heureuſe beauté qui t'attend pour mari,
Deſcend ainſi que toi de notre grand Henri:
Vous en tirez tous deux votre auguſte origine,
L'un par Louis le Juſte, & l'autre par Chriſtine,
En degré tout pareil. Ses ayeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos autels,
Joignirent leurs drapeaux contre le fier inſulte
Que Luther & ſa ſecte oſoient faire au vrai culte:
Et Prague du dernier vit les fameux exploits
De Rome dans ſes murs faire accepter les loix.
Ils ont aſſez donné de Céſars à l'Empire,
Pour en donner encor, s'il en falloit élire;
Et notre grand Monarque eſt aſſez redouté,
Pour faire encor voler l'Aigle de leur côté.
Quel beſoin toutefois de vanter leur nobleſſe,
Pour aſſurer ton cœur à la jeune Princeſſe,
Comme ſi ſes vertus, & l'éclat de ſes yeux,
A ſon mérite ſeul ne l'aſſuroient pas mieux?

La grandeur de ſon ame, & ſon eſprit ſublime
S'élevent au-deſſus de la plus haute eſtime;
Son accueil, ſes bontés ont dequoi tout charmer,
Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.
Voi bénir en tous lieux l'Hymen qui te l'améne
Des rives du Danube aux rives de la Seine:
Voi-le ſuivi par tout des Graces & des Jeux,
Voi la France à l'envi lui porter tous ſes vœux.
Je t'en peindrois ici la pompeuſe allégreſſe,
Mais pour s'y hazarder il faut de la jeuneſſe:
De quel front oſerois-je avec mes cheveux gris,
Ranger autour de toi les Amours & les Ris?
Ce ſont des petits dieux enjoués, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides;
Et ne me point mêler à leur galant aſpect
C'eſt te marquer mon zéle avec plus de reſpect.

MÊLANGES POËTIQUES.*

A MONSIEUR D. L. T.

ENfin, échappé du danger
Où mon ſort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable,
Que l'on commence d'être heureux
Quand on ceſſe d'être amoureux.
Lorſque notre ame s'eſt purgée
De cette ſottiſe enragée,
Dont le fantaſque mouvement
Bricole notre entendement:
Crois-moi, qu'un homme de ta ſorte,
Libre des ſoucis quelle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le ſoin, le chagrin, ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long ſervage
A mes dépens me ſuis fait ſage,
Je ne veux point d'autres motifs,
Pour te ſervir de lénitifs,

* Imprimés à la ſuite de *Clitandre*, Tragi-Comédie, à Paris en 1632. *in*-8.

Et ne ſai point d'autre reméde
A la douleur qui te poſſéde,
Qu'écrivant la félicité
Qu'on goûte dans la liberté,
Te faire une ſi bonne envie
Des douceurs d'une telle vie,
Qu'enfin tu puiſſes à ton tour
Envoyer au diable l'amour.
Je meure, ami, c'eſt un grand charme
D'être *inſuſceptible* d'alarme,
De n'eſpérer, ni craindre rien,
De ſe plaire en tout entretien,
D'être maître de ſes penſées
Sans les avoir toujours dreſſées
Vers une beauté qui ſouvent
Nous eſtime moins que du vent,
Et penſe qu'il n'eſt point d'hommage
Que l'on ne doive à ſon viſage.
Tu t'en peux bien fier à moi,
J'ai paſſé par-là comme toi;
J'ai fait autrefois de la bête,
J'avois des Philis à la tête,
J'épiois les occaſions,
J'épiloguois mes paſſions,
Je paraphraſois un viſage,
Je me mettois à tout uſage,
Debout, tête nue, à genoux,
Triſte, gaillard, rêveur, jaloux,
Je courois, je faiſois la grue
Tout un jour au bout d'une rue;

Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, désespoirs, tourmens, trépas,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche;
Je savois bien m'en escrimer:
Par-là je m'appris à rimer,
Par-là je fis sans autre chose,
Un sot en vers, d'un sot en prose;
Et Dieu sait alors si les feux,
Les flammes, les soupirs, les vœux,
Et tout ce menu badinage
Servoit de rime & de remplage.
Mais à la fin, hors de mes fers,
Après beaucoup de maux soufferts,
Ce qu'à présent je te conseille,
C'est de pratiquer la pareille,
Et de montrer à ce bel œil,
Qui n'a pour toi que de l'orgueil,
Qu'un cœur si généreux, & brave,
N'est pas né pour vivre en esclave.
Puis, quand nous nous verrons un jour
Sans soin tous deux, & sans amour,
Nous ferons de notre martyre
A communs frais une satyre;
Nous *incaguerons* les beautés,
Nous rirons de leurs cruautés;
A couvert de leurs artifices,
Nous pasquinerons leurs malices;
Impénétrables à leurs traits,
Nous ferons nargue à leurs attraits;

Et toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie,
Entre les verres & les pots,
Nous dirons le mot à propos:
On nous *orra* conter merveilles,
En préconisant les bouteilles:
Nous rimerons au cabaret
En faveur du blanc & clairet,
Où, quand nous aurons fait ripaille,
Notre main contre la muraille,
Avec un morceau de charbon,
Paranimphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre;
C'est le chemin qu'il nous faut suivre;
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prens donc, comme moi, pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.

ODE
SUR UN PROMPT AMOUR.

O Dieux! qu'elle ſait bien ſurprendre!
Mon cœur adore ta priſon,
Et n'écoute plus la raiſon
Qui fait mine de te défendre;
Accepte une ſi douce loi,
Voir Aminte, & reſter à ſoi,
Sont des choſes incompatibles;
Devant une telle beauté,
C'eſt à faire à des inſenſibles
De conſerver leur liberté.

Ses yeux, d'un pouvoir plus ſuprême
Que n'eſt l'autorité des rois,
Interdiſant à notre choix
De diſpoſer plus de nous-même;
Ravi que j'en fus à l'abord,
Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance;
Et je ſentis un changement
Par une douce violence,
Que j'euſſe fait par un jugement.

Regards brillans, clartés divines,
Qui m'avez tellement ſurpris;
Oeillades, qui ſur les eſprits
Exercez ſi bien vos rapines;
Tyrans ſecrets, auteurs puiſſans
D'un eſclave où je conſens,
Chers ennemis de ma franchiſe,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autoriſe
A dérober ainſi les cœurs?

Que ce larcin m'eſt favorable!
Que j'ai ſujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me ſoit inéxorable!
Amour, ſi jamais ſes dédains
La portent à ce que je crains,
Fai qu'elle ſe puiſſe méprendre;
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura deſſein de me rendre,
Amynte me donne le ſien.

VERS

Mis au-dessous des estampes, qui représentent les glorieuses actions de LOUIS XIII.*

I.

La reddition de Caën.

LE château révolté donne à Caën mille alarmes;
Mais si-tôt que LOUIS y fait briller ses armes
Sa présence reprend le cœur de ses guerriers;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçûe
Que par l'ambition de jouir de sa vûe,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

La déroute du Pont de Cé.

Que sert de disputer le passage de Loire?
Le sang sur la discorde emporte la victoire,
Notre mauvais destin céde à son doux effort;
Et les canons quittant leurs usages farouches,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches,
Pour rendre grace au ciel de cet heureux accord.

* Ces inscriptions sont au-dessous des figures énigmatiques que *Valdor* a faites à la louange du roi Louis XIII. dans le livre intitulé : *Les Triomphes de Louis le Juste XIII. du nom, roi de France & de Navarre, &c.* Paris, 1649. in-fol.

III.

La réduction du Béarn.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire;
Il prend l'honneur du ciel pour but de sa victoire,
Et la Religion combat l'impiété.
Il tient dessous ses piéds l'hérésie étouffée,
Les temples sont ses forts, & son plus beau trophée
Est un présent qu'il fait à la Divinité.

IV.

La reddition de Saumur.

En vain contre le Roi vous opposez vos armes;
Sa Majesté brillante avec de si doux charmes,
Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers.
Ne vous enquérez pas si ses troupes sont fortes;
Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouverts,
D'un seul trait de ses yeux il ouvrira vos portes.

V.

La prise de Saint-Jean d'Angely.

Soubise, ouvre les yeux, ce foudre que tu crains;
N'est plus entre ses mains,
Sa clémence l'arrache à sa juste colere;
Et de quoi que ton crime ose l'entretenir,
Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire,
Et quand il voit tes pleurs, il oublie à punir.

V I.

L'entrée dans les villes rébelles de Guyenne.

Tel entrant ce grand Roi dans ses villes rébelles,
De ces cœurs révoltés fait des sujets fidéles ;
Un profond repentir désarme ses rigueurs :
Et quoique le soldat soupire après la proie,
Il l'appaise, il l'arrête, & se montre avec joie,
Et pere des vaincus, & maître des vainqueurs.

V I I.

La punition des villes rébelles.

Enfin aux châtimens il se laisse forcer ;
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser,
Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour ;
Et qui veut affermir un trône légitime,
Doit semer la terreur aussi-bien que l'amour.

V I I I.

Défaite dans l'isle de Ré.

Va, fier tyran des mers, mon prince te l'ordonne,
Prens toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser.
Calme les flots mutins, dissipe les tempêtes ;
Obéis, & par-là fai voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

I X.

La digue de la Rochelle.

Vois Éole & Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage,
Rochelle ; & crains enfin le plus puiſſant des rois.
Ta fureur eſt bien ſans ſeconde,
De t'obſtiner encor à rejetter des loix
Que reçoivent le vent & l'onde.

X.

La grace faite à la Rochelle.

Ici l'audace impie en ſon trône parut,
Ici fut l'arrogance à ſoi-même funeſte :
Un excès de valeur briſa ce qu'elle fut,
Un excès de clémence en ſauva ce qui reſte.

X I.

Le pas de Suze forcé.

L'orgueil de tant de forts ſous mon Roi s'humi-
lie,
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie,
Dont elle voit qu'il tient les intérêts ſi chers :
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle ;
Ouvrons à ce grand prince, ouvrons-lui tôt, dit-elle :
Qui domte l'Océan, ne craint pas nos rochers.

XII.

Paix de Cazal.

Lorſque Mars ſe prépare à tout couvrir de morts ;
Un illuſtre Romain étouffe ſes diſcords,
En dépit des fureurs en deux camps allumées.
En ce moment à craindre il remplit nos ſouhaits ;
Et ſe montrant tout ſeul plus fort que deux armées ;
Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

La protection de Mantoue.

Lorſqu'aux piéds de mon Roi tu mets ton jeune prince,
Manto, tu ne vois point ſoupirer ta province,
Dans l'attente d'un bien qu'on eſpere, & qui fuit ;
Et de ſa main à peine a-t-il tari les larmes,
Que ſa France en la tienne auſſi-tôt met ſes armes,
Que la gloire couronne, & la victoire ſuit.

XIV.

La paix d'Alet.

Que ce fut un ſpectacle, Alet, doux à tes yeux ;
Quand tu vis à ſes piéds ces peuples factieux
Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace !
Apprenez de mon Prince, ô monarques vainqueurs ;
Que c'eſt peu fait à vous de reprendre une place,
Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

X V.

Paix accordée aux chefs des rébelles.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au parti qui se rend,
Déja par la victoire assez bien établie :
Et la noble fierté qui l'oblige à punir,
Ne dissimule ici le crime qu'on oublie,
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

X V I.

La prise de Nanci.

Troye, auprès de ses murs l'espace de dix ans,
Vit contre elle les dieux & les Grecs combattans,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand Roi, l'on avoûra que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur cette journée,
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux dieux.

X V I I.

La reprise de Corbie.

Prens Corbie, Espagnol, prens-la, que nous importe :
Tu la rens à mon Roi plus puissante & plus forte,
Avant qu'il en ait pû concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, & ta gloire à sa gloire
Et s'il t'a par pitié permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

XVIII.

La prise de Hesdin.

A peine de Hesdin les murs sont renversés ;
Que sur l'affreux débris des bastions forcés
Tu reçois le bâton de la main de ton maître ;
Généreux maréchal, (*a*) c'est dequoi nous ravir,
De le voir aussi prompt à te bien reconnoître,
Que sa haute valeur fut prompte à le servir.

XIX.

La protection du Portugal & de la Catalogne.

Que le ciel vous fut doux, lorsque dans votre effroi,
Il vous sollicita de courir à mon Roi,
Pour voir entre vos murs la liberté renaître !
Le succès à l'instant suivit votre desir.
Peuples, qui recherchez, ou protecteur, ou maître ;
Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

XX.

La prise de Perpignan.

Illustre boulevart des frontiéres d'Espagne ;
Perpignan, sa plus belle & derniere campagne,
Tout mourant contre toi nous le voyons s'armer : (*b*)
Tout mourant il te force, & fait dire à l'envie,
Qu'un si grand conquérant n'eût jamais pû fermer
Par un plus digne exploit une si belle vie.

(*a*) Le Maréchal de la Meilleraye.
(*b*) Louis XIII. qui mourut dans ce temps-là.

SONNET.

JE vous eſtime, Iris, & croi pouvoir ſans crime
Permettre à mon reſpect un aveu ſi charmant ;
Il eſt vrai qu'à chaque moment
Je ſonge que je vous eſtime.

Cette agréable idée, où ma raiſon s'abîme,
Tyranniſe mes ſens juſqu'à l'accablement ;
Mais pour vouloir fuir ce tourment,
La cauſe en eſt trop légitime.

Auſſi quelque déſordre où mon cœur ſoit plongé,
Bien-loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir ſa peine eſt toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en eſt doux,
Hélas, que ne m'eſtimez-vous
Avec la même inquiétude !

SONNET.

D'Un accueil ſi flatteur, & qui veut que j'eſpere,
Vous payez ma viſite alors que je vous voi,
Que ſouvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois ſeul avoir droit d'aſpirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirans, ces doux je ne sai quoi,
Sont des biens pour tout autre, aussi-bien que pour moi;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guére.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins:
Un mutuel échange, & de vœux & de soins,
Un transport de tendresse à nul autre semblable.

C'est-là ce qui remplit un cœur fort amoureux;
Le mien le sent pour vous, le vôtre en est capable,
Hélas, si vous vouliez, que je serois heureux!

STANCES.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux;
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guéres mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planettes
Régle nos jours & nos nuits ;
On m'a vû ce que vous étes ,
Vous ſerez ce que je ſuis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui ſont aſſez éclatans ,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ,
Mais ceux que vous mépriſez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là ſeront uſés.

Ils pouroient ſauver la gloire
Des yeux qui me ſemblent doux ,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit ,
Vous ne paſſerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Penſez-y , belle Marquiſe ,
Quoiqu'un griſon faſſe effroi ,
Il vaut bien qu'on le courtiſe ,
Quand il eſt fait comme moi.

SONNET.

USez moins avec moi du droit de tout charmer ;
Vous me perdrez bien-tôt, si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hazarde ;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos à de quoi s'alarmer ;
Je sens je ne sai quoi dès que je vous regarde,
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde ;
Et c'est déja sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas, l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite,
Je sai l'art d'échapper aux charmes les plus forts,

Et quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre ;
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors ?
Je m'enfuis de peur de me rendre.

FIN DU SIXIE'ME TOME.

Extrait du Privilége de 1720.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé MICHEL-ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de Scaron, tant en prose qu'en vers; l'Histoire universelle du feu Sieur Evêque de Meaux, avec la continuation; les Oeuvres de Pierre & Thomas Corneille; la Géographie du Sieur Robe avec les cartes; les Oeuvres du Sieur de Veneroni; les Oeuvres du Pere Malbranche; le Nouveau Testament du Pere Amelot, Prêtre de l'Oratoire; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur; les Oeuvres du Sieur Racine; Journal des Audiences; Ouvres de Moliere avec sa vie; Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le Sieur de la Quintinie; Oeuvres de Moriceau; Histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda; Oeuvres du Sieur de Saint Evremont; Oeuvres de Madame de Villedieu; les Contes des Fées par Madame Daunoy; Fables mi*[illegible] *vers par le Sieur de la Fontaine; Loix civiles par Domat; Histoire de la Bible par Royaumont; l'Histoire de l'Empire par le Sieur Heiss.* A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, &c. Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *vingt* années, à compter du jour de la date desdites Présentes, &c. Donné à Paris le vingt-troisiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent vingt, & de notre régne le cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, FOUQUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé MICHEL-ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, Adjoint en Charge de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres du Sieur Scaron, tant en prose qu'en vers ; Discours sur l'Histoire universelle du feu Sieur Bossuet, Evêque de Meaux, avec la continuation ; la Géographie du Sieur Robe, avec les cartes ; les Oeuvres du Sieur de Veneroni ; les Oeuvres du Pere Malebranche, Prêtre de l'Oratoire ; le Nouveau Testament du Pere Amelot, Prêtre de l'Oratoire, & les Epîtres & Evangiles de toute l'année, avec l'Ordinaire de la Messe ; les caractéres de Théophraste du Sieur de la Bruyere, avec la suite ; Histoire de la Bible de Royaumont ; les Oeuvres du Sieur Abbé de Choisy, de notre Académie Françoise ; les Réfléxions sur la miséricorde de Dieu, par feu notre très-chere cousine la Duchesse de la Valiere ; les Loix Civiles, par le Sieur Domat ; les Oeuvres du Sieur Corneille ; les Ouvres du Sieur Moliere ; les Ouvres du Sieur Racine ; les Fables de la Fontaine ; l'Histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda ; Oeuvres de Moriceau ; Oeuvres de Saint Evremont ; Oeuvres de Madame de Villedieu ; Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le Sieur de la Quintinie ; Histoire de l'Empire, par le Sieur Heiss ; Contes des Fées, par Madame Daunoy ; le Ménage des champs & de la Ville, ou nouveau Cuisinier ou Jardi-*

nier François, par Liger; Pratique de la Perfection Chrétienne de Rodriguez, par le Sieur Abbé Regnier Desmarais; les Homélies & Discours sur la vie Ecclésiastique, par le Sieur Abbé Lambert; les Prônes de Joly; les Oeuvres du Sieur Thiers; Biblia sacra vulgatæ editionis, cum notis chronologicis, historicis & geographicis illustrata unà cum sacra chronologia, atque geographia, Vitré, s'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de continuation de privilége sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tels volumes, forme, maniére & grandeur, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle sous notre contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *dix* années consécutives, à compter du jour de l'expiration desdits précédens Priviléges, Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des con-

trevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis, dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept

cent trente-trois, & de notre régne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Régistré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 647. Folio 653. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le huit Janvier 1734.

Signé, MARTIN, Syndic.

00100562

A PARIS, de l'Imprimerie de PRAULT p

Quai de Gêvres, au Paradis. 1747.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018